Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **368** sur **368**

Nombre de pages: **368**

Notice complète:

**Titre :** Les Ruines morales et intellectuelles, méditations sur la philosophie et l'histoire, par M. A. Nettement

**Auteur :** Nettement, Alfred (1805-1869). Auteur du texte

**Éditeur :** J. Lecoffre (Paris)

**Date d'édition :** 1868

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-16, LI-304 p.

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 368

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9669669s](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9669669s)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, R-44828

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb310100957>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 04/04/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

1 s S

X ' il \ ^,

R TTI NES

MORALES ET INTELLECTUELLES

L.'iON. — iMPRIMERIi: l'ITR.T AINE. RUE r, LfCTII.. 4.

ALFRED NETTEMENT

; LES

RUINES

BTlmAJ-ES r%\ ET INTELLECTUELLES FS lâKDlTATrONS llyi) OPHIE ET SUR L'HISTOIRE

NOUVELLE É1H'tl0I\

CORRIGÉE, AUGMENTÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

1

l LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET CIE, SUCCESSEURS

P-ARIS

90, -RUE BONAPARTE, 90

LYON

ANCIENNE MAISON P E £ IS S K

c- 18 6 8

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

En tête de cette nouvelle édition des Ruines, le plus ancien de tous mes ouvrages, j'ai cru devoir maintenir l'avertissement de la première édition et la plus grande partie du discours sur l'état de la société au dix-neuvième siècle (1), pour rappeler sous quelle influence intellectuelle, morale et sociale, c? livre a été conçu et écrit.

(1) J'ai retranché seulement la fin, qui s'appliquait spécialement à l'organisation politique de la France en 1830, organisation qui n'existe plus. -

On était dans les premières années de la révolution de 1830, le lendemain d'un grand renversement politique, derrière lequel les craintes des uns, les espérances des autres, voyaient surgir une révolution sociale. Les esprits, violemment agités, étaient dans l'attente. Quelles seraient les destinées de la société française? Marchait-on vers un monde nouveau, ou glissait-on sur une pente qui conduisait aux abîmes du chaos ? Des sectes étranges, qui aspiraient à renouveler l'univers, les saint-simoniens, les fouriéristes, levaient lçurs bannières autour desquelles se groupait avec enthousiasme une jeunesse affollée. Enivrée des leçons et des écrits de Théodore Jouffroy et des autres philosophes qui avaient enseigné « comment les dogmes finissent, » cette jeunesse regardait la succession du catholicisme comme ouverte; il ne restait plus, selon elle, qu'une chose. à savoir : quel serait son héritier?

Ce besoin de nouveauté, cette soif de l'inconnu,

se faisaient sentir jusque parmi les catholiques, et l'école de M. de Lamennais, en fondant le journal l'Avenir, se laissait entraîner dans une voie dangereuse. Bientôt son chef orgueilleux ne recula pas devant la téméraire pensée de renouveler l'immuable et de rajeunir l'éternel.

Les esprits les plus fermes étaient tous sous le coup d'une inquiétude voisine de l'anxiété. Tantôt ils se tournaient vers le passé, qu'ils - interrogeaient pour découvrir le point de départ et la suite du mouvement qui emportait les destinées humaines, tantôt ils étudiaient le présent pour se rendre compte de l'état des esprits, de la situation réelle de la société; enfin ils dirigeaient leurs regards vers l'avenir afin de tàcher d'apercevoir le but vers lequel gravitait le monde.

Il me serait facile de retrouver la trace de cette disposition intellectuelle et morale chez la plupart des hommes les plus éminents, qui se

trouvaient à cette époque dans les premières années de leur jeunesse. Je me bornerai à en citer trois, qui, par la diversité de leur position et le contraste de leurs aptitudes, de leurs études et de leurs talents, représentent toute la génération de ce temps : un poëte, un prosateur à la fois philosophe, juriste et historien, et un savant mêlé à la grande industrie. Le poëte, c'est M. Victor Hugo; l'historien, c'est Frédéric Ozanam; le savant, c'est M. le Play, l'auteur des Ouvriers européens et de la Réforme sociale en France.

M. Victor Hugo a donné à un de ses livres de poésies le nom même de la situation que je viens de peindre : le Crépuscule. Je me bornerai à citer quelques-uns de ses vers, où semblent palpiter les émotions, les inquiétudes intellectuelles, les anxiétés morales qui tourmentaient alors les hommes de notre génération. Voici des stances empruntées au prélude des Chants du Crépuscule, publiés en 1835 et par con-

séquent composés dans les années précédentes :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes? Tous les fronts sont baignés de livides sueurs.

Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes, Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

Croyances, passions, désespoir, espérances.

Rien n'est dans le grand jour, et rien n'est dans la nuit. Et le monde, sur qui flottent les apparences,

Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

Le bruit que fait cette ombre assourdit la pensée : Tout s'y mêle, depuis le chant de l'oiseleur Jusqu'au frémissement de la feuille froissée,

Qui cache un nid peut-être, ou qui couvre une fleur.

Tout s'y mêle ! les pas égarés hors des voies,

Qui cherchent leur chemin dans les champs spacieux ; Les roseaux verts froissant leurs luisantes courroies; Les angelus lointains dispersés dans les cieux.

Et l'homme qui gémit à côté de la chose ;

Car dans ce siècle en proie aux sourires moqueurs. Toute conviction en peu d'instants dépose Le doute, lie affreuse, au fond de tous les cœurs !...

Et de ces bruits divers, redoutable ou propice,

Sort l'étrange chanson que chante sans flambeau Cette époque en travail, fossoyeur ou nourrice,

Qui prépare une crèche ou qui creuse un tombeau.

N'est-ce pas bien là la situation dont je parlais tout à l'heure? Seulement je n'ai fait que la définir; en sa qualité de poëte, M. Victor Hugo l'a chantée.

Après avoir exprimé les émotions dont les àmes étaient troublées, il se tournait vers Dieu, car dans ce temps-là l'âme de M.Victor Hugo, encore tout imprégnée des idées chrétiennes , empruntait de temps à autre les ailes de la foi ou celles de l'espérance, et il s'écriait :

Seigneur, est-ce vraiment l'aube qu'on voit éclore ?

Oh ! l'anxiété croit de moment en moment.

N'y voit-on déjà plus? N'y voit-on pas encore ?

Est-ce la fin, Seigneur, ou le commencement? '

Le sentiment de cette situation incertaine. obscure, crépusculaire, qui vient se refléter dans

les beaux vers de Victor Hugo, je le retrouve dans les Lettres d'Ozanam, qui arriva à Paris aumois de janvier 1831. Il avait alors dix-sept ans, et par conséquent l'impression que faisait sur cette àme encore si neuve la grande perturbation morale et intellectuelle, en face de laquelle elle se trouvait, se révélait d'une manière naïve et forte.

.Ce qui le frappait à Paris, c'était l'ébranlement des choses du passé et l'incertitude des choses de l'avenir. Il rencontrait partout des ruines. Mais que verrait - on sortir de ces ruines? Il l'ignorait. Il se demandait si la société allait- rester ensevelie sous les décombres des trônes renversés, ou bien si elle devait reparaître avec de nouveaux cieux et une terre nouvelle. Dans cet ébranlement général, il cherchait où se rattacher, et il saisissait avec énergie l'anneau des traditions religieuses. En retrouvant partout, dans l'histoire des traditions religieuses de tous les peuples, à côté d'un élément variable, parti-

culier, secondaire, un élément immuable, universel, primitif, il se félicitait d'avoir retrouvé ce catholicisme qui lui avait été jadis enseigné par une excellente mère, et qui scellait dans le granit de la révélation cette tradition universelle du genre humain, commune à toutes les races et à tous les pays.

C'était alors que, se rassurant sur l'avenir du monde, il écrivait à son ami et à son condisciple Fortoul, qui mourut ministre, et à un autre de ses amis qui, par une destinée toute contraire, termina sa vie à l'hôpital, une lettre dans laquelle il donnait ainsi cours à sa joie : « Ébranlé quelque temps par le doute, je sentais un besoin invincible de m'attacher de toute mes forces à la colonne du temple, dut-elle m'écraser dans sa chute; et voilà qu'aujourd'hui je la retrouve, cette colonne, appuyée sur la science lumineuse des rayons de la sagesse, de la gloire et de la beauté; je la retrouve, je l'embrasse avec enthousiasme, avec amour; je demeurerai auprès d'elle,

et, de là, j'étendrai mon bras, je la montrerai comme un phare de délivrance à ceux qui flottent sur la mer de la vie. Heureux si quelques amis viennent se grouper autour de moi ! Alors nous joindrions nos efforts, nous créerions une œuvre ensemble; d'autres se réuniraient à nous, et peut- être un jour la société se rassemblerait-elle tout entière sous cette ombre protectrice; le catholicisme plein de jeunesse et de force s'élèverait tout à coup sur le monde, il se mettrait à la tète du siècle renaissant pour le conduire à la civilisation et au bonheur. »

Après ces effusions dans lesquelles éclataient à la fois la pieuse confiance d'Ozanam et les illusions du jeune âge, les heures de découragement, sombres et mélancoliques, arrivaient. C'étaient les tristes événements du 13 février 1831, la profanation des églises, le sac de l'Archevêché, le renversement des croix, qui le jetaient dans une douleur profonde. Son intelligence, après avoir rêvé un avenir de bonheur et de gloire,

n'apercevait plus, dans le lointain, que la barbarie et la désolation approchant à grands pas. Alors il cherchait partout des consolations et des encouragements; il allait voir M. de Chateaubriand et Ballanche ; il se réunissait aux jeunes gens d'élite qui se groupaient autour de M. de Montalembert, dans toute la verdeur et tout l'élan de sa prime jeunesse. Il assistait. aux conférences de l'abbé Gerbet, qui développait, aux applaudissements de M. Sainte-Beuve ravi, le système de M. l'abbé de Lamennais, et commentait la nouvelle doctrine « comme l'alliance féconde de la toi et de la science, du pouvoir et de la liberté. » Ou bien encore, il demeurait suspendu aux lèvres de l'abbé Lacordaire, dont la voix tonnait à Notre-Dame.

Un jour, le voilà tout ravi. Il est allé faire un pèlerinage à Saint-Point, à cinq lieues de Maçon, pour visiter M. de Lamartine. Tout lui parait admirable, la belle vallée qu'il traverse, le château, qui a appartenu au redouté

comte de Saint-Point, rival en cruautés du baron des Adrets, le nouveau châtelain surtout, qui a appelé la civilisation dans ces lieux, qui a réparé et embelli le château, reconstruit le clocher de l'église, jeté un pont sur un ravin, répandu partout le bien-être, le contentement, qui aime les heureux qu'il a faits, et qui en est aimé, à tel point que les petits enfants, tout joyeux de le voir, le poursuivent en lui criant : «Bonjour, monsieur Alphonse ! » Comment Frédéric Oza- nam, qui avait alors vingt ans, ne sentirait-il pas refleurir ses belles espérances ? Lamartine l'a reçu d'une manière tout à fait affable. Il l',-t emmené avec son ami de cœur Dufieux dans un pavillon, et a causé près de deux heures avec les deux jeunes gens. « Il nous exposa, continue Ozanam, ses grandes et généreuses idées politiques, ses belles théories littéraires; il s'informa beaucoup de la jeunesse des Écoles et de l'esprit qui l'animait, et me parut plein d'espérance pour l'avenir. Ses idées s'enchaînent avec une logique

très-solide; son langage est brillant, figuré; il semble encore plus philosophe que poëte par la pensée, et plus poëte que philosophe par la parole. J 'ai rarement vu un homme réunir plus de nobles qualités. Agé de quarante-trois ans, il porte sur sa figure l empreinte de la douleur supportée avec dignité, de la gloire acceptée avec modestie. Son front est très-large, ses yeux grands et vifs, l arc de sa bouche gracieux et sévère à la fois, ses traits maigres, sa taille haute La vue de cet homme m'a tellement frappé , bien qu avant d arriver chez M. de Lamartine j'eusse lu et relu certain chapitre de l'Imitation contre le respect humain, que j'étais véritablement fasciné en considérant à quelle hauteur le génie et la vertu peuvent porter une créature comme nous. »

C'est de l'enivrement ; mais cet enivrement dure peu, et le désenchantement ne tarde pas à revenir. Bientôt Ozanam s'aperçoit que les hommes sur lesquels il avait compté pour réé-

difier les ruines ressemblent à ces plantes qui décorent les débris du temps passé en les cachant sous un voile de verdure et de fleurs, mais ne les relèvent pas ; sa tristesse le reprend, ses inquiétudes et ses alarmes renaissent. Comment ne renaîtraient-elles pas ? Lamennais est tombé des hauteurs où son génie et sa foi l'avaient placé. Le loyal et ardent jeune homme tremble pour Lamartine, qui vient de faire paraitre son livre sur VOrient. Hélas! la Palestine s'est reflétée avec toutes ses ardeurs dans l'âme du poëte. Il s'est imprégné des idées et des tendances de l'Asie, et il place presque le Coran de niveau avec l'Évangile.

Alors Frédéric Ozanam se trouble, il s'afflige, et il écrit à un ami •: « Ces choses sont tristes, mais elles sont vraies. Nous sommes punis, catholiques, d'avoir mis plus de confiance dans le génie de nos grands hommes que dans la puissance de notre Dieu. Nous sommes punis de nous être enorgueillis en leur personne,

d'avoir repoussé avec quelque fierté les affronts de l'incrédule, et de lui avoir montré, pour nous justifier à ses yeux, nos philosophes et nos poëtes, au lieu de lui avoir montré l'éternelle vérité. Nous sommes punis de nous être appuyés sui- ces roseaux pensants ; quelque mélodieux qu'ils fussent, ils se sont brisés sous notre main. C'est plus haut désormais que nous devons chercher notre secours; ce n'est point un bâton fragile qu'il nous faut pour traverser la terre; ce sont des ailes, ces deux ailes qui portent les anges, la foi et la charité. »

Pendant que Victor Hugo chantait les ombres et leur demandait la lumière d'un nouveau jour, et que Frédéric Ozanam, attristé par le spectacle des ruines qui l'entouraient et des incertitudes de l'avenir, oscillait ainsi entre l'enthousiasme et le découragement, et se voyait bientôt obligé, à la vue de l'écroulement de ses espérances humaines, de se réfugier dans les espérances éternelles, un autre homme de cette génération,

qui, à cette époque, sortait de l'École polytechnique, éprouvait les mêmes doutes, les mêmes incertitudes et les mêmes anxiétés.

Celui-ci n'était ni un publiciste et un philosophe catholique comme Ozanam, ni un poëte à l'imagination ardente et inquiète comme Victor Hugo ; c'était un savant qui vivait plus près des faits, plus près des hommes, qui était mêlé au mouvement des intérêts.

M. le Play, tout le monde l'a reconnu, a exposé lui-même (1) les motifs qui le portèrent à sonder, d'un regard curieux et inquiet, notre organisation sociale, et comment dans cette étude ses idées préconçues furent modifiées, et sur plusieurs points complètement changées.

« En quittant les Écoles, après la révolution de 1830, dit-il, je me trouvai au milieu du mouvement qui portait les esprits vers l'étude des questions sociales. Je remarquai surtout

(1) Dans la Réforme sociale en France, p. 59 du premier volume.

l'ardeur avec laquelle plusieurs condisciples propagèrent alors la doctrine du saint-simonisme. qui dut à leurs travaux et à leur mérite une certaine célébrité. Ne pouvant ni partager les convictions de mes amis, ni démontrer l'erreur dans laquelle ils s'engageaient, je compris qu'en matière de science sociale les Écoles n'offraient aticune méthode qui aidât à distinguer le vrai d'avec le faux et suppléât à l'inexpérience de la jeunesse. Sentant mon impuissance et ne trouvant aucune direction auprès de nos maîtres, je m'appliquai avec ardeur à chercher, dans cet ordre de connaissances, des moyens de certitude.

« Suivant l'exemple de Descartes, et m'aidant du scepticisme propre à notre temps, je tins pour non avenues, jusqu'à vérification personnelle, les opinions au milieu desquelles j'avais été élevé. Et, comme il ne me fut pas possible de me soustraire à certaines convictions, je m'imposai l'obligation de rechercher avec sollicitude les preuves qui semblaient les condamner,

et de fréquenter les hommes de bien, imbus de convictions opposées. Je conformai autant que possible ma conduite à la pratique de ceux qui jouissaient de l'estime publique, et je n'adoptai comme axiome fondamental que le devoir d'aimer mes semblables et de me rendre utile à mon pays. Je compris en outre que je ne me rendrais un compte exact des institutions de la France, qu'en les rapprochant de celles des pays étrangers, et que, pour embrasser des termes de comparaison suffisants, je devais étendre mes observations à l'ensemble des nations européennes. J'admis enfin, comme règle de mes études, que je devais demander l'exemple du bien aux peuples libres et prospères, placés au premier rang par l'opinion, dans lesquels toutes les classes, liées par une solidarité intense, se montrent dévouées au maintien de la liberté de la paix publique. »

Certes, ce n'est point le langage de Victor Hugo ou celui de Frédéric Ozanam. Un savant,

un économiste qui part du scepticisme absolu, ne parle pas comme un poëte, comme un homme de lettres profondément catholique, formé à l'école des grands maîtres de la vie intellectuelle , et également versé dans l'étude de l'art et celle de l'histoire ; mais c'est le même sentiment d'inquiétude, de doute, d'anxiété. C'est parce que la société paraît ébranlée à M. le Play qu'il entreprend ce voyage laborieux et difficile à la recherche de la vérité sociale. Et quand il arrive à conclure, il n'hésité pas à dire que « beaucoup d'opinions et d'habitudes qu'il considérait depuis l'enfance comme les indices de la supériorité de notre pays lui apparurent, à la fin, comme la cause de ses désordres et de ses ruines. - «Je compris, continue-t-il, que les véritables éléments de la réforme se trouveraient dans l'analyse méthodique de nos erreurs et de nos vices rapprochés des vérités et des vertus signalées par l'observation. Je commençai alors à entrevoir qu'au lieu de changer sans cesse nos lois

civiles, comme nous le faisons si stérilement depuis 1789, il fallait décider le corps de la nation à modifier ses idées et ses mœurs. »

Enfin viennent ces lignes qui achèvent de montrer combien l'état de la société française paraît grave à ce puissant investigateur, qui ne se laisse pas éblouir par le progrès matériel et ses merveilles, que nous avons vues récemment étalées dans l'Exposition de 1867, dont il était le régulateur suprême. « Les événements de février 1848 éclatèrent pendant que j'étais engagé dans ce travail, dit-il : ils ne me surprirent pas, car ils se présentaient comme la conséquence des erreurs et des vices dont, mes amis et moi, nous faisions depuis quinze ans l'inventaire méthodique. Cependant cette triste démonstration vint corroborer les conclusions que semblait contredire la sécurité dans laquelle se complaisaient nos classes dirigeantes. »

On connaît maintenant la situation sous l'empire de laquelle je conçus l'idée et le plan des

Ruines. Sans fermer les yeux aux causes con- committantes qui ont frappé plus particulièrement M. le Play, je vis l'origine du danger social dans un vaste renversement intellectuel et moral qui, se présentant d'abord dans la sphère religieuse des croyances au seizième siècle, fut le protestantisme; qui continua le travail de démolition dans la sphère des idées, à la fin du dix-septième siècle et pendant tout le cours du dix-huitième, et devint le philosophisme ; qui, plus tard , entrant dans la sphère des faits, à la fin de ce siècle, balaya toutes nos institutions nationales, brisa avec toutes nos traditions, et entreprit de bâtir une société sur la raison pure : on a reconnu la Révolution française. Le spectacle de cette grande progression historique se dramatisa dans mon esprit. L'imagination, qui joue un si grand rôle dans nos facultés pendant la jeunesse, évoqua devant mes regards les destructeurs acharnés à leur oeuvre de démolition, et les mit les uns en face des autres, dans les plaines du temps. Je leur

montrai nos ruines et je leur demandai compte de nos misères. De tout cela il résulta un ouvrage entre la philosophie de l'histoire et la poésie, où l'enchaînement des causes et des conséquences a quelque chose de plus saisissant que si l'on avait cherché à atteindre le même résultat dans une composition purement didactique.

Comme il m'eût été impossible de conserver à mon œuvre son caractère à la foi dramatique et poétique, si j'étais entré dans de trop longs développements, je procédai un peu à la manière de ces architectes du moyen âge qui obtenaient, h l'aide de contrepoids et de contreforts rejetés en dehors de l'édifice, la légèreté et l'élégance nécessaire à l'architecture intérieure de ces monuments aux colonnettes sveltes et aériennes et aux cintres légers comme ces arcs-en-ciel qui paraissent soutenir la masse des nuages. J'ai donc placé dans les notes reléguées à la fin de chaque partie les preuves qui auraient alourdi le texte. Ces notes ne sont en aucune façon

des hors-d'œuvre, ce sont les pièces, justificatives du procès intenté aux destructeurs.

En relisant ce livre de ma jeunesse, je m'étais promis d'y faire le moins de changements que je pourrais. A plus de trente années de distance, la touche des écrivains change comme celle des peintres, et il est à craindre que les nouveaux coups de pinceau ne fassent tache dans l' ensemble de l'ancien coloris. Cependant, en recommençant à vivre avec cet ouvrage que j'avais oublié, je me suis aperçu que le regret et le

découragement y dominaient trop. On n'y voyait pas assez luire le rayon de cette invincible et immortelle espérance, dont l'Eglise, avec sa sagesse inspirée, a fait une vertu, parce qu'il faut espérer pour combattre, et que le combat est la loi de notre existence ici-bas.

J'ajouterai que la jeunesse, qui est pleine d'une exaltation enthousiaste et d'une généreuse ardeur, tombe facilement dans l'abattement quand l'obstacle résiste à son premier effort, tandis que

l'âge mÙr, habitué à la lutte, résiste avec plus de fermeté aux déceptions et aux épreuves. A la fin d'une bataille, il n'y a ordinairement que les vieilles troupes qui tiennent. Disons-le aussi, les trente années qui se sont écoulées depuis l'apparition de ce livre ont été pleines d'enseignements. Que de nouveautés hardies qui aspiraient à remplacer la vérité catholique, sont mortes décrépites avant d'avoir atteint la maturité ! Que de systèmes orgueilleux sont tombés d'une chute honteuse ! Que d'utopies fanées à leur matin ! L'impuissance du sophisme et la stérilité de l'erreur sont le gage du triomphe de la vérité.

C'est là le sentiment qui règne dans la dernière méditation que j'ai ajoutée à l'ouvrage et qui lui sert de conclusion. Les Ruines, qui s'ouvrent par un gémissement d'angoisse et de découragement inspiré par le spectacle de la terre, finissent par un Sursum corda et un cri d'espérance jeté vers le ciel.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

S'il était permis de rapprocher deux époques qui, malgré l'intervalle des siècles, ont leurs analogies, ne pourrait-on pas dire qu'il y a une sorte de ressemblance entre la destruction matérielle du vieux monde romain et la destruction morale qui a bouleversé le monde moderne jusque dans ses fondements ? En écoutant ce long gémissement, ce cri de désolation que poussent tous les hommes d'intelligence, ne vous semble-t-il pas être revenu à ces jours de misères, pendant lesquels, au milieu des invasions des barbares4

qui, maîtres de dix-sept provinces des Gaules, chassaient devant eux, comme un troupeau, sénateurs et matrones, maîtres et esclaves, jeunes garçons et jeunes filles, un captif, poëte et chrétien, cheminant derrière les chariots des vainqueurs,' demandait au ciel « pourquoi la terre était déserte, pourquoi les villes détruites, pourquoi les champs sans culture, pourquoi Dieu avait laissé envelopper dans la ruine générale, et ses saintes églises, et ses pieux ministres , et tant de jeunes enfants dont l'àge était incapable de pécher ?» Ne vous rappelez- vpus point saint Jérôme peignant les cités dévastées, les hommes égorgés, les animaux eux- mêmes disparaissant du sol, et la terre se couvrant d'épaisses forêts et de ronces ? Ne croyez-vous pas entendre le cantique de ces exilés, que Gildas nous montre dans son histoire, gagnant les contrées d'outre-mer et chantant avec de grands gémissements sous les voiles : « Tu nous as, ô « Dieu, livrés comme des brebis pour un festin, « tu nous as dispersés parmi les nations ! »

Dans ce temps-là, comme dans le nôtre, toutes les grandes voix qui s'élevaient étaient pleines de tristesse. Les Bretons écrivaient à Aétius une lettre qui portait cette suscription mélancolique : « A Aétius, trois fois consul, le gémissement de la Bretagne.» Et, du haut de sa chaire, saint Augustin s'écriait, en parlant du sac de Rome : « D'horribles nouvelles se sont répandues : carnage, incendie, rapine, extermination ! Nous gémissons, nous pleurons, et nous ne pouvons être consolés !»

C'est que la grande époque de désolation matérielle doit avoir avec la grande époque de destruction morale une mystérieuse mais réelle analogie ; c'est que les esprits sont sous le poids des événements qui les entourent; c'est que, voyant le monde une seconde fois emporté dans des régions inconnues, ils ne trouvent plus que des accents tristes et des pensées sinistres comhl3 la situation.

Des sombres pensées naturellement inspirées par notre état social, l'ouvrage que nous

publions aujourd'hui est sorti. Nous avons cherché autour de nous, et nous n'avons rencontré que des ruines, restes mélancoliques (l'une ancienne société qui n'est plus, éléments épars d'une société nouvelle qui n'est point encore. Comme l'inspiration poétique est la première qui vienne aux hommes et aux peuples, ces ruines, nous les avons d'abord chantées; plus tard nous voulons en faire l'histoire d'une manière plus philosophique et plus rationnelle. Mais, dès à présent, nous croyons devoir, dans une introduction, jeter quelques bases du grand travail que nous projetons, afin d'asseoir sur un terrain plus solide les méditations poétiques qu'on va lire.

Nous ne voulons pas qu'on puisse croire que la douleur sociale, que nous disons ressentir, n'est qu'un lieu commun littéraire, dixième muse fatiguée d'inspirer ceux à qui les inspirations de ses neuf sœurs ont toujours manqué. On verra que si nous parlons des plaies de l'époque actuelle, du moins nous les avons sérieusement étudiées;

et ce qu'on pourra trouver d'utile et de pratique dans un tableau de la société française au dix- neuvième siècle nous fera pardonner d'avoir cédé aux séductions de la poésie et du drame qui sont venus s'emparer de notre pensée, quand nous avons voulu dérouler les causes qui ont produit les fàcheux résultats dont nous sommes aujourd'hui les tristes et impuissants témoins.

Cet ouvrage contiendra deux parties :

Un Discours sur la société française au dix- neuvième siècle ;

Les Ruines, méditations sur les causes qui ont préparé et enfanté l'état social et intellectuel où nous vivons.

DISCOURS

SUR L'ÉTAT SOCIAL

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Toute société roule sur certains principes généraux qui dominent son existence et commandent sa destinée. Au-dessous de cette complication de rouages, qui étonne au premier abord, les esprits attentifs savent découvrir un ou deux axiomes fondamentaux qui servent de base à tout le reste. Ainsi la France antique allait sur deux pivots : la croyance catholique et l'honneur. C'étaient là, pour ainsi dire, les deux âmes de la société; celle-ci résidant surtout dans les parties

supérieures du corps social ; celle-là, plus large et plus puissante, descendant dans les profondeurs de la nation et répandant partout sa féconde influence. Toutes deux animaient les institutions traditionnnelles de notre pays. Il y a, dans l'histoire, des faits qui attestent l'existence de ce double principe, et qui se trouvent merveilleusement expliqués dès qu'on l'admet. Le long retentissement du billet de François Ier, après Pavie, par exemple, provient de ce que la parole héroïque de cet illustre vaincu s'adressait à l'un des sentiments organiques de la nation. Les terribles obstacles que Henri IV rencontra avant de pouvoir arriver jusqu'à son trône, viennent de ce que son hérésie était incompatible avec le principe catholique qui était au fond de cette société. Français par tous les bouts, si l'on peut s'exprimera insi, il devenait antinational par ce fait qu'il n'était point catholique. Son règne ne pouvait commencer que le jour où finirait son hérésie ; il lui fallait passer par l'église pour arriver au trône, car le roi national, c'était le roi très-chrétien.

Un concours de circonstances, que l'histoire seule peut énumérer, vint sourdement miner les deux bases de l'édifice. Il semble qu'à partir de la fin du dix-septième siècle surtout le mécanisme matériel de la société soit toujours allé en se perfectionnant, tandis que son principe moral s'affaiblissait de jour en jour. On aurait cru que le corps absorbait l'âme, tant cette àme se faisait petite.

Il est assez difficile de marquer avec quelque exactitude la chronologie de cette lente transformation, cachée dans les entrailles de la société. Cependant les sages l'apercevaient : car Leibnitz, sur lit fin de sa vie, s'écriait souvent que le sens moral s'affaiblissait en Europe, et se fondait sur cette observation pour annoncer d'épouvantables tragédies aux âges suivants.

Il y eut une époque où la nouvelle puissance qui domine aujourd'hui notre pays jaillit tout à coup par une de ces trouées qui se rencontrent quelquefois dans l'histoire des nations. On sortait à peine du grand siècle, où de puissantes mains t

avaient opposé une digue au mouvement nouveau qui commençait à emporter les esprits. Les eaux courantes , qu'on avait refoulées sur elles- mêmes, se gonflèrent sous la pression qu'on leur faisait subir. Nous voulons parler ici du fameux système de Law.

Ceux qui ne voient dans cette époque étrange qu'une follejournée de plus à ajouter à l'histoire de France jugent bien légèrement les affaires de ce monde. Il y avait là tout un avenir qui. pressé d'éclore, faisait une pointe à travers les temps et se montrait avant l'heure. Pour bien comprendre la France de Law, il ne faut point se placer dans son siècle, mais dans le nôtre ; pour bien comprendre notre France, il faut se placer dans la France de Law, car cette ivresse, cette démence, cette frénésie, le nom qu'on lui donnera importe peu, n'était, à vrai dire, qu'une indiscrétion du présent qui levait le rideau derrière lequel était cachée l'époque moderne, telle que nous la voyons aujourd'hui. A chaque pas, on rencontre de ces étranges avis aux lecteurs $

dans la carrière où marchent les peuples. Ainsi la Jacquerie, les Maillotins, les Seize, furent la préface de ce corps d'ouvrage qu'il était réservé à 93 de produire. Il semble que ces apparitions merveilleuses soient envoyées aux peuples pour les arrêter dans leurs fausses voies, comme ces rêves mystérieux de l'Ecriture qui précédaient les grandes ruines et les annonçaient aux rois et aux nations. C'est à ce point de vue qu'il faut considérer l'épisode du système de Law; cet épisode est la clef de notre époque. L'étrangeté du spectacle qu'il offrit, l'originalité de ses allures, frappèrent l'imagination vive et spirituelle de notre nation qui chansonna la rue Quincampoix, tout en s'y précipitant. Personne ne s'avisa d'examiner avec quelque gravité cette folie courante qui entassait tous les rangs, tous les sexes et tous les âges dans les bourbiers du lucre, et qui, au milieu de la société ancienne, partagée en tant de catégories et échelonnée sur tant de degrés divers, proclamait l'égalité devant l'agio. On ne vit d'abord là-dedans qu'un carnaval un

peu plus long qu'à l'ordinaire, et l'on en rit, parce qu'on rit de tout en France. Ce ne lurent que joyeuses histoires sur les métamorphoses qu'amenaient les spéculations de chaque jour, sur les fortunes inespérées qu'élevait, comme par féerie, la baguette d'or de l'enchanteur de la rue Quincampoix, sur ces nouveaux riches qui devenaient millionnaires en moins de temps qu'il ne leur en fallait pour quitter leur livrée. Mais tout cela n'était que la surface des choses. Le fait principal, le fait important, c'était l'avé- nement au trône de la nouvelle puissance sociale à qui appartenait l'avenir : cette puissance, c'était l'argent.

Voyez la différence des temps.

. Dans la minorité de Lonis XIV, il y a la Fronde, mais la Fronde politique, c'est-à-dire que tout le monde conspire. Dans la minorité de Louis XV, il y a aussi une espèce de Fronde, mais une Fronde d'argent: tout le monde agiote.

Le mobile de cette société était donc changé : elle ne roulait plus sur le même pivot, une révo-

lution s'était accomplie dans les entrailles du

\* pays. Si elle n'en sortait point encore d'une manière définitive, elle se démasquait un instant. Ce qu'on ne voyait pas alors, et ce que nous voyons, c'est que la soif du gain, qui éclatait dans tous les rangs, plus forte que tous les sentiments, puisqu'elle les dominait, allait devenir l'àme des époques suivantes : c'est que la camaraderie d'agiotage, qui réunissait les extrémités sociales, qui jetait le prince à côté du laquais, pourvu que le laquais eût un portefeuille bien garni, était un type et un symbole. La nature matérielle de la société l'emportait sur sa nature morale, et l'étouffait peu à peu. On s'accoutumait à tout peser au poids de l'or : on ne raisonnait plus, on ne pensait plus ; on ne sentait plus, on comptait.

Il est impossible de ne pas reconnaître trait pour trait la société actuelle dans les tableaux que l'histoire nous a laissés de cet épisode de la régence. Ces positions enlevées au pas de course, ces fortunes faites et défaites, ce chaos moral,

cette agitation sans règle et sans frein, ce pêle- mêle de tous les éléments sociaux, qui sont partout excepté à leur place, ce nivellement des conditions qui se dégradent de leurs propres «

mains y cette inconsistance, cette confusion; en un mot, cette société flottante, plane et unie comme une table rase, est-ce la société du systènle de Law ? est-ce la nôtre ? On hésite à prononcer.

Seulement de nos jours la rue Quincampoix s'est élargie jusqu'à devenir la France. Il est impossible de jeter les yeux sur ce temple de lucre où, depuis les fondations de chaque maison jusqu'au comble, tout était comptoir, où l'industrialisme poursuivait son négoce dans les plus obscurs réduits, et ouvrait ses bureaux au fond des caves à la lueur de lampes infectes, tandis que, pareils à des oiseaux de proie, d'autres banquiers avaient attaché leur nid sur les gouttières; il est impossible de considérer ces ruches d'agioteurs, théâtre d'un mouvement continuel, ces actions, c'est-à-dire l'argent réduit à son

expression la plus simple, volatilisé pour ainsi dire, circulant du haut en bas de l'édifice comme l'âme de ce monde, l'argent devenu le centre de tous, le foyer d'où partaient les rayons, l'élément unique, le principe souverain; il est impossible d'arrêter ces regards sur cet étonnant spectacle, sur ce mouvement infini, sur cette activité effrayante, sans que l'idée de la société actuelle se présente naturellement à l'esprit.

Law fut plus qu'un aventurier, ce fut un type. Il se montra sur le seuil du dix-huitième siècle comme un de ces précurseurs qui voient de loin venir les situations. Ne vous étonnez pas si toutes les têtes se courbent devant la sienne, car il est le génie de l'àge qui va, suivre, il est le génie de notre âge, de l'âge d'argent. C'est un César à sa manière, car il termine une époque et il en commence une autre. Sur le front de cet homme, ceux qui auraient su lire auraient pu voir une révolution.

De tout ceci, je demande à tirer une conclusion, qui jettera un grand jour sur la situation

de notre société, c'est que, tandis que dans la France ancienne, l'accomplissement du devoir était la fin sociale, l'honneur et le sentiment religieux, les deux mobiles sociaux; dans la France actuelle , cette héritière présomptive de la France de Law, la fin sociale n'est autre que le bien-être ou le plaisir; l'agent suprême, le mobile unique et souverain, l'argent.

C'est à généraliser ce résultat une fois obtenu sur une petite échelle, que furent employés tous les efforts du dix-huitième siècle. Sans doute la puissance de l'argent était révélée ; sans doute on avait vu, dans l'ignoble carrousel du système, jansénistes, molinistes, seigneurs, femmes de la cour, magistrats, bourgeois, filous, laquais, courtisanes , se heurtant dans une fraternelle cohue, préluder à la grande confusion sociale ; la plupart des souverains de l'Europe, reconnaissant la suprématie de l'argent, avaient abaissé la dignité de leur couronne jusqu'à agioter par ambassadeur ; les plus grands noms de la monarchie avaient aussi prêté foi et hom-

mage à la nouvelle puissance , souscrivant des placets honteux, adressés à l'Ecossais Law, et pour obtenir un privilège de lucre, s'étaient faits ses créatures. Mais, comme les remparts de cette société étaient encore debout, comme les anciennes barrières n'avaient fait que s'abaisser un moment devant la furie des grandes eaux que la tempête du système avait déchaînées, la crise une fois passée, les rives escarpées qu'elles avaient franchies reparurent, et il fallut le dix-huitième siècle tout entier pour achever de ruiner la société ancienne, dont l'honneur et le sentiment chrétien étaient les deux pôles ; et pour préparer la table rase où devait s'élever la société des intérêts matériels, la société de l'âge d'argent.

On a bien souvent excusé les excès de la révolution de H3, en les rejetant sur les immenses obstacles qu'elle avait à vaincre. J'ai bien peur que cette excuse de la nécessité , immorale en toute occurence, ne soit de plus invoquée à tort dans cette occasion-ci. Lorsqu'on examine de près les choses, on voit que le dix-hnitièlne siècle,

ce hardi mineur, avait mis la place hors d'état de se défendre. La prise de la Bastille est un symbole exact de la chute de cette ancienne société ; comme toutes ses formes étaient encore debout, elles avaient encore un air de puissance. et on leur accorda les honneurs de la guerre, mais, au premier coup de canon, on s'aperçut que, dans la société comme dans le château fort. il n'y avait plus que des invalides. S'il y eut du sang versé, ce fut un luxe de cruauté que les passions populaires se plurent à déployer. La démocratie a toujours aimé à jeter une robe de pourpre à sa victoire.

Mais maintenant que les grandes batailles. qui signalent presque toujours le passaged'une société à une ère nouvelle sont déjà loin de nous, maintenant que la fièvre de gloire de l'Empire, dernier effort des passions enflammées et émues par cette immense catastrophe, est depuis vingt ans tombée, vous pouvez voir rouler sur ses nouveaux mobiles la société moderne. •

Pour ne pas se perdre dans le vague des

généralités, il faut examiner une à une les idées simples, les éléments primitifs qui, au fond, sont la base de tout.

La société réduite à son état primitif, élémentaire. c'est la famille. Il importe de se souvenir comment on la considérait dans les sociétés morales fondées sur le devoir, et de rechercher comment on la comprend dans notre société matérielle fondée sur la jouissance et (lont le nerf est l'argent.

Sans remonter vers l'antiquité, qui, imposant la puissance paternelle au foyer domestique comme un génie farouche, déclarait la femme et les enfants la chose du père de famille, et leur était le titre de personnes, comme n'appartenant qu'à un seul homme, il est clair que, clans notre société française primitive, appuyée sur le principe catholique et l'honneur, nos pères avaient eu aussi en vue de resserrer les liens de famille en rendant la puissance paternelle forte et active, et en assurant l'obéissance des enfants. Les sociétés fondées sur le devoir ne pouvaient

point oublier que le premier ries devoirs sociaux. c'est celui de l'enfant envers le père. Comme elles ne considéraient jamais l'individualité humaine, qui est une abstraction véritable, mais ces agrégations élémentaires qui furent les premiers anneaux delà grande agrégation sociale, elles constituaient la famille, elles réglaient 1:1 famille , elles perpétuaient la famille par une série de lois qui s'étendaient de l'ordre moral jusque dans l'ordre matériel. L'individu n'était rien à leurs yeux, et la famille était tout, parce que ce n'est point sur les individus, mais sur les familles que l'état social est fondé.

D'après le nouveau principe de notre société. qui, abandonnant la théorie du devoir, y a substitué le but matériel du bien-être et de la jouissance, on a compté par tête d'homme, 011 a proclamé les droits de l'homme, on s'est occupé de l'homme pris individuellement, abstractivement,. et l'on a dissous la famille en employant tous les moyens qui pouvaient amener cette anarchie- mère, d'ou découlent toutes les autres anarchies.

La puissance paternelle a été réduite au néant. La puissance ' maritale a été singulièrement diminuée, et notre législation attend le divorce comme un complément nécessaire, logiquement appelé par les principes admis. L'unité et la perpétuité de la famille ont été mises en lambeaux par les institutions sur la transmission de la propriété, véritable loi agraire qui, divisant et subdivisant à l'infini le sol, met la société dans un état de dissolution continuelle, menaçant de la réduire en poussière et de tuer le corps par respect pour chacun de ses membres. L'éducation a été réglée sur le même principe. Au lieu de cultiver les idées religieuses et les sentiments moraux dont la société a besoin, on a cultivé uniquement les facultés spécialement utiles, au moins on le croyait, aux individus qui les possèdent; au lieu de mettre chacun en position de régler son existence sur ses devoirs envers sa famille et envers la société, on a essayé de lui fournir les moyens de sortir de la famille, et on a au moins réussi à lui donner Fambition de le faire.

Ainsi on a dissous la famille par quatre moyens : l'anéantissement de là puissance paternelle, le relâchement de l'autorité maritale, la division et la subdivision à l'infini des terres, et enfin l'éducation.

A Faide de ce système nouveau, est-on au moins parvenu à produire quelques-unes de ces améliorations matérielles que l'on avait si pOlnpeusement annoncées? En proclamant la souveraineté de l'argent, moyen et signe du bien- être, a-t-on multiplié le bien-être des populations? A-t-on donné plus de superflu aux classes élevées, et le nécessaire à tout le monde?

Il faudrait fermer les yeux sur la situation actuelle, pour résoudre ces questions d'une manière affirmative. Lorsque l'on considère la triste et déplorable situation de la société française, on se prend d'un profond mépris pour ces intelligences tant vantées qui, entreprenant avec un • si grand fracas de refaire le monde, ont avorté de la création informe ou plutôt du chaos que nous avons sous les yeux. Voulant donner à

leur société le bien-être pour but, l'argent pour mobile, ils auraient du au moins multiplier les moyens de bien-être et doter cette société de la richesse comme attribut. Mais loin de là, ils ont réussi tout à la fois à créer un ordre de choses où les hommes fussent plus avides de jouissances et plus accablés de privations, ils ont enfanté une société Tantale, enflammée de la soif du lucre, et tourmentée des angoises de la mendicité.

Malheureusement ce n'est point là un paradoxe chagrin, dicté par une humeur misanthro- pique ; c'est une déplorable vérité. Oui, la société actuelle est une société mendiante, car les classas qu'on appelle riches ne le sont point assez pour fournir à ces besoins factices qui font partie de leur nécessaire, et le fond de la population, dont les appétits grandissent plus vite que les salaires, est chaque jour menacé dans son existence matérielle.

LES RUINES

MORALES ET INTELLECTUELLES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Lorsque nous nous recueillons en face de la société moderne, le spectacle de son état moral nous rappelle, malgré les splendeurs de sa civilisation matérielle, cet amas de ruines qui contriste les regards du voyageur assis sur les lieux où furent Memphis et Babylone. Là, ce sont des pierres qui couvrent le sol, des palais et des édifices qui se sont écroulés, des remparts et des temples qui sont en poussière ; ici, ce sont des ruines morales, des débris de croyances, un vaste renversement de sentiments et d'idées : ce n'est plus seulement le corps défiguré d'une société expirée dont les outrages du temps emportent chaque jour quelque chose ; c'est

son âme même, son âme immortelle, livrée au ver du sépulcre et aux lentes corruptions de la mort.

Non, lorsque Volney, assis sur les ruines de Palmyre, évoquait dans ses mélancoliques méditations les siècles oubliés ; lorsque son imagination relevait ces murailles écroulées, remplissait ces rues désertes et ces temples vides, lorsqu'il comparait ce mouvement et ce bruit de vie qui les animaient autrefois à cette immobilité de la tombe et à ce silence de la désolation ; non, ses pensées n'étaient point encore aussi tristes que les nôtres ! Les ruines matérielles des villes et des empires ont leur poésie. Chaque peuple a sa mission sur la terre ; quand il disparaît, c'est qu'il l'a accomplie, c'est qu'il a vécu sa vie, c'est qu'il a clos ses destinées. Ces immenses débris laissés sur le sol sont comme les ossements des sociétés détruites que les nations vivantes mesurent avec une curieuse terreur, agenouillées devant ces dépouilles colossales et ces cadavres géants. Joignez à cela le travail continuel de la nature, qui jette à pleines mains ses magnificences et ses joies sur ces pages de deuil, couronnant de fleurs les ruines, versant la vie sur ces créations de main d'homme, condamnées par leur origine à la mort ; regagnant chaque jour un pied de ce terrain que la vanité humaine avait usurpé sur elle, et y arborant ses couleurs en répandant les flots d'une éternelle verdure sur

la cendre des empires et la poussière des cités. Mais les ruines morales qui frappent nos regards n'apportent ni ces consolations ni ces compensations avec elles. Toutes les formes extérieures sont restées debout, l'organisation matérielle subsiste, mais l'âme qui soutient le corps de sa force, qui le réchauffe de sa chaleur, l'âme n'y est plus ; si vous mettiez la main sur le cœur de cette société, vous le trouveriez froid ; si quelque grande épreuve, quelque grand événement venait heurter ce corps qui semble intact et entier, il s'en irait en poussière comme ces morts étranges qui, restés debout sous le coup de la foudre, ne sont plus que cendre dès qu'on les a touchés. On dirait que la société s'est comme pétrifiée sous ce vent d'athéisme et d'immoralité qui a soufflé sur elle pendant tout un siècle, et qui souffle encore. L'épanouissement de l'industrie, ses créations merveilleuses, l'activité fiévreuse des intérêts, le développement de la richesse, les progrès du luxe, ne sauraient combler le vide immense que Dieu et les vérités surnaturelles laissent dans les sociétés humaines en se retirant. Le cœur de l'homme, quand l'idée de Dieu eesse d'y habiter, n'est plus qu'un tombeau. La mort dans ces caveaux funèbres où nos froides dépouilles vont dormir sous la sauvegarde de la croix, la mort attriste et ne surprend pas. Le spectacle des cités en ruines, dernier monument des nations

éteintes et des sociétés éclipsées, ce spectacle remplit l'àme de douleur et de mélancolie ; mais les mystérieuses harmonies de ces débris matériels avec une grande existence sociale et politique détruite et évanouie satisfont l'àme tout en l'affligeant. Ce qui serre le cœur, ce qui remplit l'âme d'épouvante, c'est de sentir tout à coup au milieu des villes dont les murailles sont restées fermes et hautes, au milieu de nations qui semblent pleines de force et de vie, c'est de sentir la formidable présence de la mort ; de respirer tout à coup je ne sais quelle odeur cadavéreuse, de frissonner sous un air glacé qui souffle des tombeaux ; c'est d'être obligé de se dire , à mesure qu'on avance à travers ces nations enivrées de leurs richesses étincelantes de luxe, traînées par la vapeur, servies par des machines, averties par l'électricité, mais d'où la vie morale et intellectuelle s'est retirée, à travers ces régions où le soleil des croyances a cessé d'échauffer et de luire, c'est d'être obligé de se dire, en joignant de terreur les deux mains sur sa poitrine : Dieu! qu'il fait froid .'

Comme cet empereur romain dont parle l'histoire, la société actuelle, si ses derniers et intrépides défenseurs, ceux qui maintiennent les croyances intellectuelles et morales, échouent dans leurs efforts, mourra debout. Ceux qui ont parcouru la Sicile se souviennent de ce couvent célèbre où, la terre

jouissant delapropriété de dessécher et de conserver les corps, les moines, à une certaine époque de l'annee, revêtent de leurs' anciens costumes toutes les grandeurs humaines auxquelles ils ont accordé l'hospitalité de la tombe, ministres, papes, cardinaux, guerriers et rois, et, les rangeant sur deux files dans leurs vastes catacombes, font passer le peuple à travers cette haie de squelettes et effrayent les vivants d'une immortalité de cadavres. Eh bien, ce couvent sicilien est l'image de notre état moral. Sous ces habits d'apparat dont on décore les arts et la littérature, il n'y a presque nulle part de coeur qui batte, et ce sont des morts qui attachent sur vous des yeux fixes et éteints. Ne réveillez point les échos de ces ruines morales et intellectuelles : là où retentirent les divins concerts de Racine, là où le fier génie de Corneille jeta vers le ciel de si mâles accents, là où Bossuet, suspendu entre le ciel et la terre, semblait parler la langue divine à son terrestre auditoire, vous entendrez des cris sauvages, un bruissement étrange de cyniques blasphèmes, de sales équivoques, de sophismes impudents et de rauques clameurs, de même que le cri du chacal ou les croassements des oiseaux de proie répondaient seuls à la voix du voyageur évoquant l'ombre de Palmyre. Comme ces bourreaux qui étendaient jadis sur le chevalet les vierges chrétiennes, ils ont pris la littérature française et l'ont

baignée dans le sang et trempée dans la boue des arènes. Elle est là, étendue à terre, mutilée comme une madone de marbre que des iconoclastes auraient jetée à bas de son piédestal, sans vie, sans force, toute couverte des pâleurs de la mort, livrée aux insultes et aux outrages des bourreaux ; mais la chasteté, qu'ils n'ont pu vaincre, s'est retirée tout entière dans le cœur.

Gomment, partie de si haut, la littérature française est-elle descendue si bas ? Comment un édifice qui semblait bâti pour des siècles est-il déjà écroulé ? C'est ce qu'il importe de rechercher et de dire.

Lorsqu'on est assis sur les débris d'une ville renversée, on repasse dans sa pensée les causes qui ont amené sa chute et présidé à sa destruction ; on examine le terrain sur lequel la dernière bataille a été perdue ; on cherche de l'œil le dernier monticule où les braves ont tenu ferme, et où après avoir tourné la tête pour jeter encore un regard sur leur patrie, ils sont morts en la défendant. Comme Germanicus, dans ces plaines fatales dont le triste aspect rappelait des souvenirs plus tristes encore, on se dit en soupirant : « Ici les légions furent enfoncées par la cavalerie, ici les aigles romaines furent abattues sur un tas de cadavres, ici mourut Varus; » ou bien encore on cherche à deviner par quel pan de muraille la conquête entra

dans Babylone ou dans Palmyre ; car les COlHluèrants sont comme des fleuves taris : ils laissent après eux un vaste lit creusé dans les ruines. Alors les générations écoulées sortent de la poussière, l'imagination repeuple ces solitudes, les fléaux de Dieu se redressent de toute leur hauteur dans ces plaines désertes et ces villes silencieuses. On revoit les César et les Alexandre, et l'on assiste aux effroyables batailles d'Attila dans les plaines cata- launiques.

La littérature, et par ce mot nous entendons l'ensemble des arts de l'intelligence, la littérature aussi a eu ses conquérants, ses dévastateurs, ses barbares , qu'il faut évoquer sur les débris qu'ils ont laissés derrière eux. Ces invasions, si effrayantes dans le monde matériel, ne l'ont pas été moins lorsqu'elles se sont renouvelées dans le monde des idées, et leurs suites ont été plus déplorables encore. Il importe de dire par qui furent frappés les premiers coups dont nous voyons aujourd'hui les conséquences dernières; il importe de suivre dans toutes leurs phases ces efforts inouïs de désorganisation et ce travail de ruines ; il est nécessaire de montrer par quelle porte et par quel pan de muraille la destruction et la désolation entrèrent, en se donnant la main, dans le monde des idées ; comment ce champ, couvert de si belles espérances, apparut tout à coup fauché et nu, pareil à une

plaine où deux armées se sont rencontrées; COIllment on n'aperçoit plus de tout côté que des statues à t3rre et des piédestaux vides, comment il semble que la génération actuelle ait mission de faire tout périr jusqu'aux débris. Dans le monde intellectuel comme dans le monde des faits il y a des Attila, des fléaux de Dieu, qui, nés pour détruire, résument par leur nom toute une époque de renversements. Pour répondre à notre évocation, leurs bannières vont se redresser à côté des ruines qu'ils ont faites. En soufflant sur la poussière du temps, vous verrez qu'il y a un cachet sur tous ces fragments informes que le bras des destructeurs a entassés, vous comprendrez l'énigme de cette dissolution morale dont vous êtes les douloureux témoins et qui n'est que le dernier terme d'un immense ébranlement qui date de plusieurs siècles.

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉVOLUTION DANS LES CROYANCES

LA

RÉVOLUTION DAiNS LES CROYANCES

PREMIÈRE MÉDITATION

LUTHER

1

L'àme tristement préoccupée du spectacle de ces ruines morales et intellectuelles qui m'entouraient de leur cercle fatal, tournant vers tous les points de l'horizon les regards de ma pensée et ne trouvant rien debout, j'étais fatigué de cette uniformité de débris, de cette monotone de destruction, et il me semblait d'abord n'avoir en face de moi que l'immensité du chaos. Mais peu à peu cette confusion cessa, un rayon passa dans cette nuit. J'étais entouré des effets, les causes sortirent de leurs ténèbres et m'apparurent. On eÚt dit que le temps qui n'est plus, se relevant de cet oreiller de pierre

sur lequel il sommeille, venait comparaître devant la justice de la postérité. C'était comme une histoire vivante qui marchait, qui courait, qui respirait devant mes regards, et dont les feuillets se tournaient d'eux-mêmes ; c'était comme une imitation colossale de ces jugements de l'Égypte, où les rois, se retournant à demi sur le seuil de leur

tombe pour compter avec leurs sujets, venaient, n'ayant plus pour escorte que leurs vertus ou leurs crimes, mettre leur vie dans la balance d'un funèbre tribunal. Les siècles passaient et repassaient devant moi comme dés ombres légères, avec leurs chefs et leurs drapeaux confondus. Tous s'arrêtaient pleins d'étonnement et de terreur devant nos débris, et, se frappant la tète, semblaient chercher la cause de cette immense destruction. Il y avait là quelque chose de pareil au tableau homérique des Troyens parcourant la plaine d'Ilion, que le départ de l'armée grecque a laissée déserte ; interrogeant du regard les rives connues du Simoïs; recherchant d'un œil avide, après dix longues années de siège, ces bocages si chers et ces grottes accoutumées, et ne trouvant qu'un champ ari(le, hideux à voir, arrosé d'une pluie de sang; les arbres brisés et rompus, cà et là d'immenses quartiers de roches, armes fatales dans les mains de l'homicide Achille et (ln redoutable Ajax ; partout la désolation de la guerre, qui foula ces champs malheureux sous ses

pieds d'airain; tout à bas, tout couché dans la poussière par le vent de la mort ; une carrière vide, solitaire, silencieuse et morne, où d'un bout de l'horizon à l'autre il n'y a rien debout, si ce n'est des tombeaux. A la vue d'un spectacle semblable, en face d'une désolation plus grande encore, les siècles se prenaient à frémir. Par un retour étrange, c'était le passé qui étudiait le présent étendu el terre, et pour lui ces désastres demeuraient sans explication, cette histoire restait close. Les auteurs méconnaissaient leur œuvre, ils passaient à côté en la regardant en pitié et disaient en passant : « Quel est ce siècle, quel est ce peuple, et qui donc a entassé ces débris ? Qui donc a jeté l'humanité el bas de son piédestal? Fille du ciel, elle posait à peine, de notre temps, le pied en terre: qui donc l'y a enfoncée? Pourquoi cette société vivante est-elle étendue sur une couche funèbre, pale, sans chaleur, sans âme, sans regard? Le soleil des intelligences s'est-il éteint, et le monde achève- t-il de disparaître dans des ténèbres glacées? Faut- il que le peuple de la tombe dise au peuple des vivants : Frère, je te salue .1 »

Et moi, assistant el cette revue de la mort, il me sembla tout à coup que mes yeux s'éclairaient Pt que je comprenais ce qui m'avait d'abord paru inexplicable. Les flots des temps passés, qui roulaient confus et sans ordre, se séparaient peu il

peu ; la grande armée de la destruction reprenait ses rangs en face du champ de bataille. Je voyais d'une manière distincte l'esprit de renversement dans toutes ses phases et sous toutes ses formes. Protestant d'abord, puis philosophique, et enfin politique ou révolutionnaire, chaque siècle suivait son chef et arborait son drapeau. Et j'entendis trois noms, qui retentissaient comme des cris de guerre ; trois de ces noms qui remplissent à eux seuls l'espace, qui résument toute une histoire, qui marchent devant tous les autres comme autant de bannières derrière lesquelles il y a toute une armée : c'étaient les noms de Luther, de Voltaire et de Mirabeau. Et j'entrevoyais la mystérieuse succession de ces trois terribles dynasties de destructeurs. Je comprenais comment, par un ordre fatal, pour arriver en bas ils partirent d'en haut ; comment ils brisèrent, dans la vérité religieuse, l'anneau qui attachait la mobilité humaine à une immuable barrière: comment ils corrompirent le cœur avant de corrompre l'esprit ; comment ils brisèrent, dans les régions morales, toutes les clefs de voùte avant d'arriver aux choses d'un intérèt matériel et plus direct; comment ceux qui délièrent dans le ciel vinrent avant ceux qui délièrent sur la terre.

H

Pendant que ces pensées traversaient mon esprit et qu'une voix secrète me nommait les personnages divers qui avaient conduit les peuples au renversement de la société, le nom de Luther retentit le premier et mon oreille, et je vis ce moine superbe se dresser devant les débris modernes, le front haut et sombre comme un ciel d'été où l'orage a passé. C'était bien là l'esprit orgueilleux qui, au commencement du seizième siècle, bouleversa la chrétienté par son ardente parole, et qui, faisant monter avec lui le génie des troubles dans la chaire sacrée, nous souffla tant de malheurs et de divisions. C'était ce docteur augustin (A), qui d'une querelle de couvent fit une révolution, marchant de pair avec le pape, luttant contre les princes et les empereurs ; d'une intelligence élevée, mais d'un orgueil plus haut encore ; frémissant au seul mot d'obéissance , et cependant implacable quand il commandait ; un de ces despotes de liberté qui pèsent si lourdement sur les peuples qu'ils prétendent' affranchir : c'était Luther, tel que l'histoire nous le montre, tel qu'il vit encore dans ses écrits ; et il me sembla que j'entendais sortir de sa bouche

ces fières expressions par lesquelles il se peint lui- même : « Ma parole n'est pas un foudre de Salmo-1 née, ni un vain murmure dans l'air ; on n'arrêta pas la voix de Luther ; et je souhaite que les prin-I ces de la terre ne l'éprouvent point à leur dam. »

Et autour de ce chef de la Réforme se groupaient ses premiers disciples, dont quelques-uns devinrent) ses rivaux. Le rude et froid Calvin; Carlostad, l'injurieux apôtre ; Münzer, qui voulut changer en1 une révolution sociale une révolution religieuse (B ) ; Zwingle ; Bucer, l'apôtre des quatres villes; Oéco-' lampade ; Thomas Crammer, ce réformateur de l'Angleterre ; Mélanchthon, triste après sa mort comme il l'était pendant sa vie, Mélanchthon, l'ornement de son siècle et la lumière des lettres, qui, emporté dans les fausses voies par un amour mal réglé pour le bien, y resta par admiration et par crainte du maître qu'il s'était donné; Mélanchthon, le Cicéron de l'erreur. A la vue de ces hommes si puissants dans leur temps, et dont les noms sont la plupart oubliés de nos jours, je croyais voir le siècle qu'ils -avaient rempli de leur génie se dérouler de nouveau devant moi. J'entendais le cardinal Julien annoncer au pape Eugène II la Réforme, en termes si précis qu'ils font ressembler la prophétie à l'histoire : « Après l'hérésie de Bohème, disait ce grand prélat, il s'en élèvera une bien plus dangereuse encore.- On rejettera la cause de

tous les désordres sur la cour de Rome. Les esprits sont dans l'attente de ce qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique. Je vois que la cognée est à la racine, l'arbre penche, et au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre. Les corps périront avec les âmes ; Dieu nous ôte la vue de nos périls, comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir ; le feu est allumé devant nous, et nous y courons. » Puis l'université de Wittemberg, le berceau du protestantisme, m'apparaissait, et là Luther allumait ce terrible incendie que le cardinal Julien annonçait au pape Eugène, et qui devait parcourir l'Allemagne, l'Angleterre et la France. La querelle de la chaire s'agrandissait et remplissait toute la scène de l'histoire. Les princes et l'empereur se rencontraient en armes au milieu de l'Allemagne déchirée. Enfant bâtard du christianisme, (lui n'avait opposé aux bourreaux que des martyrs, le protestantisme entrait dans le monde par le glaive. Zwingle, l'un des pères de la Réforme, périssait l'épée à la main sur le champ de bataille. Les disciples de Luther s'entendaient encore mieux à tuer qu'à mourir. Au milieu de l'effroyable mêlée de tant de chefs opposés et de tant de doctrines contraires, pendant qu'une guerre intestine travaillait le protestantisme en guerre avec la Papauté et l'Empire ; pendant que Luther détestait Calvin et

anathématisait Zwingle ; pendant qu'on faisait et refaisait les professions de foi, et que celle de Wittemberg, qui avait change celle d'Augsbourg, était à son tour remplacée par celle de Smalcade ; pendant que JVIÜnzer soulevait une Jacquerie allemande ; pendant qu'on pillait et qu'on brûlait les monastères, le protestantisme, gagnant de proche en proche avec les flammes de la guerre civile et celles de l'incendie, arrivait en France. Et là c'é-

taient de nouveaux malheurs, de nouvelles désolations et de nouvelles ruinés, la révolte armée, la guerre civile, la Saint-Barthélémy, qui couvrit d'une large tache de sang toute une page de notre histoire.

Tandis que l'histoire des premiers jours du luthéranisme .se présentait à mes yeux, la nôtre s'ouvrait devant Luther et devenait pour lui compréhensible. Je ne sais quelle voix lui enseignait tout à coup les mystérieux canaux par lesquels ces deux histoires communiquent, lui montrait la cause à côté des effets, la faux à côté du champ dépouillé et nu. C'était comme une conscience parlée qui retentissait au milieu de notre silence, et Luther, passant et repassant sa main sur son front plissé, semblait tourmenté d'un remords. Et ma voix, s'associant involontairement à cette voix, lui criait : « Oui, le premier auteur de ces désolations, le premier ouvrier de ces ruines qui vous épouvantent ; oui,

Luther, c'est vous ! Jusqu'à vous, le christianisme, cette personnification de la civilisation européenne, était resté ferme, inébranlable contre ses ennemis : c'était comme une immuable citadelle qui, entourée de tous cotés par de hauts remparts, protégeait la société qui grandissait sous son impénétrable abri. Les assauts venaient mourir aux portes, et vous, ces portes vous les avez ouvertes ! Le christianisme n'a point été vaincu, il a été livré, livré comme Jésus par Judas. Le coup de feu qui le blessa fut tiré par derrière. Luther, vous n'êtes point un loyal ennemi, vous êtes un déserteur ; ce que vous avez prisé plus haut que votre vertu et votre devoir, vous l'avez obtenu ; le petit moine, comme vous parliez vous-même, a ébranlé sur son trône le grand pontife ; mais à quel prix avez-vous acheté cette triste gloire ? Voyez-vous maintenant toute l'étendue de l'attentat que vous n'aviez pas mesuré ? Tant de sang répandu, tant et de si effroyables guerres ; l'Allemagne bouleversée, la France déchirée, l'Angleterre toute bariolée de ses apostasies et n'en pouvant plus de malheurs et de crimes ? Luther, ce n'est là que le vestibule de votre histoire, et vous êtes encore plus coupable de ce que vous avez préparé que de ce que vous avez fait !

« Voyez, dans notre société à moitié expirée, les deux grands principes, ces immenses Atlas qui sou-

tiennent les empires, voyez l'autorité et la liberté couchées à terre comme deux anges déchus auprès d'un soleil éteint ! Eh bien, ce sont vos mains qui leur ont porté les premiers coups. Parmi toutes ces blessures, celle qui saigna la première, c'est vous qui l'avez faite. Vous avez nié l'autorité, Luther ; savez-vous que l'athéisme et le régicide étaient dans ce mot ? Vous avez faussé la liberté, Luther, en donnant son nom à la révolte. La liberté aussi est une religion, et vous en avez fait un calcul d'ambition, un levier de fortune ; vous avez appris à vos successeurs le secret de ces tyrannies qui s'exercent au nom de la liberté. Sur l'arbre du christianisme qui, croissant pendant seize siècles, élevait jusqu'au ciel sa tète sublime, et couvrait la terre de ses magnifiques ombrages, vous avez enté le protestantisme comme une de ses branches gourmandes (lui détournent la séve et la vie et ôtent à l'arbre sa force et sa verdeur.

« Depuis seize siècles, la liberté et l'autorité gran(lissaient ensemble dans son sein, voisines sans être rivales, comme deux colonnes sœurs qui, sélançant majestueusement et d'un seul jet, supportent la même coupole. Mais tous les principes veulent vivre. L'autorité attaquée par vous est devenue sévère ; le christianisme a tendu celui de ces ressorts qu'on voulait briser ; il n'a point abdiqué. mais il a laissé reposer la liberté dont on se faisait

une arme contre lui. La fausse liberté protestante a empêché le développement de la vraie liberté chrétienne ; la fausse liberté protestante a mis je ne sais quoi d'austère sur le front d'une religion: où la sainteté était pleine de clémence et la gravité mêlée de douceur. Là est l'origine de ce divorce (le la liberté et de l'autorité, qui tourmenta les âges passés et qui tue le nôtre. Les uns, voyant l'autorité restée seule en évidence dans le catholicisme et entourant son front de foudres et d'éclairs, la prirent pour la tyrannie et se mirent à la haïr, lui attribuant les meurtres et les malheurs qui désolaient le monde, comme si les principes immuables pouvaient porter la tache des crimes de ce peu de chose qu'on appelle les hommes. Les autres, voyant tant de bouleversements et de révoltes mis au nom de la liberté, furent en garde contre -elle, et crurent qu'il fallait serrer, jusqu'à la briser, cette main qui semblait pleine de tempêtes et de fléaux.

« 0 Luther, voilà votre ouvrage ; c'est vous qui le premier avez séparé ce qui devait être uni ; c'est vous qui avez imprimé le mouvement à ces luttes rivales qui, suivant la belle parole du cardinal Julien, ont tué le corps et l'àme de la société. Vous avez donné aux passions humaines un levier, aux crimes un masque, à la guerre civile un drapeau. Il y a un homme qui est coupable de la Saint-

Barthélemy avant Charles IX , avant Catherine de Médicis, avant les Guises ; cet homme, Luther. c'est vous! Oui, regardez nos plaies, nos malheurs, nos ruines : plaies, ruines, malheurs, nous vous devons tout. Vous êtes le précurseur de l'armée de destruction ; lorsque vous marchiez, on entendait

derrière vous le bruit lointain du torrent du dix- huitième siècle qui déjà grondait contre l'Europe. Luther, ceux qui périssent par vous vous saluent, vous l'artisan de leur infortune, vous le créateur de leur chaos. Luther, c'est du sein d'une société d'où la foi religieuse et la foi politique sont sorties sur vos traces, du sein d'une société courbée sous le fatal niveau lancé par votre main, que partent nos plaintes et nos reproches ; c'est l'assemblée des nations, c'est le concile des siècles qui vous le crie : Au nom de l'autorité, Luther, soyez anathème ! soyez anathème au nom de la liberté ! »

Et pendant que ces paroles tombaient sur son front, le chef de la Réforme restait impassible et la tête haute , comme l'archange déchu dans l'enfer de Milton. On voyait que la pensée d'orgueil qui avait perdu sa vie se réveillait et réchauffait ce cœur sous les glaces de la mort. Il planait sur ces débris comme sur un immense piédestal d'où il commandait l'avenir, et au milieu de ses remords il semblait s'éprendre d'admiration pour la magnificence de la (lésolation et les grandeurs de l'abîme.

Mais, à côté de lui, j'entendais un murmure de sanglots et de gémissements, tristes et doux comme la brise de la nuit, et j'apercevais Mélanch- thon, qui répétait, les mains croisées sur la poitrine : « La voilà donc venue cette époque d'ignorance et de barbarie que j'avais prévue ; ma consternation n'était donc que trop juste, et ces douleurs de l'enfer qui torturaient mon âme ne m'avaient point trompé, puisque la postérité a vu toutes les tragédies que soupçonnaient mes appréhensions. Luther, Luther ! qu'avons-nous fait 1 ? »

A cette voix si connue, Luther se troubla ; ses paupières laissèrent échapper une larme, et ses yeux, qui avaient osé chercher le soleil de la vérité dans les saintes obscurités de la foi, se baissèrent tristement vers la terre, Car il y eut deux hommes dans Luther : l'un, sans pitié et sans entrailles, d'une ambition homicide, d'une effroyable tyrannie, se jugeait avec équité en disant de lui- même : « J'ai trois mauvais chiens attachés à ma suite : l'ingratitude, l'orgueil et l'envie ; celui qu'ils mordent est bien mordu. » Mais l'autre, d'une nature douce et presque naïve, attachait quelquefois de tristes et de mélancoliques regards sur sa destinée, et, au milieu de ses enfants, au sein d'une famille où il déployait des qualités qui auraient été

1 Voir les lettres de Mélanclithon à son ami Camérarius.

des vertus si pour le prêtre de Wittemberg elles n'eussent pas été le fruit d'un crime, il montrait un cœur plein de mansuétude, une âme simple, un esprit humble et miséricordieux (C).

Tel il était lorsque, apprenant la mort de son père, il écrivait à Mélanchthon : « Je suis triste en t'écrivant, car j'ai reçu la nouvelle de la mort de mon père, ce vieux Luther, si bon et si aimé. Je succède à son nom ; voici maintenant que je suis, pour ma famille, le vieux Luther. C'est mon tour, c'est mon droit de le suivre par la mort. »

Tel il étàit encore lorsque, la mort étant prête à frapper la jeune Magdalena, sa fille, il disait, en condamnant la révolte du père par l'éloge de la foi obéissante de l'enfant : « Les enfants ne disputent point ; comme on leur dit, ils croient. Chez les enfants tout est simple. Ils meurent sans chagrin ni angoisses, sans disputés, sans tentation, comme s'ils s'endormaient ! » Puis, s'adressant a sa fille elle- même déjà mourante : « Ma petite fille, disait-il, ma chère Madeleine, tu resterais volontiers ici auprès de ton père, et tu irais pourtant volontiers aussi à ton autre père. » Et quand l'enfant, penchant la tête, eut rendu l'âme , le docteur répétait souvent : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Alors maître Philippe se mit à dire : « L'amour des parents est une image de la divinité imprimée au cœur des hommes. Dieu n'aime pas moins le genre hu-

main que les parents leurs enfants. » Lorsqu'on la mit dans la bière, le père dit : « Pauvre chère petite Madeleine , te voilà bien maintenant! » Il là regarda ainsi étendue et dit : « 0 chère enfant, tu ressusciteras, tu brilleras comme une étoile. » Et puis, la douleur paternelle- reprenant le dessus , il écrivait à un ami : « Je ne puis supporter cette perte sans sanglots, sans gémissements, disons mieux, sans une véritable mort de cœur. Dans le plus profond de mon cœur sont encore gravés ses traits, ses paroles, ses gestes, pendant sa vie et sur son lit de mort, mon obéissante et respectueuse fille ! La mort même du Christ (et que sont toutes les morts en comparaison? ) ne peut me l'arracher delà pensée comme elle le devrait. Elle était, comme tu sais, douce de caractère, aimable et pleine de candeur. »

Tel m'apparaissait maintenant Luther à côté de nos ruines ; et à la vue de ce fier visage, adouci par la tristesse, je fus saisi d'une ineffable pitié. « Docteur, lui dis-je, pourquoi un cœur où Dieu avait mis tant de bonté se révolta-t-il contre Dieu? Pourquoi une intelligence que Dieu avait faite si belle se servit-elle contre le christianisme des dons du Créateur ? Une bonne pensée ne s'éleva-t-elle donc pas. dans votre âme, une de ces pensées d'enfants qui croient sans disputer ? Dieu ne vous envoya-t-il pas de ces avis divins qui remettent les âmes sur la route du ciel ?»

Luther répondit :

« J'ai vu naguère deux signes au ciel. Je regardai par la fenêtre, au milieu de la nuit, et je vis les étoiles et toute la voûte majestueuse de Dieu se soutenir sans que je pusse apercevoir les colonnes sur lesquelles le maitrê avait appuyé cette voûte. Cependant elle ne s'écroulait pas. Il y en a maintenant, me dis-je, qui cherchent ces colonnes et qui voudraient les toucher de leurs mains ; mais, comme ils n'y peuvent arriver, ils tremblent .1 se lamentent et craignent que le ciel ne tombe. Ils pourraient les toucher que le ciel n'en bougerait pas.

« Plus tard, je vis de gros nuages, tous chargés. qui flottaient sur ma tête comme un océan ; je n'apercevais nul appui qui les pût soutenir. Néanmoins ils ne tombaient pas, mais nous saluaient tristement et passaient. Et, comme ils passaient, je distinguais, dessous la courbe qui les avait soutenus, un délicieux arc-en-ciel. Mince il était sans doute, et l'on devait trembler pour lui en voyant la masse des nuages. Cependant cette ligne aérienne suffisait pour porter cette charge et nous protéger. Nous en voyons, me dis-je, qui craignent le poids du nuage, et ne se fient pas au léger soutien ; ils voudraient en éprouver la force, et, ne le pouvant, ils craignent que les nuages ne fondent et ne nous abiment de leurs flots. Notre arc-en-ciel est faible, leurs nua-

ges sont lourds, niais la fin jugera de la force de l'rac 1. »

Ainsi parla Luther alors; et une grande voix s'éleva et dit :

« Luther, vos propres paroles vous ont condamné. L'homme qui ne voulut point se fier à l'arc-en-ciel qui supporte les masses des nuages, l'homme qui voulut toucher aux invisibles colonnes qui soutiennent la voûte majestueuse de Dieu, c'est vous ! »

1 Ces deux passages sont empruntés textuellement à Luther lui-même. Nous nous sommes servi de l'excellente traduction de M. Michelet.

DEUXIÈME MÉDITATION

CAL V 1 N

Je ne pouvais détourner mes regards de ce quinzième siècle, si fécond en événements et en hommes ; époque-mère où tout se fonde, se crée, se perfectionne, les arts, les lettres, .les sciences, la politique, où l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, encore toutes récentes , produisent leurs merveilleux effets ; époque admirable par les grands caractères qu'elle étale, par les prodigieux travaux qu'elle entreprend, par les hautes questions qu'elle soulève, par les hardis jalons qu'elle jette sur toutes les routes de l'avenir ; mais aussi époque flétrie dans son germe par le protestantisme, qui, pendant qu'elle brille au dehors de tout l'éclat de la santé et de la vie, lui dévore sourdement les entrailles.

En présence de notre société moderne si avare d'hommes, et dont le sein amaigri ne semble plus

porter que des avortons, je m'éprenais d'admiration pour cette inépuisable abondance et cette incroyable fécondité. Je reconnaissais avec une curieuse terreur cette marque distinctive des sociétés qui ont de longs jours devant elles et des sociétés qui sont menacées dans leur avenir, des sociétés viriles et des sociétés caduques, des sociétés qui s'ouvrent et s'épanouissent au soleil des croyances, et de celles qui se penchent tristement sur leurs tiges, fanées par le scepticisme et mourantes d'incrédulité.

Celles-ci sont toujours près de périr faute d'un homme. Gomme l'Empire romain au temps de Ger- manicus, si cet homme vient à leur manquer, tout leur manque à la fois. Des funérailles individuelles deviennent des funérailles publiques, et ne vous étonnez ni de cet amour passionné ni des emportements de ce deuil. En pleurant amèrement sur cet appui nécessaire qui leur échappe , les nations font un retour vers leurs propres destinées ; elles se tordent les mains de désespoir à la vue de cette impitoyable fatalité qui frappe leurs ressources et leurs espérances dernières. Un empereur souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tète ; son souhait s'était réalisé sous Tibère, comme il se réalisera dans toute société vieillie : cette tète, c'était celle de Germanicus. Comprenez-vous maintenant ce long et profond gémissement qui accueille Agrip-

pine lorsque, débarquant au port de Brindes, triste et déplorable veuve entre ses deux fils orphelins, elle rapporte à la ville éternelle la cendre d'un grand homme ? Comprenez-vous ce vaste silence interrompu de sanglots qui règne dans le Champ de Mars, ce concours des populations , ces soldats en armes, ces magistrats en habit de deuil, et au milieu de toutes ces pompes du désespoir, le peuple pleurant, gémissant, criant que ses dernières espérances sont éteintes et que la République est morte? Triste condition de ces temps où les peuples. n'en pouvant plus, sont obligés de s'appuyer sur les bras d'un homme, et où les sociétés, s'en allant en lambeaux, cherchent, pour vivre, à s'encadrer dans un grand caractère !

Ce n'était point à Rome que je pensais, en me laissant aller à ces tristes méditations, en face de cette abondance de hauts personnages, qui paraissaient devant moi en tète du seizième siècle.

J'admirais cette végétation forte et brillante comme celle de ces terres neuves que n'a point encore ouvertes le soc de la charrue. Il me semblait que, dans cette multiplicité de génies remarquables, jaillissant en foule du sein d'une société jeune et vivace, et s'élançant dans toutes les avenues intellectuelles, il y avait quelque chose de pareil à ce luxe de verdure, à cette énergie de production , à ces immenses débauches de fertilité, que les yoya-

geurs surpris ont remarqués dans ces forêts vierges de l'Amérique, où la nature, toute pleine de force et de vie, semble se plaire à pousser la fécondité jusqu'à l'abus et à étaler, je ne dirai pas la munificence, mais la prodigalité de ses créations. Là, je ne voyais point une disette, mais un encombrement d'hommes : les deux générations des Guises, si puissantes et si grandes ; François de Guise et le cardinal de Lorraine, marchant les premiers ; François de Guise portant l'empreinte de la balle protestante de son assassin et ayant encore à la bouche le pardon sublime qui termina sa vie ; puis, Henri de Guise, sur lequel la destinée semblait s'être méprise en le créant sujet ; Henri le Balafré , ce conspirateur de haute taille qui, étendu à terre, les yeux éteints, dans une des salles du château de Blois, paraissait encore redoutable à son souverain, qui s'écriait à sa vue: « Mon Dieu ! qu'il est grand! Il paraît plus grand encore mort que vivant. » Et après Guise le Balafré venait Mayenne, qui dans toute autre famille eût été un personnage remarquable ; car, dans cette époque féconde, pour une seule couronne il se présentait trois tètes capables de la porter, trois bras dignes du sceptre, et l'on ne' voyait point, par un de ces pis-aller de fortune (lui n'appartiennent qu'aux siècles de caducité, la pourpre tomber indignement sur l'imbécillité d'un Claude, ou le pouvoir allant chercher dans les té-

' nèbres de sa retraite une de ces ambitions à courte taille qui, mêlant aux convoitises du crime les hontes de la peur, usurpent en tremblant après avoir conspiré à genoux.

Et je cherchais les auteurs de la Réforme au milieu de cette foule immense de grands hommes d'État , de hardis capitaines, de ministres illustres, de savants célèbres ; les Guises, le connétable de Montmorency, l'amiral de Coligny et les Châtillon, Henri de Béarn, les princes de Condé, l'Hôpital, le premier Mole, Harlay, Brisson, de Thou. Et je voyais tour à tour passer devant moi toutes les grandeurs de cette époque : Philippe II, sombre et triste comme la nuit; cette Marie Stuart dont le souvenir mélancolique est resté cher au tant doux pays de France ; Elisabeth , la cruelle femme et la puissante reine ; Sixte-Quint, qui prit une si large place dans le monde, génie ambitieux qui soutint mieux la couronne que la thiare ; Jeanne d'Albret, la mère d'Henri IV, qui porta dans ses flancs le bonheur de la France. J'entendais de toutes parts ce siècle aux mille renommées, aux mille gloires, aux mille voix, qui, roulant comme un grand fleuve, jetait sur ses rives des noms immortels et d'illustres souvenirs de tout genre ; hommes et femmes, aux figures largement dessinées, discouraient, marchaient, agissaient; c'était un spectacle étrange, un inexprimable bruissement. Ici

madame de Montpensier, la sanglante conspiratrice, dont les ciseaux devaient, disait-elle, changer une destinée de#trône en une destinée de cloître ; là Catherine de Médicis, la créatrice italienne du gouvernement des expédients et du système de la bascule, c'est-à-dire de la trahison appliquée à la politique, avec son poignard à deux tranchants ; Marguerite de Valois, cette maîtresse ès voluptés, qui poussa si loin la science du plaisir et l'érudition de la galanterie ; la duchesse de Nemours et madame d'Aumale, noms de guerres civiles ; Gabrielle d'Estrées, qui doit d'avoir surnagé sur ce fleuve qui engloutit les trônes les plus solides, les empires les plus stables, les monuments les plus indestructibles, à une romance ; il est vrai que le poëte était Henri IV.

A tous ces personnages du temps passé j'expliquai le nôtre, et je voyais les femmes s'émerveiller à la vue d'un siècle brutal sans être viril, et je voyais les hommes d'État froncer le sourcil en face de notre chaos politique, et je voyais les savants et les écrivains reculer de terreur devant notre littérature comme on se détourne d'un homme ivre. Montaigne et Amyot se fâchaient contre ceux qui avaient entrepris la caricature de leur style ; Bodin hochait la tête aux opinions de nos publi- cistes , et Charron recommandait avec sollicitude à toute notre époque la lecture de son livre De la

Sagesse. Peu à peu je me faisais jour à travers cette illustre cohue, me dirigeant vers l'endroit où j'apercevais les deux grandes bannières de la Réforme, celle de Martin Luther et celle de Jean Calvin. Je laissais de côté le savant du Tillet, et le malheureux Ramus, qui a répandu une large tache de sang sur sa chaire ; Cujas, l'aigle des écoles et l'Hercule des commentateurs; Nicot, d'Ossat, Pas- serat, et le docte Scaliger, qui me dit en passant (lue le style du dix-neuvième siècle était un patois et sa langue un long solécisme.

A mesure que j'approchais du lieu vers lequel je me dirigeais, j'entendais des éclats de voix et des trépignements furieux ; les deux bannières protestantes semblaient près de se croiser comme deux lances rivales , et, à la fureur qui régnait sur les visages des deux chefs et de leurs disciples, 011 aurait cru qu'ils allaient s'égorger. Ce n'était cependant qu'une espèce de synode de morts. L'intraitable Luther prenait à partie Calvin au milieu de nos ruines, et l'accusait d'avoir fait tout le mal en pervertissant le luthéranisme par les doctrines qu'il y avait apportées. Il criait, tonnait, anathé- matisait avec cette véhémence et cette hauteur qui le faisait traiter de tyran pendant sa vie, lorsque Calvin se plaignait àMélanchthon de ce qu'il n'était pas même permis dans la nouvelle Église de pousser un gémissement libre ; lorsque dans cette fameuse

auberge de l'Ourse-Noire, à Genève, Luther défiait Carlostad d'écrire contre lui et lui promettait, s'il l'entreprenait, un florin d'or, qu'il lui jetait dédaigneusement dans la main ; défi accepté par Carlostad, qui, faisant raison à son tour à la santé que portait ironiquement Luther â son futur ouvrage, vidait son verre comme lui et le quittait après cet apostolique adieu : Puissé-Je te voir sur la roue! Il y avait dans la scène qui s'offrait à mes regards quelque chose de cette étrange union, de cette touchante harmonie : les paroles heurtaient les paroles ; les gestes s'entremêlaient ; les cris, les rires, les murmures, se confondant, formaient je ne sais quel ensemble discordant, quel accord étrange; et l'on aurait dit que ce siècle querelleur allait rentrer sur la scène pour nous donner le spectacle de quelque nouvelle tragédie. Mais la voix de Luther dominait toutes les voix, la fureur de Luther surpassait toutes les fureurs, et Érasme, qui, placé dans un coin du tableau, observait en souriant toute cette guerre posthume, semblait répéter, d'un ton de bonhomie méchante, ce qu'il répondit aux furieuses invectives du réformateur, lors de son étrange hymen avec une religieuse : « Et moi aussi, j'avais cru naguère que le mariage l'aurait adouci. »

Mais rien n'y pouvait, ni mariage ni tombe, et le dur et orgueilleux Calvin, commençant à relever la tête, se préparait u soutenir l'honneur de Genève

contre Wittemberg. A celui qui lui reprochait de s'ètre écarté de la pureté du luthéranisme, il répondaÍt qu'il en avait bien autant de droit qu'en avait eu Luther de s'écarter de l'Église de Rome ; à celui qui lui reprochait d'avoir poussé la rigidité jusqu à l'exagération, il répondait qu'il n'avait fait qu'appliquer les maximes de Luther contre les idolâtries catholiques: «Mon crime, disait-il, c'est d'avoir été meilleur logicien que vous. Tout le monde peut dire comment je sais presser un argument, et combien est précise la brièveté avec laquelle je raisonne. Vous eûtes, il est vrai, l'avantage de poser les principes dans le luthéranisme; mais moi, j'en ai déduit les conséquences dans le calvinisme avec une toute autre suite et une toute autre force que vous. Vous n'ignorez pas à quel degré du théâtre je suis, et, toutes les fois que mes ennemis m'ont attaqué, vous savez qu'ils ont senti mes piqûres. Enfin, si vous avez été grand en Allemagne , je le fus en France. »

Et moi, ne pouvant souffrir cet orgueil impie qui triomphait de nos ruines et se faisait un trophée de nos malheurs : « Oui, Calvin , vous avez raison contre Luther votre complice, mais le christianisme a raison contre vous deux. Oui, Calvin, vous pouvez, vous devez marcher l'égal de Luther, car il y a autant de désastres derrière vous que derrière lui, car tous vos pas vers ce que vous appelez

la gloire sont marqués par le meurtre et l'incendie comme les siens, car il y a deux sillons égaux et parallèles dans l'histoire, tous deux creusés par le fer, tous deux rouges de sang : celui-ci, c'est le vôtre, docteur de Wittemberg ; celui-là vous appartient , docteur de Genève. Oui, Calvin, vous avez été aussi grand en France que Luther le fut en Allemagne , car la France ,vous dut autant de guerres civiles que l'Allemagne en dut à Luther, autant de conspirations, autant de massacres , autant de crimes, autant de misères ; vous êtes son rival de calamités, vous êtes son égal en fléaux. Et quelque idée que vous ayez de votre puissance, Calvin, vous n'en estimez pas encore assez l'étendue. Les effets de votre parole ont été encore plus prodigieux que votre orgueil. Le bras d'un homme a arrêté un siècle. Riche en talents, fertile en génies , comblé de toutes les faveurs de la fortune, ce siècle, favori d'en haut, s'apprêtait à s'élancer vers de glorieuses destinées par une large route, en étalant toutes les splendeurs de sa jeunesse; et vous vous êtes mis devant lui, vous l'avez repoussé en arrière , vous l'avez scellé avec un anneau de fer dans le sentier rude et escarpé de la Réforme ; vous l'avez engagé dans ces voies âpres et ténébreuses, dans ce labyrinthe sans horizon où les nations ont marché sans avancer d'un pas, où elles ne pouvaient point avancer, puisqu'il n'y avait point de but. Si

l'on est grand, non par ce que l'on fait, mais par ce qu'on empêche ; s'il y a de la gloire à fouler la moisson aux pieds lorsque ses épis jaunes s'étendent en nappe d'or aux rayons d'un soleil d'août ; s'il y ^ a de la gloire à éteindre les plus éclatantes lumières, à faire tomber en poudre les chefs-d'œuvre, à changer en un vil plomb l'or le plus pur, à renier le passé, à désoler le présent, à déshériter l'avenir, alors, Calvin, vous êtes bien grand, et personne sur la terre ne peut lever la tête aussi haut que vous. Mais, pour mesurer l'importance de votre œuvre, savez-vous ce qu'il faudrait, réformateur de Genève? Il faudrait qu'on pût voir et dire quelle eût été la destinée du seizième siècle, si vous ne l'aviez point mis à votre marque ; dans quelles voies il se serait engagé, si vous ne l'aviez pas précipité dans les routes du calvinisme ; ce qu'il aurait fait de tant de beaux génies et de hardis caractères, que les troubles et les guerres de religion ont inutilement dévorés ; ce qu'aurait été enfin le mouvement de l'humanité, si vous ne lui aviez pas imprimé cette violente secousse qui fit. perdre l'équilibre au monde chrétien. » '

Tandis que je parlais ainsi, les voiles qui cachent les mystères de l'histoire se levaient devant moi. Je comprenais ce que jusque-là je n'avais pu comprendre ; les règnes de Charles IX et de Henri III, si faibles et si lamentables, m'apparaissaient dans

leur vérité. Je voyais combien leur position avait été malheureuse. Placés entre la société catholique et un parti puissant, formidable, s'ils allaient jusqu'au protestantisme, ils se séparaient de la société , ils se mettaient en dehors de la nation ; s'ils se plaçaient à la tête des catholiques , il fallait épouser les querelles et les vengeances d'une société ardente et cruelle comme un parti , parce qu'elle était insultée et menacée par une minorité t urbulente. Je ne m'étonnais plus de voir ces deux règnes sanglants au dedans, et, au dehors, vides de gloire. Il était impossible qu'il en fût autrement. La place du roi de France dans ce temps-là était la plus mauvaise de toutes les places. Philippe II avait une influence réelle, puissante, étendue, parce que Philippe II commandait à un pays où l'unité catholique avait pu prévaloir. Mais Henri III, Charles IX, que pouvaient-ils faire au milieu d'une nation divisée? Fallait-il qu'ils se fissent les chefs de la fraction incontestablement la plus nombreuse? Alors on approuve la Saint-Barthélemy, car dans cette journée ils furent entraînés par la bourgeoisie et le peuple de Paris; la Saint-Barthélemy ne fut point un coup d'État, ce fut un mouvement populaire. S'il ne fallait pas qu'ils se fissent les chefs du parti catholique, il fallait encore moins qu'ils se fissent les chefs des protestants. Outre que c'ést une déplorable position pour un roi de France que de

descendre jusqu'à composer avec une minorité antisociale, il faut se rappeler que cette minorité nourrissait des craintes qu'elle puisait dans la conscience de sa faiblesse, ce qui la rendait insatiable dans ses exigences. Il faut mettre en ligne de compte les tyrannies de Coligny et de sa gentilhommerie provinciale, qui deux fois avait voulu enlever le roi à main armée pour faire de lui un instrument de ses desseins. Il ne faut pas oublier que plus le protestan-' tisme était faible en France, plus il réclamait de garanties et de pouvoir, tant qu'enfin il en serait venu ;'t demander les clefs de toutes les villes du royaume et à régner par une terreur protestante. Si le roi, dans ce temps ne pouvait se faire ni chef des protestants ni chef des catholiques, que fallait-il donc qu'il fût ? Ni l'un ni l'autre. C'est précisément ce qu'était Henri III, lorsque la Ligue et le duc de Guise lui apprirent, en le mettant à la porte de sa capitale, qu'il fallait être quelque chose.

A mesure que ces idées frappaient mon esprit, je reconnaissais que ce qu'on a expliqué exclusivement par les hommes devait être expliqué en partie par les situations. Le mal venait de ce que la place de roi de France était une mauvaise place. Le roi de France représente l'unité nationale, et dans le temps de la Ligue, l'unité était rompue, elle avait cessé d'exister. Je voyais aussi à quoi se réduit cette fameuse question : Pourquoi Henri III, si célèbre

comme duc d'Anjou, le fut-il si peu comme roi? Je sentais que Voltaire, avec son habitude de se moquer un peu de lui-même et beaucoup de ses lecteurs, avait éludé la difficulté par un lieu commun sans justesse, en disant qu'on peut briller au second rang et s'éclipser au premier. Cette raison me paraissait la plus impertinente des raisons : la raison véritable se révélait à ma pensée. Dans ce temps-là, le second rang était un poste admirable ; parce que le second du royaume est un chef de parti né, parce que tous les partis se tournent naturellement vers lui, briguent son patronage et lui prêtent leur force en échange de la considération morale qu'il peut leur donner. Cela est si vrai, que le duc d'Alençon, prince de tout point médiocre, d'une capacité plus que douteuse et d'un courage équivoque, put faire trembler son frère Henri dès que celui-ci fut roi de France, et que lui-même, duc d'Alençon, occupa cette position d'où Henri d'Anjou commanda tout le règne de Charles IX.

Dira-t-on pour cela que François d'Alençon s'était tout à coup réveillé grand politique et homme habile, et que Henri d'Anjou avait trouvé l'impuissance et l'incapacité en touchant le sceptre? Non; on laissera à Henri III ses brillantes qualités, ternies par de tristes défauts, mais on concevra qu'elles aient été frappées de stérilité sur le trône. Pendant toute la durée des guerres de la Réforme, il faut

tourner les yeux vers l'Espagne pour trouvel le véritable roi catholique. En France, la situation ne comporte pas le roi, elle ne comporte que les chefs de parti. Voilà pourquoi ceux-ci furent sans cesse plus grands que celui-là ; voilà pourquoi les noms de Guise et de Coligny sont restés si grands à côté de Charles IX et de Henri III.

Ces réflexions, qui traversaient mon esprit, étaient visibles à tous les yeux. Les générations du passé s'agitaient avec de sourds frémissements. Charles IX et Henri III reprochaient à Calvin leur règne. Avec eux, tous les hauts personnages d'un siècle qui aurait pu être si grand s'avançaient et poursuivaient le docteur de Genève de leurs plaintes et de leurs clameurs. Les Guises, ces hauts génies qui dominent leur époque de toute la tête, se plaignaient d'avoir été obligés, par le protestantisme, de gagner à l'intérieur toutes leurs batailles, et de consumer dans des guerres civiles les talents qui auraient élevé leur pays au premier rang des nations. En rappelant Calais repris sur l'Angleterre et Metz défendu contre les Impériaux, François de Guise montrait ce qu'il aurait pu faire par ce qu'il avait fait ; Henri de Guise rappelait les Pays-Bas refusés par Henri III, à cause des embarras intérieurs du royaume, et la France du quinzième siècle manquant, grâce au calvinisme, l'occasion d'étendre ses frontières aux rives du Rhin.

Montmorency, Coligny, Chàtillon, et, derrière eux, toute une troupe de vaillants capitaines, tirant à demi leurs formidables épées, reprochaient au réformateur de Genève le sang français dont elles étaient couvertes. Achille de Harlay, ce stoïcien du christianisme ; l'Hôpital, ce « censeur Caton avec sa barbe blanche qui le faisait ressembler à un saint Jérôme 1, » se plaignaient du malheur d'une époque où leurs vertus, glorieuses pour eux, étaient restées inutiles à la France ; l'Hôpital surtout accusait Calvin et le protestantisme d'avoir condamné son génie législateur à descendre jusqu'à des institutions de guerres civiles, violentes et transitoires, comme l'édit de Romorantin. Et puis venait Sully, qui montrait la prospérité nationale, si longtemps enchaînée avec lui dans les camps, et son génie financier n'arrivant que pour combler des gouffres, au lieu de pouvoir développer des germes de richesses. Enfin, fermant la marche du siècle, apparaissait Henri IV, triste et soucieux comme le jour où de secrets pressentiments lui annoncèrent sa fin; et lui aussi, il reprochait au calvinisme et à son auteur d'avoir enlevé la meilleure partie de sa vie au bonheur de la France, et, lui aussi, il parlait de ce qu'il aurait fait contre l'Espagne et pour son pays, s'il avait été à la tête

1 Brantôme.

d'une nation unie et tranquille, au lieu d'avoir une bataille à livrer à chaque marche du trône. Législateurs, hommes d'État, vaillants capitaines, rois et princes, tous entouraient le coupable Calvin, tous lui demandaient compte de ces grandes destinées avortées, de cette haute fortune écrasée dans son germe, du présent et de l'avenir de la France étouffés à bras d'hérésie ; il me semblait que Henri IV, voyant cette route de succès et de gloire que le calvinisme avait barrée devant son règne, s'écriait une seconde fois : « Pends-toi, brave Grillon ! »

Et moi, je disais : « Voyez, Calvin, voilà votre ouvrage ; voilà la France telle qu'elle eût été ; la voici telle que vous nous l'avez faite (D). Et maintenant si du monde politique vous passez dans celui des intelligences, vos bienfaits n'y ont guère été moins sensibles. Vous êtes venu à une époque de croyance et de création, et vous avez jeté le scepticisme et la stérilité à pleines mains sur les arts et sur les lettres, vous avez retiré le mouvement des esprits des larges routes où il entrait, pour le précipiter dans les défilés de la controverse, où le cœur se dessèche et où l'intelligence s'appauvrit. Pour les arts, la réforme qui éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever la basilique de Saint- Pierre resta en tout digne de son origine. Jetant à bas toutes les croyances qui sont comme autant

de draperies tombant sur les nudités de la vie, elle rêva pour chef-d'œuvre une société machine, sans inspiration, sans génie, sans enthousiasme, une société la tête baissée vers la terre, au lieu de la lever vers le ciel. Aussi, Calvin, la belle Italie, cette terre de poésie et d'inspiration, resta-t-elle murée pour vous ; le paradis des arts n'avait point de porte par laquelle le protestantisme pût passer. L'esprit de dispute et de dénigrement, la rage de la polémique, la faconde pédante des écoles, voilà vos muses, et vous nous avez donné pour Iliade les psaumes de Marot. Merci, Calvin! vous dont la doctrine iconoclaste aurait déchiré les vierges de Raphaël comme des idolâtries ; vous qui, avec votre barbarie hérétique, sembliez avoir hérité des traditions de la barbarie armée qui détruisit l'ancienne Rome. Merci, Calvin ! vous avez beaucoup fait pour la France; car vous avez emprisonné toutes les forces de son esprit, toutes les puissances de son àme, dans un inextricable dédale de querelles théologiques; vous avez aigri les voix les plus suaves et les plus douces, et, grâce à vous, lorsque la postérité s'arrête pour écouter le seizième siècle, elle n'entend dans notre belle France qu'un combat d'injures, le rauque bruissement des thèses, le tumulte des conférences et les tempêtes des colloques, tandis que, d'un bout du monde catholique à l'autre, la voix du Camoëns et du

Tasse, dominant ces murmures confus de leurs ineffables harmonies, s'élèvent majestueusement vers le ciel comme deux voix d'anges qui, pures et so.lennelles, s'écoutent et se répondent dans ces régions supérieures, inaccessibles aux vains bruits de l'humanité. »

Calvin se taisait, mais son œil perçant interrogeait les siècles qui avaient suivi le sien. Il avait l'espoir que les troubles et les malheurs, résultat de la réforme protestante, n'avaient eu qu'un temps. Le protestantisme avait produit un mal passager suivi d'un bien durable. Il avait dù préserver la foi chrétienne compromise par les abus et les superstitions. La guerre qu'il avait déclarée au catholicisme avait été le salut du christianisme.

A mesure que ces pensées germaient dans son esprit, elles se reflétaient sur son front. Mais la vérité inexorable se manifestait devant ses regards qui s'enfonçaient dans les temps les plus éloignés du sien. Il voyait le spectacle dont notre époque est le témoin étonné. Après avoir tout discuté, tout contesté, tout changé, le protestantisme, au moins par un grand nombre de ses membres, arrivait il nier la divinité de Jésus-Christ. Les ministres protestants eux-mêmes, ces successeurs de Calvin, s'é- criaient : « Non, le Christ n'est pas Dieu. » Et ils prétendaient rester chrétiens, demeurer prêtres du christianisme, en niant la divinité du Christ (E).

Cette étrange prétention désolait Calvin et le remplissait d'épouvante et d'horreur. Quoi ! voilà quel avait été le suprême résultat du protestantisme qui devait, selon lui, régénérer le christianisme ! Il le détruisait en niant la divinité du Christ! Frémissant d'indignation à cette pensée, l'ancien dictateur de Genève étendait un bras menaçant sur sa postérité intellectuelle, et son œil, enflammé de colère, se tournant vers les audacieux négateurs de la divinité du Christ, cherchait le bùcher où il avait fait monter Michel Servet.

NOTES

DE LA PREMIÈRE PARTIE

tote A, page 1 S

— C'était ce docteur' augustin, etc.-

Luther raconte ainsi lui-même sa naissance et les premières années de sa vie : « J'ai souvent conversé avec Mélanchthon, et lui ai raconté ma vie de point en point. Je suis fils d'un paysan ; mon père, mon grand- père, mon aïeul, étaient de vrais paysans. Mon père est allé à Mansfeld et y est devenu mineur. Moi, j'y suis né. Que je dusse être ensuite bachelier, docteur, cela n'était point dans les étoiles. N'ai-je pas étonné les gens en me faisant moine, puis en quittant le bonnet brun pour un autre? Cela vraiment a bien chagriné mon père et lui a fait mal. Ensuite je me suis pris aux cheveux avec le pape ; j'ai épousé une nonne échappée, et j'en ai eu des enfants. Qui a vu cela dans les étoiles? Qui m'aurait annoncé d'avance qu'il en dùt être ainsi ? »

Jean Luther, père de celui qui est devenu si célèbre, était de Mœra ou de Merke, petit village de Saxe, près d'Eisenach ; sa mère était fille d'un bourgeois de cette ville. Ce fut à Eisleben que Martin Luther, ou Luder, ou Lother (car il signe quelquefois ainsi), vint au

monde, le 10 novembre 1483, à onze heures du soir. Le père, qui était un pauvre mineur, avait bien de la peine à soutenir sa famille, et quelquefois ses enfants furent obligés de vivre d'aumônes. Cependant, au lieu de les faire travailler avec lui, il voulut que ses enfants allassent aux écoles. Envoyé de bonne heure (1489) à l'école d'Ei- senach, Martin Luther chantait devant les maisons pour gagner son pain, comme faisaient alors beaucoup de pauvres étudiants en Allemagne. Lui-même raconte ce fait: « Que personne ne s'avise de mépriser devant moi les pauvres compagnons qui vont chantant et disant de porte en porte : Panempropter Deum! Vous savez comme dit le psaume : Les princes et les rois ont chanté. Et moi aussi j'ai été un pauvre mendiant, j'ai reçu du pain aux portes des maisons, particulièrement à Eisenach, dans ma chère ville ! »

Il trouva enfin une subsistance plus assurée et un asile dans la maison de la dame Ursula, femme ou veuve do Jean Swheickard, qui eut pitié de voir errer le pauvre enfant. Les secours de cette femme charitable le mirent à même d'étudier quatre ans à Eisenach. En 1501, il entra à l'Université d'Erfurth, où il fut soutenu par son père. Luther rappelle quelque part sa bienfaitrice par des mots pleins d'émotion ; et il en a gardé reconnaissance aux femmes toute sa vie.

Après avoir essayé de la théologie, il fut décidé par les conseils de ses amis à embrasser l'étude du droit, qui conduisait alors aux postes les plus lucratifs de l'Etat et de l'Église, mais il ne semble pas s'y être jamais livré avec goût. Il aimait bien mieux la belle littérature, et surtout la musique. C'était son art de prédilection : il la cultiva toute sa vie, et l'enseigna à ses enfants. Il n'hésite pas à déclarer que la musique lui semble le premier des arts après la théologie : « La musique est 1 arides prophètes; c'est le seul qui, comme la théologie, puisse calmer les troubles de l'&irie et mettre le diable

en fuite. » Il touchait du luth, jouait de la flùte. Peut- être eÙt-il réussi encore dans d'autres arts. Il fut l'ami du grand peintre Lucas Cranach. Il était adroit de ses mains et il apprit à tourner.

Ce goùt pour la musique et la littérature, la lecture assidue des poëtes, qu'il mêlait aux études de la dialectique et du droit, tout cela n'annonçait point qu'il dût bientôt jouer un rôle si sérieux dans l'histoire de la religion.

En 1505, un accident donna à la vie du jeune homme une direction toute nouvelle : il vit un de ses amis tué d'un coup de foudre à ses côtés ; il poussa un cri, ce cri fut un vœu à sainte Anne de se faire moine, s'il échappait.

Le 17 juillet 1505, après avoir passé gaiement la soirée avec ses amis à faire de la musique, il entra, la nuit, dans le cloître des augustins, à Erfurth ; il n'avait apporté avec lui que son Plaute et son Virgile.

Le lendemain, il écrivit un mot d'adieu à diverses personnes, informa son père de sa résolution, et resta un mois sans se laisser voir. Il sentait combien il tenait encore au' monde ; il craignait le visage respecté de son père, et ses ordres et ses prières. Ce ne fut en effet qu'au bout de deux ans que Jean Lutherie laissa faire et consentit à assister à son ordination. On avait choisi pour la cérémonie le jour où le mineur pouvait quitter ses travaux. Il vint à Erfurth avec plusieurs de ses amis, d donna au fils qu'il perdait ce qu'il avait pu mettre de côté, vingt florins.

Il ne faut pas croire qu'en prenant ces engagements redoutables, le nouveau prêtre fût poussé par une ferveur singulière. Nous avons vu avec quel bagage de littérature mondaine il était entré dans le cloitre. Ecoutons-le lui-même sur les dispositions qu'il y apportait : te Lorsque je dis ma première messe à Erfurth, j'étais presque mort, car je n'avais aucune foi, je voyais sen-

lement que j'étais très-digne. Je ne me regardais point comme un pécheur. La première messe était chose fort célébrée, et dont il revenait beaucoup d'argent. On apportait les horas canonicas, avec des flambeaux. Le cher jeune seigneur, comme les paysans appelaient leur nouveau curé, devait alors danser avec sa mère, si elle vivait encore, et les assistants en pleuraient de joie. Si elle était morte, il la mettait, disait-on, dans le calice, et la sauvait du purgatoire. »

Luther ayant obtenu ce qu'il voulait, étant devenu prêtre, moine, tout étant consommé et la porte close, alors commencèrent, je ne dis pas les regrets, mais les tristesses, les perplexités, les tentations de la chair, les mauvaises subtilités de l'esprit. Nous ne savons guère aujourd'hui ce que c'est que cette rude gymnastique de l'àme solitaire : nous donnons bon ordre à nos passions ; nous les tuons à leur naissance. Dans cette énervante distraction d'affaires, d'études, de jouissances faciles, dans cette satiété précoce des sens et de l'esprit, comment se représenter les guerres spirituelles que se livrait en lui-même l'homme du moyen âge, les douloureux mystères d'une vie abstinente et fantastique, tant de combats terribles qui ont passé sans bruit et sans mémoire entre le mur et les sombres vitraux de la pauvre cellule du moine ?

Un archevêque de Mayence disait souvent : « Le cœur humain est comme la meule d'un moulin. Si l'on y met du blé, elle l'écrase et en fait de la farine; si l'on n'en met point, elle tourne toujours mais s'use elle-même. »

Il ne manquait à Luther, pour se confirmer dans la doctrine de la grâce, que de visiter le peuple chez lequel la grâce avait défailli.

Ce qu'il y a de grave, d'élevé, de divin dans l'art italien, les hommes du Nord le sentaient peu, ils n'y re-

connaissaient que sensualité, que tentations charnelles; leur meilleure défense, c'était de fermer les yeux, de passer vite, de maudire en passant.

Le côté austère de l'Italie, la politique et la jurisprudence ne les choquaient pas moins. Les nations germaniques ont toujours instinctivement repoussé, maudit le droit romain. Tacite raconte qu'à la défaite de Varus, les Germains se vengèrent des formes juridiques auxquelles il avait essayé de les soumettre. L'un de ces barbares, clouant à un arbre la tête d'un légiste romain, lui perça la langue , et il lui disait : « Siffle , vipère, siffle maintenant. » Cette haine des légistes, perpétuée dans tout le moyen âge, a été, comme on le verra, vivement exprimée par Luther ; et il en devait être ainsi.

Voilà Luther en Italie : c'est un moment de joie , d'immense espoir, que celui où l'on descend les Alpes pour entrer dans cette glorieuse contrée. Il espérait certainement raffermir sa foi dans la sainte ville, laisser ses doutes aux tombeaux des saints Apôtres. La vieille Rome aussi, la Rome classique l'attirait, ce sanctuaire des lettres, qu'il avait cultivées avec tant d'ardeur dans sa pauvre ville de Wittemberg.

D'abord il est reçu à Milan dans un couvent de marbre. Il continue de couvent en couvent, c'est-à-dire de palais en palais, Partout grande chère, tables somptueuses ; le candide Allemand s'étonnait un peu de ces magnificences de l'humilité, de ces splendeurs royales de la pénitence.

Il continue, triste, désabusé, à pied, dans les plaines de la Lombardie; il arrive malade à Padoue; il persiste, il entre mourant à Bologne. La pauvre tète du voyageur avait été trop rudement frappée du soleil d'Italie et de tant d'étranges choses, et de telles mœurs, et de telles paroles. Il resta alité à Bologne, dans la ville du droit

romain et des légistes, croyant sa mort prochaine : il répétait tout bas, pour se raffermir, les paroles du prophète et de l'apôtre : Le juste vit de la foi. Il exprime naïvement dans une conversation combien l'Italie faisait peur aux bons Allemands: « Il suffit aux Italiens que vous regardiez dans un miroir pour qu'il puissent vous tuer. Ils peuvent vous ôter tous les sens par de secrets poisons. En Italie, l'air est pestilentiel; la nuit on ferme exactement les fenêtres, et l'on bouche les fentes. 5) Luther assure qu'il fut malade, ainsi que le frère qui l'accompagnait, pour avoir dormi les croisées ouvertes : mais ils mangèrent deux grenades, par lesquelles Dieu leur sauva la vie.

Il continua son voyage, traversa seulement Florence, et entra enfin dans Rome. Il descendit au couvent de son ordre, près la Porte du Peuple.

« Lorsque j'arrivai, je tombai à genoux, levai les mains au ciel, et je m'écriai : « Salut, sainte Rome, sanc- « tifiée par les saints martyrs et par leur sang qui y a été « versé.» Dans sa ferveur, dit-il, il courut les saints lieux, vit tout, crut tout. Il s'aperçut bientôt qu'il croyait seul. Le christianisme semblait oublié dans cette capitale du monde chrétien.

(Mémoires de Luther, publiés par Michelet.

\ote H. page l a.

— Munzer, qui voulut changer en une révolution sociale, etc. -

Il ne s'agissait plus seulement de l'autorité religieuse; l'autorité civile elle-même allait être mise en question. Derrière Carlostad on entrevoyait Munzer ; derrière les sacramentaires et les iconoclastes apparaissait dans le lointain la révolte des paysans, une jacquerie, une guerre

servile plus raisonnée, plus niveleuse et non moins sanglante que celles de l'antiquité.

Peu à peu l'éternelle haine du pauvre contre le riche se réveilla, moins aveugle toutefois que dans la Jacquerie, mais cherchant déjà une forme systématiqne, qu'elle ne devait atteindre qu'au temps des niveleurs anglais ; elle se compliqua de tous les germes de démocratie religieuse qu'on avait crus étouffés au moyen âge. Des Lol- lardistes, des Beghards, une foule de visionnaires apocalyptiques, se remuèrent. Le mot de ralliement devint plus tard la nécessité d'un second baptême; dès le principe, le but fut une guerre terrible contre l'ordre établi, contre toute espèce d'ordre : guerre contre la propriété, c'était un vol fait au pauvre ; guerre contre la science, elle rompait l'égalité naturelle , elle tentait Dieu qui révélait tout à ses saints : les livres, les tableaux, étaient inventions du diable.

Les paysans se soulevèrent d'abord dans la forêt Noire. puis autour d'Heilbronn, de Francfort, dans le pays de Bade et Spire. De là, l'incendie gagna l'Alsace, et nulle part il n'eut un caractère plus terrible. Nous le retrouvons encore dans le Palatinat, la Hesse, la Bavière. En Souabe, le chef principal des insurgés était un des petits nobles de la vallée de Necker, le célèbre Goëtz il la main de fer, qui assurait n'être devenu leur général que malgré lui et par force.

Nous nous contenterons ici de rapporter la sanguinaire proclamation du docteur Thomas Münzer, chef des paysans de Thuringe.

a La vraie crainte de Dieu avant tout. Chers frères, jusqu'à quand dormirez-vous? désobéirez-vous toujours à la volonté de Dieu, parce que, bornés comme vous êtes, vous vous croyez abandonnés? Que de fois vous ai-je répété mes enseignements ! Dieu ne peut se révéler plus longtemps; il faut que vous teniez ferme, sinon le sacrifice, les douleurs, tout aura été en vain. Vous recoin

mencerez alors à souffrir, je vous le prédis. Il faut, ou souffrir pour lacause deDieu,ou devenir le martyr du diable. |

« Tenez donc ferme ; résistez à la peur et à la paresse ; ï cessez de flatter les rêveurs dévoyés du chemin et les scélérats impies. Levez-vous, et combattez le combat du Seigneur ; le temps presse ; faites respecter à vos frères le témoignage de Dieu, autrement tous périront. L'Allemagne, la France, l'Italie, sont tout entières soulevées ; le Maitre veut jouer son jeu ; l'heure des méchants est venue.

« A Fulde, quatre églises de l'évêché ont été saccagées la semaine sainte; les paysans de Klégen en Hégau, et ceux de la Forêt-Noire se sont levés au nombre de trois cent mille, leur masse grossit chaque jour. Toute ma crainte, c'est que ces insensés ne donnent dans un pacte trompeur, dont ils ne prévoient pas les suites désastreuses. Vous ne seriez que trois , mais confiants en Dieu, cherchant son honneur et sa gloire, que cent mille ennemis ne vous feraient pas peur.

« Sus, sus, sus ! (dran, dran, dl'an!) il est temps, les méchants tremblent. Soyez sans pitié, quand même Ésaü vous donnerait de belles paroles (Genèse, xxxm). N'écoutez pas les gémissements des impies : ils vous supplieront bien tendrement, ils pleureront comme les en- ^ fants, n'en soyez pas touchés. Dieu défendit à Moïse de l'être (Deut., vu); et il nous'a révélé la même défense ; : soulevez les villes et les villages, surtout les mineurs, des montagnes.

«Sus, sus, sus ! (dran, dran, d'l'an!) pendant que le fer chauffe ; que le glaive tiède de sang n'ait pas encore le temps de refroidir. Forgez Nemrod sur l'enclume, pink pank, tuez dans la tour; tant que ceux-là vivront, vous ne serez jamais délivrés de la crainte des hommes. On ne peut vous parler de Dieu tant qu'ils règnent sur vous.

« Sus, sus, sus! (dran, dran, dran!) pendant qu 'il fait jour; Dieu vous précède, suivez. Toute cette histoire

est décrite et expliquée dans saint Matthieu, xxiv; n'ayez donc peur. Dieu est avec vous, comme il est dit n, 2. Dieu vous dit de ne rien craindre. N'ayez donc pas peur du nombre. Ce n'est pas votre combat, c'est celui du Seigneur ; ce n'est pas vous qui combattez. Soyez hardis, et vous éprouverez la puissance du secours d'en haut. Amen. Donné à Mülhausen, en 1525. Thomas Münzer, serviteur de Dieu contre les impies. »

Immédiatement après la défaite des paysans, Mélanch- thon publia une petite histoire de Münzer. Il est inutile de dire que ce récit est singulièrement défavorable aux vaincus. L'auteur assure que Münzer, réfugié à Fran- kenhausen, se cacha dans un lit et fit le malade, mais un cavalier le trouva, et son portefeuille le fit reconnaitre. a Quand on lui serra les menottes, il poussa des cris. A cette occasion, le duc Georges s'avisa de lui dire : cc Tu souffres, Thomas, mais ils ont souffert davantage « aujourd'hui les pauvres gens qu'on a tués, et c'est toi c( qui les avais poussés là. » — « Ils ne l'ont pas voulu « autrement, » répondit Thomas, en éclatant de rire, comme s'il eùt été possédé du diable.

Münzer avoua dans son interrogatoire qu'il songeait depuis longtemps à réformer la chrétienté, et que le soulèvement des paysans de la Souabe lui avait paru une occasion favorable.

« Il se montra très-pusillanime au dernier moment. Il était tellement égaré, qu'il ne put réciter seul le Credo. Le duc Henri de Brunswick le lui dit et il le répéta. Il avoua aussi publiquement qu'il avait eu tort. Quant aux princes, il les exhorta à être moins durs envers les pauvres gens, et à lire les livres des Rois, disant que, s ils suivaient ses conseils, ils n'auraient plus de semblables dangers à craindre. Après ce discours, il fut décapité. Sa tête fut attachée à une pique et resta exposée pour l'exemple. »

Il écrivit, avant de mourir, aux habitants de Miilhau- sen, pour leur recommander sa femme et les prier de ne point se venger sur elle. « Avant de quitter la terre, disait-il, il croyait devoir les exhorter instamment à renoncer à la révolte et à éviter toute nouvelle effusion de sang.» » J - - De quelques atroces violences que se soient souillés Münzer et les paysans, on s'étonne de la dureté avec laquelle Luther parle de leur défaite. Il ne leur pardonne pas d'avoir compromis le nom de la Réforme../1 « Oh ! misérables esprits de troubles, où sont maintenant ces paroles par lesquelles vous excitiez et ameutiez les pauvres gens , quand vous disiez qu'ils étaient le peuple de Dieu, que Dieu combattait pour eux, qu'un seul d'entre eux abattrait cent ennemis, qu'avec un chapeau ils en tueraient cinq de chaque coup, et que les pierres des arquebuses, au lieu de frapper devant, tourneraient contre ceux qui les auraient tirées ? Où est maintenant Munzer avec cette manche dans laquelle il se faisait fort d'arrêter tout ce qu'on lancerait contre son peuple? Quel est maintenant ce Dieu qui, pendant près d'une année, a prophétisé par la bouche de Münzer?

«Je crois que tous les paysans doivent périr plutôt que les princes et les magistrats, parce que les paysans prennent l'épée sans autorité divine... Nulle miséricorde, nulle tolérance n'est due aux paysans, mais l'indignation de Dieu et des hommes." (30 m'ai 1535.) «Les paysans, dit-il ailleurs, sont dans le ban, de Dieu et de l'Empereur. On peut les traiter comme des chiens enragés. » Dans une lettre du 21 juin, il énumère les horribles massacres qu'en ont faits les nobles, sans donner le moindre signe d'intérêt ou de pitié.

(Métiiotre\* de Luther, publiés par Michelet.)

liole page 94.

— Un esprit humble et miséricordieux. —

Les petits enfants du docteur se tenaient debout devant la table en regardant avec bien de l'attention les pêches qui étaient servies; le docteur se met à dire : « Qui veut voir l'image d'une âme qui jouit dans l'espérance, la trouvera bien ici. Ah ! si nous pouvions attendre avec autant de joie la vie à venir !

« Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement. Il n'y a pas là, pour moi, de contradiction. C'est ce que mon petit Jean fait à l'égard de son père. Mais je ne puis en faire autant à l'égard de Dieu ; si je suis à ma table, et que j'écrive, ou que je fasse autre chose, Jean me chante une petite chanson. S'il chante\* trop haut, et que je l'avertisse, il continue, mais en lui- même et avec quelque crainte, Dieu veut aussi que nous soyons toujours gais,mais d'unegaieté mêlée de réserve.»

Après qu'il eut joué avec sa petite Magdalena, sa femme lui donna le plus jeune de ses enfants, et il dit: « Je voudrais être mort à l'âge de cet enfant; j'aurais bien renoncé à tout l'honneur que j'ai et que je puis encore obtenir en ce monde. » Et comme l'enfant l'eut sali, il dit : a: Oh ! combien notre Seigneur doit en souffrir de nous plus qu'une mère de son enfant ! »

Il disait à son petjt enfant : « Tu es l'innocent petit fou de Notre-Seigneur, sous la grâce et non sous la loi. Tu es sans crainte, sans inquiétude ; tout ce que tu fais est bien fait.

cc Les enfants sont les plus heureux. Nous autres vieux fous. nous nous tourmentons et nous affligeons par nos

éternelles disputes sur la parole. « Est-ce vrai? est-il « possible? comment est-ce possible? » nous demandons- nous sans cesse... Les enfants, dans la simplicité et la pureté de leur foi, ont la certitude, et ne doutent en rien de ce qui fait leur salut... Pour être sauvés, nous devons, à leur exemple, nous en remettre à la simple parole. Mais le diable, pour nous en empêcher, nous jette sans cesse quelque chose en travers. C'est pourquoi le mieux, c'est de mourir sans différer, et de nous en aller vite sous terre. »

Comme maître Spalatin et maitre Lenhart Beier, pasteur de Zwickaw, étaient chez le docteur Martin Luther, il jouait bonnement avec son petit enfant Martin, qui babillait et caressait tendrement sa poupée. Le docteur dit : ex Telles étaient nos pensées dans le paradis, simples et naïves; innocents, sans méchanceté ni hypocrisie, nous eussions été véritablement comme cet enfant quand il parle de Dieu, et qu'il en est si sùr.

• « Quels ont dû être les sentiments d'Abraham, lorsqu'il a consenti à sacrifier et égorger son fils unique? Il n'en aura rien dit à Sara. La chose lui eût trop coûté. Vraiment, je disputerais avec Dieu s'il m'imposait et m'ordonnait une telle chose. » Alors la femme du docteur prit la parole et dit : « Je ne puis croire que Dieu demande à personne qu'il égorge son enfant. »

« Ah! combien mon cœur soupirait après les miens, lorsque j'étais malade à la mort dans mon séjour à Smalkalde. Je croyais que je ne reverrais plus ma femme ni mes petits enfants; que cette séparation me faisait mal ! Il n'est personne assez dégagé de la chair pour ne pas sentir ce penchant de la nature. C'est une grande chose que le lien et la société qui unissent l'homme et la femme. »

Il est touchant de voir comme tout ramenait Luther à des réflexions pieuses sur la bonté de Dieu, sur l'état de l'homme avant sa chute, sur la vie à venir : ainsi une

belle branche chargée de cerises que le docteur Jonas met sur la table, la joie de sa femme qui sert des poissons du petit étang de leur jardin, la simple vue d'une rose, etc. Le 9 avril 1539, le docteur se trouvait dans son jardin et regardait attentivement les arbres tout brillants de fleurs et de verdure ; il dit avec admiration : « Gloire à Dieu, qui de la créature morte fait ainsi sortir la vie au printemps ! Voyez ces rameaux comme ils sont forts et gracieux; ils sont déjà tout gros de fruits. Voilà une belle image de la résurrection des hommes. L'hiver est la mort et l'été la résurrection. Alors tout revit, tout est verdoyant.

« Philippe et moi, nous sommes accablés d'affaires et d'embarras. Moi, qui suis vieux et emeritus, j'aimerais mieux maintenant prendre un plaisir de vieillard, dans les jardins, à contempler les merveilles de Dieu dans les arbres, les fleurs, les herbes, les oiseaux, etc. C'est ce plaisir et ce loisir qui me reviendraient, si mes péchés ne m'avaient mérité d'en être privé par ces affaires importunes et souvent inutiles. » (8 avril 1538.)

Le 18 avril 1539, sur le soir, il y eut un orage très- fort, suivi d'une pluie bienfaisante, qui rendit la verdure à la terre et aux arbres. Le docteur Martin dit, en regardant le ciel : « Voilà un beau temps ! tu nous l'accordes, ô mon Dieu! à nous qui sommes si ingrats, si pleins de méchanceté et d'avarice ! Tu es un Dieu de bonté. Ce n'est pas là une œuvre de Satan; non, c'est un tonnerre bienfaisant qui ébranle la terre et l'ouvre pour lui faire porter des fruits et répandre un parfum semblable à celui que répand la prière du chrétien pieux. »

Un autre jour, sur la route de Leipzig, le docteur, voyant la plaine couverte de blés superbes, se mit à prier avec ferveur ; il disait : « 0 Dieu de bonté, tu nous donnes une année heureuse ! ce n'est pas à cause de notre piété, c'est pour glorifier ton saint nom. Fais, ô mon Dieu ! que nous nous amendions, et que nous croissions

dans ta parole ! Tout en toi est miracle! ta voix fait sortir de la terre et même du sable aride, ces plantes et ces épis si beaux qui réjouissent la vue! 0 mon père, donne à tous tes enfants leur pain quotidien !

« Supportons les difficultés qui accompagnent nos fonctions avec égalité d'âme, et attendons secours du Christ. Considère, dans ces violettes et ces pensées que tu foules en te promenant sur la lisière de nos jardins, un emblème de notre condition. Nous consolons le peuple. Lorsque nous remplissons l'église, il y a là la robe de pourpre, la couleur des afflictions ; mais au fond la fleur d'or rappelle la foi qui ne se flétrit pas. »

Un soir, le docteur Martin Luther voyait un petit oiseau perché sur un arbre et s'y posant pour passer la nuit ; il dit : « Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement; il ne s'inquiète pas, il ne songe point au gite du lendemain ; il se tient bien tranquille sur sa petite branche, et laisse Dieu songer pour lui. »

Vers le soir, vinrent deux oiseaux qui faisaient un nid dans le jardin du docteur. Ils étaient souvent ef frayés dans leur vol par ceux qui passaient. Il se mit à dire: « Ah! cher petit oiseau, ne fuis point, je te souhaite du bien de tout mon cœur; si tu pouvais seulement me croire! C'est ainsi que nous refusons de nous confier en Dieu, qui, bien loin de vouloir notre perte, a donné pour nous son propre Fils. »

(Extrait des Œ'tft','e.! de Luther.)

.Vote 11. page 44.

— Voilà la, France telle qu'elle eÛt été, etc. —

La réformation est l'événement le plus important de cette époque ; elle ouvre les siècles modernes et les sépare du siècle indéterminé qui suivit la disparition du moyen âge.

Jusqu'alors on avait souvent vu des hérésies dans l'Eglise, mais peu durables, et elles n'avaient jamais altéré l'ordre politique. Le protestantisme devint, dès son origine , une affaire d'Etat et divisa sans retour la cité. Les métamorphoses opérées dans les lois et dans les mœurs doivent nécessairement amener des changements dans la religion ; il était impossible que l'extérieur de l'édifice changeât sans que les bases mêmes de. cet édifice fussent ébranlées.

1

Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors catholique ou universel ; la religion dite catholique partit d'en bas pour arriver aux sommités sociales. Nous avons vu que la papauté n'était que le tribunat des peuples, lorsque l'âge politique du christianisme fut arrivé.

Le protestantisme suivit une route opposée ; il s'introduisit par la tète du corps politique, par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savants et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures. Les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

La communion réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique ; de cette race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Équitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse; il vêtit celui qui est nir, mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre; pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ : les haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur ; le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité; il bénit le corps du mendiant empiré comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu, et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort ; pour lui les tombeaux ne sont point une religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante. Dans ce monde, il ne se précipite point au milieu du feu, il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine.

Sous le rapport religieux, la réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi. La raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité.

Et par une réaction naturelle, la réformation, en se montrant au monde, ressuscitale fanatisme catholique qui s'éteignait; elle pourrait donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des horreurs de la Saint-Barthélemy, des fureurs de la Ligue, de l'assassinat de Henri IV, des massacres d'Irlande, de la révocation de l'édit de Nantes

et des Dragonnades. Le protestantisme criait à l'intolérance de Rome, tout en égorgeant les catholiques en France, en jetant au vent les cendres des morts , en allumant le bûcher de Servet à Genève, en se souillant des violences de Munster, en dictant des lois atroces qui ont accablé les Irlandais, à peine aujourd'hui délivrés après deux siècles d'oppression. Que prétendait la réformation relativement au dogme et à la discipline? Elle pensait bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique, en même temps qu'elle en retenait d'autres tout aussi difficiles à comprendre ; elle attaquait les abus de la cour de Rome?

Mais ces abus ne se seraient-ils pas détruits par le progrès de la civilisation? ne s'élevait-on pas de toutes parts, et depuis longtemps, contre ces abus? Erasme, Rabelais, et tant d'autres, ne commençaient-ils pas à remarquer et à faire sentir, sans le secours de Luther, les vices que le pouvoir non contrôlé et la grossièreté du moyen âge avaient introduits dans l'Église?

La réformation, pénétrée de l'esprit de son fondateur, moine envieux et barbare, se déclara ennemie des arts. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. Elle éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre. Les Grecs auraient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve?

Si la réformation, à son origine, eùt obtenu un plein succès, elle aurait établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de barbarie: traitant de superstition la pompe des autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût par là répudiation des modèles, à introduire quelque chose de sec. de froid, df

pointilleux dans l'esprit, à substituer une société guindée et toute matérielle à une société aisée et tout intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les diverses branches de la religion réformée, cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre , où la hiérarchie ecclésiastique s'est maintenue, les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthéranisme conserve des étincelles d'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite, en descendant jusqu'au quaker, qui voudrait réduire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakspeare, selon toutes les probabilités, était catholique. Milton a visiblement imité quelques parties des poëmes de saint Avite et de Masénius. Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est affaibli et dénaturé. Les Gœthe et les Schiller ont retrouvé leur génie en traitant des sujets catholiques. Rousseau et madame de Staël font une illustre exception à la règle; mais étaient-ils protestants à la manière des premiers disciples de Calvin? C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidents viennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelle leur permet de recueillir. L'Europe, que dis-je? le monde est couvert de monuments de la religion catholique. On lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails, et qui efface par la grandeur les monuments de la Grèce. Il y a trois siècles que le protestantisme est né; il est puissant en Angleterre, en Allemagne. en Amérique; il est pratiqué par des millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé? Il vous montrera les ruines qu'il a faites.

parmi lesquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé pour planter une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du seizième siècle, le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholique, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à sa première heure toute parenté avec le siècle de ce Léon, protecteur du monde civilisé, contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon, qui, mettant fin au monde barbare, embellit la société alors qu'il n'était plus nécessaire de la défendre.

Si la réformation rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprimait les grands cœurs à la guerre. L'héroïsme est l'imagination dans l'ordre mi- litaire:le catholicisme avait produit les chevaliers, le protestantisme fit des capitaines, braves et vertueux comme la Noue mais. sans élan, souvent cruels à froid et austères moins de cœur que d'esprit. Les Chàtillons furent toujours effacés parles Guises. Le seul guerrier de mouvement et vie que les protestants comptassent parmi eux, Henri IV, leur échappa.

La réformation ébaucha Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric. Elle n'aurait pas fait Bonaparte; de même quelle avorta de Tillotson et du ministre Claude , et n'enfanta point Fénelon et Bossuet ; de même qu'elle éleva Inigo Jones et Webb, et ne créa point Raphaël et Michel-Ange.

On a dit que le protestantisme avait été favorable à la liberté politique et avait émancipé les nations. Les faits parlent-ils comme les personnes ?

Il est certain qu'à sa naissance la réformation fut républicaine, mais dans le sens aristocratique, parce que ses premiers disciples furent des gentilshommes. Les calvi-

nistes rêvèrent pour la France une espèce de gouvernement à principautés fédérales, qui:l'auraient fait ressembler à l'empire germanique. Chose étrange ! on aurait vu renaitre la féodalité par le protestantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau et à travers lequel s'exhalait jusqu-à eux une sorte de réminiscence de leur pouvoir évanoui. Mais, cette première ferveur passée, les peuples ne recueillirent du protestantisme aucune liberté politique.

Jetez les yeux sur le nord de l'Europe, dans les pays où la réformation est née, où elle s'est maintenue, vous verrez partout l'unique volonté d'un maître : la Suède, la Prusse, la Saxe, sont restées sous la monarchie absolue, le Danemarck est devenu un despotisme légal. Le protestantisme échoua dans les pays républicains ; il ne put envahir Gênes, et à peine obtint-il à Venise et à Ferrare une petite église secrète qui mourut : les arts et le beau soleil du Midi lui étaient mortels. En Suisse, il ne réussit que dans les cantons aristocratiques, analogues à sa nature, et encore avec une grande effusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwitz, Ury et Underwald, berceau de la liberté helvétique, le repoussèrent. En Angleterre, il n'a point été le véhicule de la constitution, formée, bien avant le seizième siècle, dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande- Bretagne se sépara de la cour de Rome, le parlement avait déjà jugé et déposé des rois; les trois pouvoirs étaient distincts, l'impôt et l'armée ne se levaient que du consentement des lords et des communes ; la monarchie représentative était trouvée et marchait; le temps, la civilisation, les lumières croissantes, y auraient ajouté les ressorts qui lui manquaient encore, tout aussi bien que sous l'influence du culte protestant. Le peuple anglais fut si loinM'obtenir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères, que jamais le sénat de Tibère ne fut plus vil que le parlement

dé Henri VIII ; ce parlement alla jusqu'à décréter que la seule volonté du tyran fondateur de l'Eglise anglicane avait force de loi. L'Angleterre fut-elle plus libre sous le sceptre d'Élisabeth que sous celui de Marie? La vérité est que le protestantisme n'a rien changé aux institutions : là où il a trouvé une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques, comme en Angleterre et en Suisse, il les a adoptées ; là où il a rencontré des gouvernements militaires, comme dans le nord de l'Europe, il s'en est accommodé et les a même rendus plus absolus.

Si les colonies anglaises ont formé la république plébéienne des États-Unis, elles n'ont point dù leur émancipation au protestantisme ; ce n'est point des guerres religieuses qui les ont délivrées, elles se sort révoltées contre l'oppression de la mère-patrie, protestante comme elle. Le Maryland, État catholique et très-peuplé, fit cause commune avec les autres États ; et aujourd'hui la plupart des États de l'Ouest sont catholiques ; les progrès de cette communion , dans ce pays de liberté, passent toute croyance, parce qu'elle s'y est rajeunie dans son élément naturel populaire, tandis que les autres communions y meurent daus une indifférence profonde. Enfin, auprès de cette grande république des colonies anglaises protestantes, viennent de s'élever les grandes républiques des colonies espagnoles catholiques. Certes celles-ci, pour arriver à l'indépendance, ont eu bien d'autres obstacles à surmonter que les colonies américaines, nourries au gouvernement représentatif avant d'avoir rompu le faible lien qui les attachait au sein maternel.

Une seule république s'est formée en Europe à l'aide du protestantisme, la république de la Hollande ; mais il faut remarquer que la Hollande appartenait à ces communes industrielles des Pays-Bas qui, pendant plus de quatre siècles, luttèrent pour secouer le joug de leurs princes , et s'administrèrent en forme de républiques municipales, toutes zélées catholiques qu'elles étaient.

Philippe II et les princes de la maison d'Autriche ne purent étouffer dans la Belgique cet esprit d'indépen- dance, et ce sont des prêtres catholiques qui viennent aujourd'hui même de la rendre à l'état républicain.

Il faut conclure, de l'étroite investigation des faits. que le protestantisme n'a point affranchi les peuples.

(Noies historiques, par Chateaubriand.)

%ote K, 4 6.

— Demeurer prêtre du christianisme, ra 'tÛli/f la divinité du Christ. —

Personne n'ignore quel est, dans les temps où nous écrivons, la situation du protestantisme. Deux grands courants se forment dans son sein, en Angleterre, en France comme en Allemagne; l'un monte vers le catholicisme , l'autre descend vers le scepticisme, dans lef4 gouffres desquels il est destiné à se perdre. En vain quelques esprits fermes et élevés, mais impuissants contre une fatalité logique, voudraient, comme M. Guizot, maintenir un statu quo devenu impossible. Un écrivain qui a été ministre protestant et qui, de déduction en déduction, a fini par ne plus être qu'un libre penseur, M. Scherer. a caractérisé ainsi le mouvement qui emporte le protestantisme de nos jours : « Le protestantisme n'a fait que changer d'autorité. A la place de l'Église, il a mis l'Écriture; il a opposé le livre seul au livre interprété par l'Eglise... Le seul bien de la Réforme, c'est qu'elle a été libératrice par tendance, malgré elle. Non-seulement .elle n'a pas eu la conscience du fait dont elle émane AÏ auquel elle tendait, mais il est certain qu'elle eut reculé si elle en eût eu conscience. Système de transition et de transaction, elle hésite entre ces deux tendances. Elle se sent tiraillée entre un passé auquel elle

veut se rattacher et un avenir qu'elle prépare à son insu. Les yeux bandés elle sème les germes d'un monde nouveau. Réformation, elle est grosse d'une révolution. »

Ces paroles de M. Scherer sont une justification éclatante de la donnée de ce livre. Elles annoncent ce qu'il proclame : Le protestantisme est l'agent aveugle et involontaire de la révolution.

Le même écrivain ajoute encore dans ses Mélanges de critiques religieuses: « Je suis entralné, je le suis avec le courant du siècle qui grossit chaque jour à vue d'œil. Quelles sont les conséquences de ce mouvement? Dieu seul peut le prévoir. Pour moi, m'en remettant à lui, j'ai lancé ma barque sur les flots, et je sens qu'ils m'entrai- nent. Il est injuste de repousser les recherches de ce genre, en signalant les conséquences qu'elles doivent avoir, en déclarant qu'elles conduisent à l'incrédulité et A l'athéisme... Notre devoir évident est de suivre la vérité partout où elle nous conduira et de laisser les conséquences dans les mains de Dieu. »

Ces conséquences, voici comment M. Scherer les expose dans un autre passage : « La liberté des croyances marquera la fin de l'époque théologique. L'Église ne peut plus imposer son Credo sous peine de châtiment éternel, les croyances ne sont plus qu'affaire d'examen et d'appréciation individuelle.... La doctrine religieuse n'est plus qu'une opinion. »

Citons après ces paroles un beau passage emprunté aux Méditations sur 1'.-sse)îce de la religion chrétienne, par M. Guizot, qui aideront à entrevoir les profondeurs du gouffre vers lequel s'avance cette barque que M. Scherer se vante « d'avoir lancé sur les flots : »

« Il ne faut pas se lasser de le redire, le monde fini tout entier, avec tous ses faits, avec toutes ses lois, y compris l'homme même, ne suffit point à l'âme de l'homme ; elle veut avoir quelque chose de plus grand et de plus parfait à contempler et à aimer; elle veut se con-

fier à quelque chose de plus stable et s'appuyer sur quelque chose de plus fort. C'est à cette ambition suprême et sublime que répond en particulier la religion chrétienne. Que ceux-là donc se désabusent qui se flattent de laisser encore des chrétiens quand ils abolissent les croyances au surnaturel; c'est la religion même en général et la chrétienne en particulier qu'ils abolissent. Il se peut qu'ils ne se fassent pas à eux-mêmes tout ce mal, et que, conservant un sincère sentiment religieux, ils se croient encore à peu près chrétiens ; l'âme lutte contre les erreurs de la pensée, et le suicide moral est infiniment rare. Mais le mal se dévoile et s'exaspère en se répandant, et les hommes en masse tirent les conséquences de l'erreur bien plus rigoureusement que ne le fait celui dans l'esprit duquel l'erreur est née. Les peuples ne sont ni des savants ni des philosophes, et si vous parvenez à détruire en eux toute foi au surnaturel, tenez pour certain que la foi chrétienne aurait disparu.

« Y a-t-on bien pensé? se figure-t-on ce que deviendraient l'homme, l'âme humaine et les sociétés humaines si la religion y était effectivement abolie, si la foi religieuse en disparaissait réellement...? Je n'hésite point à affirmer qu'il n'y a pas d'imagination qui puisse se représenter avec une vérité suffisante ce qui arriverait en nous et autour de nous, si la place qu'y tiennent les croyances chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait dire à quel degré d abaissement et de déréglement tomberait l'humanité. C'est pourtant là ce qui serait, si toute foi au surnaturel s'éteignait dans les âmes, si les hommes n'avaient plus, dans l'ordre surnaturel, ni confiance ni espérance. jD,

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION DANS LES IDÉES

LA

RÉVOLUTION DANS LES IDÉES

TROISIÈME MÉDITATION

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

1

Avez-vous vu dans les hautes eaux de l'Océan, après une de ces effroyables nuits où les éléments déchaînés se sont livré la guerre, avez-vous vu, de la poupe d'un navire longtemps battu par les flots, fouetté par les vents en fureur, et dont les mâts, à demi fendus, conservent les traces de la foudre, noires comme les blessures d'un cadavre ; avez-vous vu les vagues tourbillonnantes et lancées en trombes par des volcans souterrains, s'apaiser peu à peu ; l'Océan, qui se levait vers le ciel en ondoyantes colonnes, se recoucher dans son lit de sable comme un Titan fatigué de sa journée ; une

brise fraîche et légère balayer vers l'occident les monceaux de nuages qui encombrent les airs, et tandis que l'extrémité du ciel est sombre encore, le soleil se levant à l'orient dans sa gloire et inondant des flots de sa vive lumière ce trône immense d'où il vient de chasser à la fois la tempête et la nuit ?

Il se passait à mes yeux quelque chose de pareil.

Les derniers bruissements du siècle de Luther retentissaient encore à mes oreilles ; mais le vent de l'éternité soufflait sur ce peuple des morts, et ils allaient s'enfonçant peu à peu dans les profondeurs de la nuit. Tout ce monde aux brillantes couleurs, avec ses novateurs à la puissante parole, ses hardis guerriers, ses hommes d'État à la vaste tête, ses femmes illustres, ce monde, qui m'entourait tout à l'heure encore de ses mille replis et de ses mugissements confus, ne m'apparaissait plus que comme un point noir dans un lointain obscur. Vu de près, il semblait remplir la scène. A mesure qu'il marchait, ce n'était plus qu'un épisode dans la grande histoire, un flot de plus sur l'océan des àges. La tête pleine de ces images innombrables qui venaient d'occuper ma pensée, j'écoutais, le front appuyé sur mes mains, les derniers murmures qui m'arrivaient à travers les espaces, comme un voyageur écoute, l'oreille contre terre, le pas

sourd d'une armée lointaine qui dépasse la frontière, peut-être pour n'y plus rentrer ; j'écoutais, comme du haut d'un rivage tout à l'heure peuplé et bruyant, actuellement désert et morne, on regarde fuir les mille vaisseaux qui emportent les destinées d'un empire. Toutes ces passions, dont le tumulte remplissait les airs, allaient se reposer dans une éternelle paix. Le silence plaçait son redoutable sceau sur ce siècle échappé de la tombe, et l'on n'entendait plus que quelques bruits inar- ticulés, des sons vagues et incertains, lorsqu'il me sembla que, des profondeurs de l'éternité, où Luther et Calvin allaient s'engloutir avec leur siècle, sortait une voix perçante qui, brisant les barrières du cercueil, me criait : « Au revoir ! Tu les rencontreras encore. Mais cette fois Calvin et Luther se nommeront Voltaire et Rousseau. »

Je méditais sur le sens caché de cette parole prophétique, au milieu des nuages de poussière et de fumée que le protestantisme avait soulevés sous ses pas : le siècle qui s'en allait, je ne le voyais plus ; celui qui venait, je ne l'apercevais point encore. J'étais à une de ces phases douteuses et équivoques qui tiennent de la nuit, sans être la nuit ; du jour, sans être le jour. Mélange étrange de lumière et d'obscurité, espèce de crépuscule moral jeté comme une transition entre deux principes et deux systèmes, qui couvre à demi d'un voile offi-

cieux et de chastes ténèbres l'action des causes créatrices et les mystères de la génération de l'histoire. La tempête de la Réforme était tombée, mais elle grondait sourdement dans le lointain ; ce n'était plus l'orage, mais ce n'était pas le calme encore. Je devinais par un instinct secret que quelque chose de grand s'avançait derrière le rideau de nuées que mon regard ne pouvait percer ; je sentais le soleil que je ne voyais pas, il y avait lutte entre les ombres et le jour, entre le mal et «

le bien, entre la paix et la guerre. Les ruines que le protestantisme avait faites ne se levaient point ; mais elles s'agitaient, comme si une force secrète les eut soulevées, comme si une création eût été prête à percer les langes de ce chaos. Et j'avais l'âme toute préoccupée de ce grand travail qui préparait un monde ; et je baissais avec respect la tête devant une société qui, sur son lit de douleur, enfantait laborieusement son avenir ; et il me semblait que l'écho m'apportait le son de voix lointaines qui mêlaient des chants de triomphe et de fanfares joyeuses aux derniers frémissements des catastrophes de la Réforme et des discordes civiles. Et à mesure que le temps marchait, les voix de ce concert de joie et de gloire devenaient plus éclatantes et plus proches ; et les cris de ce concert de deuil s'éloignaient de plus en plus et s'éteignaient peu à peu. Enfin il se fit un silence solennel dans

les plaines de l'histoire. Un rayon fendit la nue dans son immensité, et le grand siècle m'apparut inondé de flots de lumière, conduit par son jeune roi couronné de la double auréole du génie des lettres et du génie de la guerre, tel qu'il se montra à la France étonnée, voyant mourir aux pieds de son trône les agitations et les tempêtes qui avaient grondé autour de son berceau, et dont les grandes eaux avaient passé et repassé sur le trône des rois ses aïeux, étendant son sceptre entre deux époques, disant au passé : « Tu n'iras pas plus loin ! » ci l'avenir : « Tu vas commencer ! »

II

De même que le voyageur aux ruines égyptiennes, lorsqu'il voit tout à coup se dresser devant lui une de ces pyramides qui ont fièrement soutenu le faix des siècles sans incliner leur front, n'a plus d'yeux que pour l'impérissable colosse et ne prend plus garde aux débris qui l'entourent ; de même je n'apercevais plus que le grand siècle et le grand roi : les ruines avaient disparu. Dieu ! quel faisceau de rayons, quel amas de lumière ! Ce n'était plus, comme naguère, des images de désolation et des débris qui jonchaient le sol. Une puissante main

reposait toutes les bornes qui avaient été ou déplacées, ou mises à terre. Il y avait quelque chose de si arrêté dans cette pensée, de si immuable dans cette volonté, qu'on eût dit qu'elles allaient non- seulement régler le monde, mais le fixer. Je voyais autour'de Louis XIV tous les acteurs de nos mille et une gloires ; Condé, qui avait deviné la victoire ; Turenne, qui l'avait apprise ; Catinat, Villars, Luxembourg, et toute cette suite de grands capitaines ; Vauban, qui, rival de la nature, mit son génie devant cette frontière de la France, sur laquelle la nature n'avait mis ni Alpes ni Pyrénées ; Colbert, le ministre aux vastes conceptions, au sentiment patriotique et aux vues élevées ; Bossuet, Fénélon, Bourdaloue, et derrière eux Fléchier, chargés de représenter la grandeur chrétienne auprès de ce trône autour duquel tout était grandeur.

Et j'entendais comme un mélodieux concert formé par les voix de tous ces hommes illustres, devant lesquels l'Europe se taisait pour écouter. Le grand Corneille composait ses derniers chefs- d'œuvre, pendant que le grand Condé remportait ses premières victoires.

Tout se fondait à la fois (A) ; Racine arrêtait la langue poétique de concert avec Boileau ; Molière créait la comédie ; la Fontaine, l'apologue et la fable, et la création était du premier coup si complète, que la nature brisa le moule, qui depuis n'a

plus été retrouvé. En même temps, la colonnade du Louvre s'élançait majestueuse et élégante sous le compas de Perrault, au signal de Louis XIV, dont la grandeur se trouvait à l'étroit dans les anciennes demeures de la royauté ; Versailles, avec ses eaux royales, son peuple de statues, ses jardins magnifiques, sortait comme par enchantement d'un désert aride ; la Rochefoucauld écrivait ses Maximes ; madame de Sévigné, ses Lettres ; Pascal, ses Pensées ; on eût dit que tous les grands cœurs, toutes les vastes tètes, tous les esprits ingénieux, tous les talents comme toutes les renommées, se pressaient d'accourir pour assister à la plus belle époque de nos annales, et pour s'asseoir au banquet du grand siècle, qui avait le génie, la beauté et la victoire pour convives. Savants illustres, sublimes poëtes, profonds écrivains, généraux incomparables, femmes brillantes, habiles ministres, ils arrivaient des quatre coins de l'horizon comme au rendez- vous solennel de toutes les gloires ; et, derrière ces hauts personnages, apparaissait l'imposante figure de Bossuet, qui, sublime pasteur de ce troupeau de grands hommes, suivait le dix-septième siècle, ensevelissant ses renommées, jetant la poussière de la tombe sur ses grandeurs, et plantant la croix du Christ sur les plus éclatantes vanités et sur le plus magnifique néant dont se soit jamais enorgueilli le monde !

A mesure que ce merveilleux tableau se lIeroulait devant mes regards, mon étonnement devenait plus vif, et mon âme pouvait à peine suffire à l'admiration et aux émotions qui la remplissaient. Représentez-vous un voyageur venu pour peser dans ses mains la poussière de Babylone, et devant lequel cette grande cité se lèverait tout à coup dans l'éclat de ses magnificences, avec ses innombrables habitants, ses monuments superbes, ses hautes murailles, ses gigantesques palais, et toutes les splendeurs orientales dont la reine des temps antiques était couronnée : telle était la sublime vision qui occupait mon âme. Je pesais dans mes mains des ruines, et la grande figure du dix-septième siècle m'était apparue. Là où, quelques instants auparavant, je voyais encore le trouble et l'anarchie, la confusion sociale, le chaos, un édifice régulier, majestueux, aux lignes infinies, aux 'proportions immenses, s'étendait devant moi et remplissait l'étendue. Ce n'était plus ce temps où Richelieu, prenant le bourreau pour second dans sa politique, raccourcissait la féodalité jusqu'aux épaules, afin que personne sur terre ne se crût aussi grand compagnon que le roi de France. Le siècle de Louis XIV n'avait pas le front taché de sang. Désormais sans rivale, la royauté n'avait plus à combattre, elle régnait. Au temps de Richelieu, le cadavre de la féodalité palpitait encore sur

les marches du trône, et saignait sous le pied lourd et implacable du rude cardinal ; au temps de Louis XIV, on avait rendu le cadavre à la terre ; tout était fini, et la bataille et les supplices; l'époque de transition étant écoulée, le testament du passé était ouvert, et la royauté se trouvait l'héritière universelle de toutes les puissances de la France.

En présence de ce spectacle, je me demandais comment avait eu lieu un si brusque changement ; comment, à cette Fronde aux bonds capricieux et à la marche désordonnée, avait succédé une époque si haute et si grave, au pas si droit et si ferme ; comment, après tant d'oscillations, les destinées publiques venant à se fixer, on avait vu sortir le soleil du dix-septième siècle des brouillards qui épaississaient l'atmosphère, l'unité de la division, l'ordre du désordre, la France du sein des factions, comment, après la folle journée de la Fronde, avait paru la grande journée de Louis XIV ? Et il me sembla alors que le mystère que j'étudiais se révélait à mes yeux, et qu'une voix secrète m'indiquait les ressorts qui avaient produit tous ces miracles. Je voyais la Fronde comme une avant-scène, où les plus grands caractères sont petits, parce qu'ils ne sont point à leurs places ; je voyais la Fronde comme un atelier où les plus hautes statues échappent Ù, l'œil, parce qu'au lieu d'être dressées su

leurs piédestaux, elles sont étendues la face contre terre, en attendant que l'artiste les relève et les pose d'une manière digne d'elles ; je voyais la Fronde comme une grande armée, mais comme une armée qui n'a point encore pris ses rangs, et qui fourrage dans la plaine, se dépêchant de profiter des dernières heures de la licence et de faire ses adieux à l'indiscipline et aux folies de la garnison, mêlant ensemble cavaliers et fantassins, ne suivant ni bannière ni cornettes, et cependant l'œil aux aguets pour découvrir à temps le blanc panache du général, l'oreille attentive pour distinguer le premier roulement du tambour. Et Louis XIV paraissait à mes yeux comme l'homme nécessaire qui ouvrait l'avenir au grand siècle, fatigué d'attendre sous le vestibule de la Fronde , comme l'artiste au signal duquel les statues se lèvent et vont se placer sur leurs piédestaux vides ; comme le général qui, d'un coup d'œil, rassemblant la grande armée, place les drapeaux en tète, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes, et d'un seul geste fait ébranler ces masses guerrières et les lance vers leurs destinées triomphales.

Alors mes yeux furent témoins du plus admirable spectacle qui ait étonné l'Europe et réjoui la France : du moment où Louis XIV s'asseyait à sa place, chacun prenait la sienne. En même temps que le grand roi montait sur le trône, Bossuet

montait à la chaire ; Turenne et Condé rompaient avec les intrigues, et ne voulaient plus d'autre place que le champ de bataille ; la muse de Racine apparaissait sur le théâtre ; le règne des Sé vigné succédait, éclatant et paisible, au règne orageux des Chevreuse ; toutes les merveilles commençaient leur cours à la fois, et le frondeur la Rochefoucauld pouvait encore s'écrier, en écrivant ses Maximes au milieu des douceurs de l'amitié : Tout arrive en France! C'était bien l'armée de la Fronde, mais une armée qui avait pris ses rangs. Les rayons éparpillés dans l'espace étaient venus se rattacher au soleil. Un homme de plus avait produit ce miracle ; mais cet homme, c'était le roi, c'est-à-dire l'âme de la société, le pivot sur lequel tout roule, le centre auquel tout aboutit, la plus haute expression de l'unité nationale. Et quand la place du roi était vide, quand la destinée royale n'était point remplie, et qu'elle avait en face d'elle une minorité errante et fugitive et l'exil d'un enfant, il était naturel que chacun aussi laissât sa destinée vacante ; il était naturel que le siècle courût les aventures et vécût à la débandade jusqu'au jour où, sur le seuil de l'avenir, apparaitrait dans sa majesté le drapeau du grand siècle. Et dès que ce drapeau se déployait à l'horizon, tout devait être dit ; sur toute la ligne à la fois, chacun devait reprendre son poste, poste de génie et de puissance,

poste où brillaient Bossuet avec sa haute parole, Condé, Turenne, Villars avec leurs épées, Racine avec sa lyre, Sévigné avec le sceptre du goût. La présence de Louis XIV était nécessaire à toutes ces gloires, le grand roi était nécessaire à la grande époque. Sans lui, il en eût été du dix-septième siècle comme du seizième, qui, avec tant de fiers caractères et de beaux génies, ne put débrouiller le faisceau de ses destinées, et ne forma sur les avenues de l'histoire qu'une brillante cohue, une tumultueuse mêlée , dominée par quelques hautes tètes. Les ducs de Guise, Mayenne et les autres n'étaient que la monnaie du roi de France ; le génie lui-même ne put imiter la légitimité, il la parodia. Aùssi, le jour où Louis XIV monta sur le trône, toutes les gloires de la France durent battre des mains, car cette restauration royale était une restauration publique ; tous les hommes de talent et d'avenir durent saluer ce beau jour avec allégresse, car c'était aussi leur règne qui commençait dans le règne de Louis le Grand.

Ce n'était plus là pour moi une spéculation de l'intelligence, une vérité de raisonnement; je voyais, je touchais le ressort de toute cette époque. Elle vivait devant moi, et les lois qui régissent l'histoire se déroulaient à mes yeux, si claires et si manifestes, que le regard d'un enfant n'aurait pu s'y méprendre.

Je comprenais que, par une loi providentielle, chaque société porte en elle un instinct secret, une force mystérieuse qui l'arrête sur le penchant de l'abîme, quand il en est temps. Lorsque toutes les bornes ont été renversées, lorsque toutes les bases de la société ont été méconnues et outragées, après les siècles de désordre et de destruction viennent les siècles réparateurs qui reposent les grandes bornes sociales et remettent les empires sur leurs bases. C'est la loi de l'humanité, l'éternel principe qui domine l'histoire. On le vit une fois d'une manière si éclatante, que la terre en resta comme éblouie : ce fut lorsque, après les prodigieuses corruptions de l'antiquité, le christianisme, recevant dans ses bras la société mourante, l'éleva un moment vers le ciel pour la consacrer à Dieu et la reposa sur la terre pleine de force et d'immortalité. Cette grande loi des sociétés, qui ramène toujours le bien après le mal, l'ordre après l'anarchie, c'était elle qui avait marqué la place du grand siècle. Il fallait que la France se reposât et prît haleine avant de rentrer dans la carrière des épreuves. Il fallait que les vérités sociales fussent proclamées d'une manière éclatante, qu'un grand phare fût allumé afin de projeter son immense lumière sur les nouvelles ombres qu'on allait parcourir. Tout ce que les passions humaines avaient dénaturé, tout ce que la confusion d'une époque de désordre avait avili,

tout ce que les sophismes et les glaives protestants avaient ébranlé, devait reprendre sa forme, sa stabilité, sa noblesse. Le grand siècle était le jour de la trêve de Dieu entre les longues guerres civiles de la Réforme, les troubles, les luttes, les violences de la Ligue qui venaient de finir, et le dix-huitième siècle qui allait commencer.

Et il arriva à cette époque ce qui était déjà arrivé à diverses époques de l'histoire." L'institution la plus outragée pendant cette longue anarchie, c'était la royauté ; le principe le plus méconnu, c'était l'autorité, le pouvoir. Eh bien, les institutions ont leurs représailles, les principes se relèvent de terre avec d'autant plus de puissance qu'ils ont été plus longtemps comprimés. Si le siècle de Louis XIV fut un siècle d'autorité, un siècle de pouvoir, n'en cherchez point la raison autre part que dans les excès de la Ligue et dans les licences de la Fronde. Ce ne furent ni Richelieu ni Mazarin qui contribuèrent le plus à la toute-puissance de Louis XIV. Les Guise, Mayenne, les Seize, Retz, Beaufort, voilà les véritables ouvriers de cette autorité si haute qui disposa souverainement des destinées publiques. Le ressort que ces sujets orgueilleux avaient courbé jusqu'à le faire disparaître sous leur pied insolent, se redressa avec une incroyable énergie ; la royauté avait besoin d'être vengée d'un long- outrage , elle le fut ; son apothéose surpassa ses

m humiliations ; tout un siècle vécut à genoux devant elle ; et ce n'était là ni bassesse ni servitude, car la société ne faisait point amende honorable à un homme, mais à un principe. La faiblesse et les misères des prédécesseurs de Louis XIV firent la meilleure partie de sa force ; la royauté n'est pas loin de tout pouvoir quand on a tout pu et tout osé contre elle.

Ces réflexions se présentaient à mon esprit à mesure que je voyais passer tout ce cortége de grands hommes, toute cette suite de grands événements. Et je me disais qu'au moins la royauté s'était noblement vengée ; que, si le principe de l'autorité avait dominé à son tour tous les autres principes, que s'il avait mis le siècle à sa marque, il avait emprunté le sceau de la gloire. Et- je me disais que c'était une halte admirable au milieu des tempêtes, que cette époque où toutes les puissances sociales vinrent s'abriter sous le royal pavois avant de reprendre leur course à travers les ruines. Et je me disais qu'il y a là une espérance pour les mauvais jours des peuples, une promesse pour ces temps misérables où les empires roulent plutôt qu'ils ne marchent à travers les ténèbres de l'anarchie. Et je me disais que le doigt de Dieu l est à chaque page de l'histoire des hommes ; < qu'une grande et invisible main soutient d'en haut \ les royaumes par les lisières, et empêche les

sociétés haletantes de mourir à la peine, et d'expirer sous le faix de leurs destinées. Et je me disais que ceux qui désespèrent du genre humain, qui ne croient plus au retour de la lumière, parce que la nuit les entoure ; qui crient aux ténèbres sociales : « Vous êtes immortelles! » au soleil de la monarchie : « Tu ne te lèveras pas !» je me disais, en voyant Louis XIV sortir rayonnant de puissance et d'immortalité des nuages de la Fronde, je me disais, instruit par le passé à juger le présent, que ces prophètes de désespoir ne savent ni le secret de la nue ni le secret de Dieu !

QUATRIÈME MÉDITATION

LE ROI

Le grand siècle se développait devant moi dans sa splendeur, et je me pressais de saluer toutes ces majestés, majestés du talent et majestés de la vertu, majestés du pinceau et majestés de l'épée ; car il y a une limite au delà de laquelle le génie donne des couronnes et vous fait rois. En présence de cette grande figure de Louis XIV, la nature de la royauté se révélait àmoi. La royauté, qu'est-ce autre chose, au dix-septième siècle, que la tête d'un empire, son intelligence, son âme, un phare immense qui, dominant l'étendue, projette sa vaste lumière sur les eaux qui viennent battre le pied de la tour ? La royauté, qu'est-ce autre chose qu'un géant dont les pieds sont sur la terre et le front dans la nue ; une puissance qui n'a point d'égale ici-bas, et qui, pour rencontrer un maître, est obligée de lever les regards vers les cieux ? La royauté, n'est-ce point

la personnification d'un peuple en un homme à qui des millions d'hommes ont dit : « Souviens-toi que notre sang coule dans tes veines ; souviens-toi que derrière ton épée il y a des millions d'épées ; notre gloire sera la tienne ; et, si l'on nous insulte, la rougeur de notre honte, c'est sur ton front qu'elle sera. Quand on te nommera, on aura nommé tout un peuple, toute une époque. Tu es le drapeau qui conduit et qui résume l'armée ; tu es le symbole d'une nationalité, tu es la grande unité sociale ; tu n'es plus un homme tu es le roi. Roi, porte la tête haute, le cœur plus haut encore, et souviens-toi, à chacun de tes actes, du grand mot de Louis XIV ; aux jours de la prospérité publique, il put dire qu'il était la France; car, aux temps des revers de la patrie, il voulait traverser son royaume à cheval, en tenant à la main la lettre qui lui aurait annoncé la perte de sa dernière armée, pour aller, à la tête de cent mille Français, s'ensevelir sous les ruines de la monarchie. C'était là un sublime commentaire de ce mot : La France, c'est )noi.

Il me semblait que c'était la voix du peuple elle- même qui définissait ainsi la royauté, à la vue du grand prince qui, de tous les monarques, sentit, pensa, agit le plus en roi. Je reconnaissais que c'était là le plus beau trait du caractère de Louis XIV. Il commit des fautes, il eut des torts que la véri- dique et équitable histoire ne saurait ni taire ni

Ide 'absoudre; ; mais il avait jugé tout ce qu'il y avait de dignité dans le nom de roi, de puissance dans de bout d'un sceptre noblement porté (B).

Au milieu des splendeurs de la prospérité comme :dans les épreuves et les revers, au milieu des brilf lantes magnificences du trône comme aux tristes solennités d'un lit de mort, environné des rayons de la victoire ainsi qu'un soleil du matin, ou décou- 1 ronné de ses feux ainsi que le soleil du soir, .Louis XIV, avant tout et malgré tout, sut toujours être roi! C'est là son vrai, son premier titre à 'l'admiration contemporaine, aux respects de la (postérité. Napoléon, plus tard, porta mieux l'épée j de général ; jadis Henri IV avait mieux porté l'épée Ide gentilhomme : nul ne porta mieux le sceptre. Louis XIV, au milieu de tous ces grands hommes 1 dont les noms représentent tous les genres de i gloires, laisse à chacun la. place qui lui appartient. Il n'est ni soldat comme Charles XII roi de Suède, ni écrivain comme Frédéric de Prusse, ni artisan et ingénieur comme Pierre de Russie ; mais il est plus roi qu'eux tous ensemble; mais l'épée de Condé et de Turenne, les lauriers de Corneille et de Racine, le compas de Vauban et la sagesse de Colbert, forment une auréole autour de son royal génie. Il ne fait point tout par lui-même, mais il est l'àme qui meut tous les ressorts, il est le centre auquel tout aboutit, le pôle sur lequel

tout roule. C'est pour cela qu'on ne peut pas le séparer de son époque, qu'elle n'a plus de signification sans lui, ni lui sans elle, et qu'on a défini lp grand siècle quand on a nommé le grand roi.

Je ne pouvais rassasier mes yeux des merveilles de cet admirable tableau, et à la vue de cette foule d'hommes de la grande race qui s'étaient rencontrés à l'heure marquée par le doigt de Dieu pour donner ce beau spectacle au monde, j'enviais .le sort de ceux qui, conviés à cette magnifique fête de la monarchie, descendirent dans le tombeau avant le commencement des mauvais jours. « Heureux, disais-je, heureux celui à qui le ciel accorda une place dans cet âge célèbre, cette place fût-elle étroite et obscure! Heureux celui dont la Providence abrita le berceau à l'ombre du berceau du grand roi ! Heureux celui qui vit poindre cette lumière qui devait être le soleil de la monarchie et le phare de l'Europe entière ! Plus heureux encore celui qui, témoin de tous ses miracles, vécut dans cette atmosphère de pompes et de grandeurs, qui put se dire, en posant sa tête sur son oreiller de mort : J'ai vu un siècle comme n'en ont point vu mes pères, un siècle comme n'en verront jamais mes enfants ! Celui-là est heureux entre tous les hommes par la date de sa naissance ! Mais malheureux ces convives qui, devançant l'heure ou la laissant passer, arrivèrent trop tôt ou trop tard !

Malheureux surtout ces tard-venus de la monarchie qui, apercevant comme moi tout ce passé rayonnant de lumière et flamboyant de gloire, trouvent leurs ténèbres plus épaisses et leurs ruines plus affreuses ! Malheureux ceux qui, comme moi, debout sur le seuil de l'Éden, ont évoqué la grande figure de la royauté sur sa tombe, et l'ont saluée se levant, à leur voix, dans tout l'éclat de son antique majesté! Malheureux, car elle devait bientôt disparaître et s'évanouir devant leurs regards attristés ; malheureux, car ils n'ont revu que pour le perdre une seconde fois ce dix-septième siècle, paradis perdu de la monarchie ! »

Tandis que je prononçais ces tristes paroles, le majestueux édifice devant lequel je m'inclinais était déjà ébranlé par de sourdes oscillations. Les splendeurs du dix-septième siècle pâlissaient ; ce ciel si pur se couvrait de nuages, le dix-huitième siècle grondait dans le lointain, comme le Vésuve, ce formidable voisin de Naples, la grande et la belle, de Naples, la perle de l'Italie. Avez-vous vu une tète bien chère se poser languissamment sur le chevet d'où elle ne devait plus se relever? Avez- vous vu des regards où rayonnaient l'avenir et le génie chercher une dernière fois la lumière, et s'éteindre ensuite sous des paupières lourdes et glacées comme les portes d'un tombeau? Si vous avez été le douloureux témoin de ces lamentables

scènes, si votre cœur a senti ce déchirement qui se fait dans les profondeurs de l'âme, lorsque le nœud de l'existence vient d'être brisé dans un ami ; si vous avez contemplé ses déplorables restes, étudié ce visage, conservant, sous les pâleurs de la mort, l'empreinte de la pensée qui vient de se retirer, du sentiment qui vient de s'éteindre; si vous avez mis la main sur ce cœur encore chaud, qui achève, par un mouvement mécanique, ce battement que lui imprima une affection morale; si vous avez cherché sur ces lèvres inanimées ce sourire de résignation et de mélancolie que l'âme y laissa en passant comme un dernier adieu : oh ! alors vous comprendrez le désespoir qui s'emparait de toutes les puissances de mon être, tandis que le grand siècle s'abîmait dans le temps, et que cet immense drap mortuaire, que j'avais un instant soulevé, retombait sur cette époque, noir et lugubre comme la nuit. C'était un reflux de la mort, semblable à celui de l'Océan revenant engloutir ces richesses qu'il a révélées aux regards du soleil en retirant un moment ces nappes d'eaux, vaste et pesant linceul étendu par la main de Dieu sur des cités perdues et des empires oubliés.

Et peu à peu toutes ces hautes renommées que je venais d'admirer disparaissaient sous ces vagues de la mort. Et Louis XIV passait, menant ce deuil immense, et je disais à Louis XIV : « Grand roi,

pourquoi avez-vous emporté avec vous la fortune de la monarchie et le secret de la royauté ?» Le grand Condé passait et je lui disais : « Heureux qui peut vous suivre! Rocroy et Lens n'auront point, de longtemps, de postérité dans nos annales ; la gloire et les Condé s'en vont ! » Racine et Corneille passaient, et je leur disais : « Il est loin, l'âge des chefs-d'œuvre. Après le jour, la nuit ; fils de la lumière, un habitant des ténèbres vous salue. Dieux de la littérature, ce fut de vos mains créatrices que s'échappèrent Cinna et Athalie; tout couverts de nos ruines récentes, ils sont restés debout. » Et les la Rochefoucauld, les Sévi- gné, les Grignan, les Pascal, les Arnault, passaient, et je leur disais : « Heureux qui put vous entendre ! Monde d'intelligence et d'esprit, pourquoi ne fut-il point donné à celui qui vous évoque d'avoir, par la date de sa naissance, droit à la tombe où vous allez dormir avec tout ce qui fut grand en France ? »

Mais c'était en vain que je m'attachais au grand siècle, s'enfonçant lentement dans les profondeurs de l'éternité, comme Venise, cette reine des eaux, qui peu à peu rentre dans les mers d'où elle est

xrïT^e. ~"Ë«Nvain je m'élancais derrière ces illustres p^§^]/gé^^\ui s'en allaient poussés par la main de l'his^yir^ Yne invincible barrière s'élevait devant moL etjelme repoussait en arrière, et j'étais lit cftm^'îî^i/let dans Shakespeare, étendant dou-

6

loureusement ses bras vers l'ombre de son père, détestant la vie qui attache ses pieds à une terre maudite et lui ferme l'accès d'une tombe chérie.

Déjà le grand siècle avait disparu, ses magnificences ne brillaient plus que comme un reflet lointain, ma tête était pleine de pensées de désespoir ; car je sentais que le dix-huitième siècle s'avançait, et que les mauvais jours étaient proches. Comment tant de grandeurs avaient-elles pu tomber si vite ? Comment l'édifice qui semblait bâti pour l'éternité s'était-il tout à coup affaissé? Comment la France, qui paraissait assise pour jamais sur le trône des nations, en était-elle tout à coup descendue en secouant la poussière de ses pieds pour reprendre sa route dans des sentiers semés de périls et d'obstacles ? Quelle époque je venais de voir s'évanouir ! et par quelle époque allait-elle être remplacée ! L'apogée de l'élévation morale et le triomphe de la matière, les hauts génies, tuteurs de la société et gardiens des grands principes, et les esprits de ténèbres, ces demi-dieux du chaos, qui se présentèrent devant la société, la faux à la main, comme les moissonneurs devant un champ couvert d'épis ! Quels tableaux divers ! quelles histoires discordantes ! Et comment se tourner vers un désert aride, lorsqu'on sort d'une plaine toute parée de ses mille moissons ? Et je me disais à moi-même qu'il valait mieux se réfugier dans la vie brutale de ces hom-

mes qui passent sur la terre sans exercer leur intelligence et sans élever leur pensée. Ce testament du grand siècle déchiré, comme celui du grand roi, me remplissait d'indignation et d'un douloureux abattement. La faible humanité, me di- sais-je, peut bien reculer devant un fardeau trop pesant pour elle, et prendre sur les lèvres de l'Homme-Dieu, en face de son Calvaire, les paroles de découragement qui repoussèrent un calice d'amertume ; l'histoire aussi a son calice, et mes lèvres s'en détournaient. Enseveli dans ma douleur comme Job, je désespérais des destinées sociales, je comptais les débris qui m'entouraient; je reconstruisais en idée les merveilles qui venaient de s'en aller en ruines, lorsque j'entendis derrière les derniers rangs du dix-septième siècle, à moitié disparu dans l'ombre, une grande voix qui disait : Vanité des vanités, tout n'est que vanité !

Je reconnus la haute figure de Bossùet, et sa parole de prophète qui tombait sainte et majestueuse sur la poussière de toutes les gloires. Tel il était sans doute lorsque du haut de sa chaire il étalait le néant de l'homme et les magnificences de Celui qui règne dans les cieux, en face d'une tombe ouverte pour recevoir les restes de très-haute et très-puis- sante princesse Henriette d'Angleterre, duchesse (l'Orléans, précipitée, toute pleine de jeunesse et de vie,toute parée debeautés et de grâces, du faîte de la

puissance dans la froide cité des morts. Tel il apparaissait planant comme la main de Dieu sur toutes ces illustres têtes, courbées sous les enseignements d'une catastrophe si subite et si lamentable ; ou bien tel encore, le front à demi couronné dp cheveux blanchis par l'âge, près de laisser la chaire muette et l'éloquence chrétienne sans oracles, il consacrait au grand Condé les derniers accents d'une voix qui lui fut connue ; et, saisi d'une ineffable tristesse à la vue de la génération contemporaine, dont il avait déjà couché la meilleure part dans la tombe, sublime ensevelisseur de toutes ces immortalités, il levait sur le grand siècle mourant ses tremblantes mains ; puis, par un retour sur lui- même, marquant la place du pasteur au milieu du troupeau, il prononçait sur sa propre tète des paroles au retentissement lugubre et sourd comme le bruit de la terre tombant, pelletée par pelletée, dans une fosse à moitié remplie.

C'est ainsi que Bossuet m'apparaissait il la suite de cette époque dont il avait été l'apôtre et le guide. Et ma douleur se révéla tout entière à ses regards ; mes gémissements lui dirent : « C'en est donc fait, tout meurt, tout s'en va, et le christianisme pleurant doit aller s'agenouiller sur la tombe de Bossuet, pour ne plus se relever. »

Mais, tandis que je peignais le triomphe de l'erreur, la sérénité de ce front d'apôtre ne s'était

point obscurcie : ce regard d'aigle, devant lequel il n'y a point de ténèbres, ne s'était point voilé de douleurs ; un rayon d'espérance éclairait cette physionomie, siége des célestes inspirations et des puissantes pensées ; et Bossuet, regardant le dix- huitième siècle qui accourait à grands pas, semblait lui marquer la croix comme l'invincible obstacle au pied duquel il devait venir expirer. Où je voyais la ruine, il voyait le salut de la société ; où je voyais la défaite, il voyait la victoire. Tenant encore le masque dont sa main avait dépouillé Luther et Calvin, il désignait, avec un sourire de pitié, Voltaire et Rousseau, à qui le protestantisme mourant avait légué son drapeau vaincu. C'était là, pour moi, un spectacle inexplicable, un problème dépourvu de solution, et je me perdais dans mes réflexions comme dans un labyrinthe sans issue.

Tout à coup il me sembla qu'un voile me tombait de devant les yeux, et qu'une voix me disait : « Que le dix-huitième siècle vienne maintenant, il arrivera trop tard, sa cause est perdue. Le champion du christianisme l'emporte ; son redoutable \* bras, poursuivant le protestantisme de détours en détours, l'a précipité, tout meurtri de ses chutes, dans les bras du philosophisme, où il va se faire matérialiste et athée. Les religions changent la face du monde; les opinions philosophiques ne

triomphent que pour un jour; et, devant Bossuet, le protestantisme a perdu son avenir religieux. Rousseau et Voltaire ne sont que la monnaie de Luther et de Calvin. Le dernier anneau qui rattachait la vérité à l'erreur est rompu ; le divorce est complet, chacun marche sous son drapeau ; les uns sous la croix du Christ, les autres contre ce signe de civilisation et de liberté. Laissez, laissez aller maintenant les eaux furieuses du dix-huitième siècle, qui, bondissantes et amoncelées, battent avec fureur la digue des âges qui les retient encore ; laissez, laissez-les s'emparer de la terre comme un autre déluge, dépasser les plus hautes montagnes et couvrir de leurs vagues peuples, trônes, institutions, croyances et rois. Le triomphe des torrents passe vite, et les déluges s'affaissent sous la main d'en haut. Tandis que le christianisme, semblable à un ruisseau qui grandit à mesure qu'il coule, et qui, recevant dans son sein les rivières, emportant les lacs dans son cours, va se perdre, fleuve immense, dans cet [océan qu'on nomme Dieu ; le philosophisme, semblable à ces neiges fondues qui , roulant des Alpes en énormes masses d'eaux, emportent avec elles des bourgs entiers, n'est qu'une avalanche d'un jour, qu'on oublierait le lendemain, si elle n'avait point laissé derrière elle des malheurs et des ruines. »

Je vis alors que la plus belle victoire de Bossuet

n'avait point été remportée dans cette chaire d'où il pleurait les hommes illustres et d'où il donnait de si terribles leçons aux rois. Le triomphe par lequel il s'élève si haut dans l'histoire, c'est celui qu'il remporta sur le protestantisme. En ne lui laissant ni paix ni trêve, en ne lui permettant point de se reposer un moment sur cette base religieuse où il essayait de prendre pied, c'est lui qui le força à jeter, de désespoir, le manteau du christianisme dont il s'était couvert ; c'est lui qui, en perçant à jour la forme protestante, contraignit l'esprit de révolution et de renversement à se réfugier sous la forme philosophique, qui devait être celle de l'âge qui allait suivre.

Tandis que j'étudiais les conséquences de ce mémorable événement, l'évêque de Meaux, à demi retourné pour rentrer dans le grand siècle, me les indiquait du doigt dans l'avenir. Je voyais les révolutions succéder aux révolutions, les ruines s'entasser sur les ruines; le torrent du philosophisme avait tout englouti : le monde ancien semblait pour jamais disparu dans le sang et dans la boue. Mais, quand les vainqueurs du jour voulaient Ù leur tour reconstruire un nouveau monde, il leur manquait la première pierre de l'édifice : il leur manquait une religion. Leurs mains frappaient de tous côtés les vagues pour lui demander cette base absente ; leurs yeux se tournaient en arrière, et ils

réclamaient du passé cette religion nouvelle sans laquelle on ne scelle point, dans la chaine des temps, un anneau nouveau et de nouvelles destinées, et leurs yeux rencontraient le protestantisme vaincu sous les pieds de Bossuet. Alors il fallait encore reculer plus loin en arrière ; il fallait, pour remplacer le culte qu'on n'avait pas, se mettre il la suite du paganisme philosophique de Julien, et parodier ses impuissantes apostasies ; il fallait, par un anachronisme immense, innover avec des souvenirs et retomber du haut de dix-huit siècles de civilisation dans le polythéisme absurde de l'antiquité. Et le dix-huitième siècle se débattait en vain contre cette nécessité que Bossuet lui avait faite, et l'apôtre lui montrait avec cette ironie sublime qui terrassait le ministre Jurieu, il lui montrait les autels de la déesse Raison et de la déesse Liberté, et il l'invitait à asseoir sur les marches de ces autels stupides un monde qui durât autant de jours qu'avait duré de siècles le monde fondé par les douze pêcheurs sur la croix de Jésus-Christ. Je la voyais, cette époque superbe et railleuse qui avait accablé le principe religieux de ses insultes et de ses mépris, qui avait voulu élaguer le tronc de l'arbre, comme on élague une branche inutile, qui s'était dit en elle-même : « Pour simplifier la machine du monde, j'en supprimerai ce rouage qu'on appelle Dieu ; » je la voyais, cette misérable

époque, châtiée selon son crime et par son crime, je la voyais se tordre les mains de désespoir, demandant à son tour où elle retrouverait une religion pour appuyer un nouvel édifice, essayant de toutes les folies, parcourant le cercle de toutes les erreurs, et ne pouvant plus rencontrer nulle part ce qu'elle avait tant méprisé jadis, et ce qu'elle voudrait racheter à tout prix. Et comme, à ce spectacle, je craignais que cet océan sans rivages répandu sur les sociétés ne les détruisît à tout jamais, et le christianisme avec elles, Bossuet, avant de rentrer dans les régions du passé, me montra la croix restée seule debout au milieu de cette immense destruction, dominant les murmures de l'orage, portée par les fureurs de la tempête comme l'arche du premier déluge, qui, montant avec les vagues soulevées, semblait la dominatrice de ces eaux qui, en se déchaînant sous elle, ne faisaient que la rapprocher du trône de Dieu.

CINQUIÈME MÉDITATION

LA VISION

1

LE GÉNIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

J'étais resté couché au pied de la colonne du temps, devant laquelle j'avais vu passer les siècles, vaste et profonde mer aux flots amoncelés, qui fuit comme une paille légère devant le souffle de Dieu. La voix, qui parle d'en haut, me dit : « Levez- vous, et voyez ! »

En ce moment, je promenai mes regards autour de moi ; je n'étais plus seul, le désert s'était encore une fois peuplé, l'espace s'était rempli : tout un siècle couvrait les plaines de l'histoire, comme une moisson immense sur laquelle se lèverait et se coucherait le soleil. Et j'étais surpris des rayons dont ce siècle était couronné. Mais, à mesure que cette lumière s'approchait, je découvrais qu'elle éblouis-

sait sans éclairer ; et, quand je voulais me l'èdtanffer à ses rayons, je les trouvais sans chaleur. Un froici glacial me pénétrait l'âme. Je ne voyais que magnificence, éclat, splendeur et gloire, et cependant mon cœur se serrait. Tous ces grands hommes qui se pressaient autour de moi me semblaient de pompeux cadavres. La cruelle ironie de la mort était écrite sur leur front. Je ne sais quelle amère dérision se peignait dans l'éternel sourire qui crispait leurs lèvres ; ils attachaient sur moi des yeux qui brillaient comme des éclairs dans une nuit sombre, et je ne pouvais soutenir ce regard malveillant qui me glaçait le cœur, comme si j'y avais senti le froid d'un homicide'acier. Dans l'angoisse de la terreur, je prononçai le saint nom de Dieu, et j'invoquai l'appui de celui qui délie la langue muette, donne du courage à l'enfant, de la puissance à la faiblesse, et renverse, devant celui qui invoque son appui, le colosse aux pieds d'argile et au front d'airain. Et la voix me dit de ne rien craindre, et d'approcher d'un de ces personnages, qui marchait en tête de son siècle.

C'était un vieillard ; mais rien sur son front n'annonçait la gravité de la vieillesse et sa majesté vénérable. Son regard, perçant comme le dard d'une vipère, son regard n'avait point d'âge. Il souriait en regardant nos ruines ; mais son sourire n'exprimait ni cette tendre bienveillance ni cette

mélancolique pitié qui s'élèvent dans l'àme a la vue d'un grand malheur. Le sarcasme et l'ironie sortaient de ses paupières en longs regards de feu , et une moquerie cruelle, implacable, amère, se peignait dans toute sa physionomie. Je sentais une secrète antipathie pour cet homme, et pourtant son œil me fascinait; et, par un attrait invincible, j'avançais pas à pas vers lui, partagé entre la crainte et le désir, entre la curiosité et l'horreur. Toutes les fois que son œil rencontrait le mien, je ne sais quel mouvement inexplicable s'élevait dans les profondeurs de mon être. C'était un tourbillon de pensées moqueuses et impies ; c'était une tempête de toutes les passions haineuses qui fermentent au fond du cœur de l'homme. En vain je voulais prier, ma mémoire ne me fournissait plus de prières. Lorsque mes yeux étaient fixés vers la terre ou levés vers le ciel, le charme cessait, et, retrouvant ma liberté, je repoussais cette maligne influence ; mais, toutes les fois que le regard étrange de cet homme rencontrait le mien il semblait pénétrer ma pensée, il arrêtait l'oraison sur mes lèvres frémissantes, et les saintes résolutions mouraient dans mon cœur, et les religieux élans se flétrissaient dans leurs germes, comme si le vent du désert les eût touchés de son haleine ; l'orage des.passions se déchaînait, et l'incrédulité me montait à l'àme. Par un dernier effort, je me couvris la face de mes

deux mains, et j'allais m'enfuir, lorsque le vieillard commença à parler.

Non, jamais musique plus séduisante n'avait vibré à mes oreilles ; non, jamais plus dangereuse fascination n'avait agi sur mes sens. Ce n'était point, il est vrai, cette parole haute, auguste, inspirée du grand siècle, qui me semblait descendre -du ciel pour se poser sur les lèvres de l'homme ; mais c'était une parole hardie, railleuse, légère, acérée, empreinte d'une ironie inexprimable, d'une ineffable malice, une parole qui excitait dans l'àme je 'ne sais quel délire de gaieté, je ne sais quelle démence de joie dont les enivrantes vapeurs faisaient vaciller l'intelligence dans d'orgueilleuses ténèbres. Et tandis que le vieillard parlait, je voyais l'expression de sa physionomie se refléter au loin sur les traits de tous ceux qui l'entouraient : ces visa- sages innombrables étaient devenus le miroir de son visage. On aurait dit que ce siècle n'avait qu'une âme, et que cette âme, le caustique vieillard la portait en lui. Je comprenais, en l'écoutant, les mystérieuses séductions du jardin de l'Éden; Ève, je vous comprenais, vous, en qui l'humanité tomba , de sa première chute, victime des fascinations de la parole ; je comprenais les hautes et saintes tradi- - tions de l'Écriture, et. les fables décevantes du paganisme ; je comprenais l'insouciant matelot, laissant briser son navire contre l'écueil et acceptant

un suicide mélodieux bercé par le chant des Sirènes.

Je ne puis rendre l'effet merveilleux de cette parole puissante. C'étaient sans doute de pareils accents qui, empreints d'une joie étrange, dominaient les horreurs du bùcher sur lequel, abandonnée de son Annibal, Capoue, la voluptueuse, monta tout entière, au sortir d'un banquet, la mort dans le sein, mais le sourire sur les lèvres, et la tête fléchissant sous le poids des couronnes de fleurs. Sans doute encore c'était au son de telles paroles que, laissant charmer sa molle agonie, Sardanapale, entouré des fleurs de l'Orient, souriait du haut de son trône d'or aux flammes écarlates dont les langues de feu commençaient à lécher amoureusement ses sandales brodées de rubis. Sous l'empire de cette influence, on aurait suivi sans larmes les plus chères funérailles ; on aurait souri près de la tombe récente d'un ami d'enfance ; on aurait souhaité la bienvenue aux calamités.

Et je voyais commencer autour de m'oi un spectacle rempli à la foi de terreur et d'ivresse. Cette foule était assise sur les hauts portiques d'un temple dont les voûtes sublimes la protégeaient de leur immensité. Mais, dociles aux enseignements du vieillard, tous se levaient à la fois; tous étrei- gnaient de leurs bras les majestueuses colonnes : tous, par un effort unanime, cherchaient à les ar-

racher de terre et à les renverser sur le sol. Chaque fois qu'une oscillation faisait trembler la voûte, un long cri de joie s'échappait de la foule, et les yeux du vieillard lançaient des éclairs de triomphe. Chaque fois qu'une pierre tombait du faite comme un sinistre présage, les mains s'enlaçaient, et la foule, formant une immense spirale, tournait autour de ce débris, emportée dans le tourbillon impétueux d'une ronde pleine de vertiges. Alors la rosée des paroles du vieillard tombait plus enivrante encore. Sa poignante ironie rappelait les ouvriers de ruines à leur œuvre ; et il leur demandait ce qu'ils avaient à faire de ces colonnes massives qui gênaient leurs danses dans le temple, de ces portes d'airain qui empêchaient l'air et la lumière d'y circuler; et chaque parole du vieillard était saluée de longs applaudissements ; et tout ce qu'il condamnait était condamné par la foule : c'était son oracle, son prophète, son Dieu. Ceux qui refusaient d'adorer le Christ adoraient cet homme (C). Des mains innombrables secouaient les colonnes et faisaient rouler sur leurs gonds de fer les portes d'airain, jusqu'à les briser, en mêlant à leur plaintive harmonie les éclats d'une joie insensée. Cependant le vieillard parlait toujours, et sa parole puissante dominait ce drame. Le dôme, à peine soutenu par une colonne restée debout, s'inclinait vers sa chute, et le vieillard demandait encore à quoi bon cette colonne, et pour-

quoi on l'avait timidement respectée. Lui-même donnait le signal d'un nouvel assaut ; de ses lèvres coulaient une fièvre de destruction, une ivresse de ruines qui s'emparaient de tous les cœurs. Un rire inextinguible faisait trembler le temple jusque dans ses fondements ; et, comme dans le banquet homérique, des larmes coulaient sur ces riants visages ; la nuit sombre couronnait ces fronts de ténèbres livides; ces rires se terminaient en douloureux hurlements ; et de sanglants fantômes, un doigt sur la bouche, passaient et repassaient silencieusement il travers la vaste salle. Rien ne rompait le charme, rien ne détruisait le prestige, et je m'y laissais moi- même entraîner. Le vieillard me disait : « Admirez ces ruines; » et j'admirais ces ruines. Le vieillard me disait : « Applaudissez à ces destructions ; » et j'applaudissais aux destructions. Mon âme n'était plus à moi, elle était dans sa main, il la façonnait à son gré ; il trempait mon cœur dans l'absinthe et le fiel, et ma pensée nageait dans une immense ironie. Je trouvais je ne sais quelle âpre volupté à tout abaisser, à tout flétrir. Je pesais dans ma main la cendre des siècles, et je pensais que j'avais peut- être la main pleine de vertus et de gloire. Je m'écriais : « Enorgueillis-toi, ornement de la création et pâture du sépulcre ; le monde a été fait pour l'homme, et l'homme a été fait pour le ver.» Puis je baissais les yeux vers la terre, et Je disais : «Laterre

est une boue immonde, pétrie par le hasard avec le sang et les sueurs de l'humanité. » Je levais les yeux vers le ciel, etje disais : «Ilyades taches au soleil ! »

Alors j'entendis la voix du vieillard qui me criait de croire en lui et de l'adorer, Mais un éclair brilla dans la nue, le tonnerre gronda, et, rassemblant toutes les puissances de mon âme, je répondis : « Je crois en Dieu. »

En ce moment il se fit un bruit immense. Les portes d'airain, cédant à l'effort des bras qui les- agitaient, se détachèrent de leurs gonds et tombèrent. Les ténèbres entrèrent dans le temple, et un vent impétueux, mugissant sous ses voûtes, renversa la dernière colonne qui soutenait le dôme. L'édifice s'écroula avec un bruit épouvantable. Tous les échos de l'histoire en retentirent, et le silence des tombeaux en fut même troublé. Il me semblait que je foulais un sol pavé de cadavres et je sentais monter vers moi une odeur de sang. La tête ironique du vieillard dominait seule ce spectacle d'horreurs. Je cherchais son nom dans mes souvenirs, lorsque le cercueil de Calvin s'ouvrit dans le lointain, et je vis que ce cercueil était vide ; et une voix sortant de la nuit, plaintive et gémissante, apporta jusqu'à mon oreille cette parole: « V 01taire, les ruines te saluent! »

II

VOLTAIRE, ROUSSEAU (D) ET DIDEROT

La vision avait disparu, le temple était tombé ; j'étais seul face à face avec Voltaire. Sa physionomie n'avait plus cette expression étrange qui tout à l'heure me glaçait le sang dans les veines. Il attachait de tristes regards sur nos ruines, et un sentiment de surprise et d'effroi semblait écrit sur son front plissé. Je levai devant lui le voile qui couvrait nos plaies : il recula d'horreur. Je lui montrai notre société s'en allant en lambeaux, n'ayant ni remparts ni bases, livrée aux quatre vents du ciel, comme une tente qu'un orage a emportée loin du sol ; je lui montrai notre littérature qu'il avait tant aimée, se débattant dans le délire d'une furieuse agonie, se tordant dans les convulsions du désespoir. Et Voltaire inclinait sa tête dans des pensées de tristesse et d'amertume ; il accusait deux hommes de ces désastres : c'était Rousseau et Diderot. L'un avait tourné la raison du siècle en démence par ses téméraires utopies ; l'autre, par ses désolantes doctrines, avait aboli la conscience des sociétés.

Aussitôt les rangs du dix-huitième siècle s'ouvrirent, Rousseau et Diderot s'avancèrent vers

nous, et comparurent devant les ruines, comme s'ils avaient entendu l'appel d'une voix qui leur avait été connue. Le philosophe de Genève avait, comme au temps de sa vie, le soupçon et la défiance écrits sur le front. Ses regards malveillants se fixèrent sur le philosophe de Ferney, et le premier mot qui sortit de sa bouche fut celui-ci : « Quoi! Voltaire accuse Rousseau ! »

Ces deux fiers ennemis se lancèrent un coup d'œil dans lequel il y avait toute une vie de haine. Il me sembla voir revivre sous d'autres traits les orageuses colères de Luther et de Calvin. Comme Luther, Rousseau au cœur ardent, à l'àme passionnée, aux sentiments impétueux, bouleverse toutes les bornes.; mais cependant cet ange tombé reste plus près du ciel que son rival. Les harmonies divines de sa céleste patrie viennent retentir dans son style comme un lointain écho du concert des anges. Cette intelligence, dans sa chute, n'est point tombée les yeux fixés sur la terre, mais les yeux tournés vers le ciel. Ce n'est point une erreur sèche, aride, sans entrailles, qui l'a séduite ; son incrédulité était encore une croyance ; et, en s'abaissant vers la terre, elle chantait, enivrée de la poésie d'un décevant mensonge, l'hymne de gloire à ce Dieu qu'elle avait quitté, et dont elle voulait retoucher la divine image pour la rendre plus conforme aux rêves de sa créature. Rousseau, dans le philosophisme, est

l'asile des âmes tendres et passionnées. Il doute. il est vrai, mais il doute avec amour. Il y a du mysticisme dans cette âme qui descendit quelquefois jusqu'à la superstition en cherchant. la croyance , et qui, emportée par le flux et le reflux de ses opinions indécises, vécut et mourut à la peine : vécut sous la tente et mourut debout, sans s'être jamais reposée dans ce néant moral qu'on appelle l'indifférence. Rousseau avec ses variations, ses rêveries, ses élans de spiritualisme, c'est le Luther de l'incrédulité. Comme Calvin, au contraire, Voltaire dessèche tout ce qu'il touche. Son scepticisme froid et railleur fait tomber impitoyablement une à une toutes les chastes draperies qui voilent les régions de l'àme. Il a une pente instinctive pour le. matérialisme, et il ne cherche point à la dissimuler. Tout ce qui ravale l'homme et l'humilie semble grandir Voltaire, tant il le signale avec empressement ! Il appuie sur l'humanité de tout le poids de son immense influence, pour comprimer son élan et l'attacher à la terre. La causticité de son esprit se plaît à effeuiller toutes ces fleurs de l'espérance dont les parfums odorants réjouissent l'âme et l'emportent sur leurs légers nuages jusqu'au pied du trône de Dieu. Ce poëte ne croit en philosophie qu'à la prose. Il met son orgueil à douter, parce que le dix- septième siècle a cru ; à détruire, parce que le dix- septième siècle a construit . Sa vanité littéraire se

reflète dans ses opinions antireligieuses ; les hautes renommées du christianisme gênent sa renommée ; Voltaire est l'ennemi personnel de Jésus-Christ. Le mot de croyance lui fait mal, il veut qu'on doute de tout et toujours, en philosophie, en religion , en histoire. Toutes les fois que l'humanité a foi en elle-même, il la raille ; quand elle a foi en Dieu, il la raille encore ; il veut qu'elle n'ait foi qu'en Voltaire. Sa nature, comme celle de Calvin, est polie, polie comme le marbre et aussi dure. La nature de Rousseau , comme celle de Luther, est plus farouche, plus emportée, mais elle est meilleure peut-être. Le citoyen de Genève a commis plus de fautes devant les hommes, mais le seigneur de Ferney a plus de torts devant Dieu.

Tandis que je lisais ainsi dans le cœur de ces deux hommes, comme dans un livre ouvert, ils s'étaient approchés l'un de l'autre, et commençaient à se montrer nos débris. Et Voltaire reprochait à Rousseau son Contrat social, écrit plus tard dans le sang à bras de révolution, et Rousseau reprochait à Voltaire cette société mécanique, sans cœur, sans entrailles, dont la vie morale s'est retirée. L'un disait que tous les malheurs qui avaient suivi venaient de cette exaltation d'imagination, de cette fièvre de cœur, de ces décevantes idées de souveraineté dont on avait caressé les oreilles populaires : l'autre attribuait ces malheurs à cette profonde cor-

ruption des consciences qu'on avait saturées d'illdifférence et de scepticisme, à l'aide d'une longue et cruelle ironie. «Triste Héraclite, disait Voltaire à Rousseau, vos larmes ont coûté un peu cher Ù l'humanité ! » Et Rousseau répondait à Vol taire : « Gai Démocrite, vos rires ont été payés avec des larmes et du sang. » Ainsi les deux génies de notre chaos en détournaient la face, et reniaient leur oeuvre ; les deux créateurs de nos ruines reculaient à leur aspect. Et je leur disais : « Coupables, vous l'êtes tous deux, coupables contre Dieu et contre les hommes. Héritiers de Luther et de Calvin, vous avez pris le protestantisme où ils l'avaient laissé, et vous lui avez fait faire un pas de géant. En cessant d'être une religion, il a cessé d'être une apostasie, et bien des hommes ont abandonné les croyances de leurs pères, dès qu'ils ont vu qu'on pouvait les abandonner sans encourir la honte attachée aux renégats. Le protestantisme, devenu laïque, a fait tomber toutes les barrières. Regardez autour de vous, et voyez les ruines que votre orgueil titanique a amoncelées sur nos têtes. Ce doute que Dieu a mis dans l'esprit de l'homme pour humilier sa raison, pour lui rappeler qu'il n'est qu'un dieu mortel, dont les pieds sont attachés à la terre ; ce doute semblable a un voile, tiré entre notre intelligence et l'astre radieux de la vérité ; ce doute qui est la maladie de notre nature, l'obstacle qu'elle doit vaincre pour devenir

féconde, vous l'avez accueilli, vous l'avez cultivé, vous l'avez honoré, vous l'avez déifié, vous en avez fait une religion ; vous avez écrit le symbole du scepticisme, l'évangile de l'incrédulité. Dans la vie morale comme dans la vie matérielle , la première condition de la puissance créatrice, c'est la foi. Il faut croire à sa patrie pour la défendre ; croire à la vertu pour la pratiquer. C'est la croyance qui, rapprochant la terre du ciel, fait descendre sur le front du génie ce diadème de feu dont Moïse était couronné en revenant de la montagne sainte ; c'est la croyance qui, entr'ouvrant les portes du firmament, au-dessus de Fra Angelico de Fiesole, laissait son œil plonger dans les tabernacles de la céleste Jérusalem , et, devant son regard inspiré, balançait mollement sur des plaines d'azur la pieuse tribu des vierges et les chœurs des anges ; c'est elle encore qui soulevait à demi le voile de flamme du sanctuaire, quand la divine madone, se mirant d'en haut sur les toiles vivantes de Raphaël, y gravait pour jamais son ombre de feu. C'est la croyance qui, transportant dans les hauts lieux le génie de Racine, lui ordonnait de peindre celui devant qui les célestes puissances courbées sur leurs harpes d'or se voilent la face de leurs ailes; et qui, versant dans son âme d'ineffables harmonies , l'envoyait chanter à la terre les hymnes oubliés de l'Éden. C'est la croyance qui s'asseoit comme une mèreem-

pressée auprès du berceau des empires, qui soutient de sa puissante main les peuples et les royaumes : elle qui forme les gouvernements, fonde et fait grandir les villes : Rome, qui n'était qu'un bourg italien. eut foi dans sa gloire ; elle se crut appelée à être la reine du monde, et Rome fut la reine du monde. Et vous, aveugles autant qu'ingrats, vous avez voulu étouffer la croyance. Déserteurs de la lumière, vous avez dit à l'ombre qui marche derrière elle : Vous. êtes mon Dieu. Quand l'univers, par ses mille voix, crie à l'homme de croire, vous lui avez imposé le doute ; vous avez dit : La vérité s'arrête là où s'arrête mon regard. Vous avez mesuré à la longueur de votre bras l'immensité 'du bras de Dieu ; et la créature, s'adressant au Créateur, a jeté vers le ciel la parole qui en descendit pour donner des limites à la mer déchaînée ; et la faiblesse humaine, moins obéissante que l'Océan aux vagues infinies, a crié à la toute-puissance divine : Tu n'iras pas plus loin ! »

SIXIÈME MÉDITATION

LK DIX-HUITIÈME SIÈCLE

1

Aux dernières paroles que j'avais prononcées, il se fit un mouvement clans la foule, et je fus interrompu par mille voix confuses, qui, de tous les côtés à la fois, parvenaient à mes oreilles. C'était le dix-huitième siècle qui, se pressant sur les pas de ses conducteurs, achevait d'arriver comme une masse noire devant nos débris. Ce siècle railleur les saluait d'une longue dérision, sans reconnaître l'œuvre de ses mains ; il ne pouvait se rendre compte de l'étrange spectacle qu'il avait sous les yeux, et sa moquerie impitoyable s'appesantissait sur nos douleurs et sur nos plaies. Langue, institutions, littérature, rien ne lui échappait : les uns se croyaient en pays barbare dès qu'une parole sortait de nos ruines ; les autres, en voyant nos institutions suspendues en l'air, hochaient la tète

et se demandaient devant quel siècle, devant quel peuple la main de Dieu les faisait comparaître. J'entendis Duclos qui, se baissant vers Helvétius, lui disait que sans doute ils visitaient en ce moment les Petites-Maisons de l'histoire, et Helvétius répondait que les Petites-Maisons étaient devenues bien grandes. D'Alembert était là, essayant en vain d'appliquer à ce chaos les règles immuables de la géométrie ; Fontenelle, le prudent Fon- tenelle, serrait encore un peu plus qu'à l'ordinaire sa main pleine de vérités ; Buffon croyait découvrir une espèce inconnue; Lalande un monde étrange dont il ne pouvait trouver la loi; Clairaut, Lagrange, la Condamine, se communiquaient leur étonnement et leurs doutes ; on entendait, d'un autre côté, bruire les folles épigrammes de Bernis, Boufflers et Ghaulieu ; et, caché dans un coin bien sombre, le Diogène de la littérature française, Piron le cynique, fier- encore des scandales de sa renommée et des succès impudiques de son talent effronté, crachait, à la face de nos malheurs, le fiel mêlé de boue de ses sales ironies.

Dans ce moment, j'aperçus une figure nouvelle à côté de Voltaire; c'était Fréron. Sans cesse le dur critique murmurait à l'oreille chatouilleuse de cette majesté littéraire des paroles qui n'arrivaient point jusqu'à moi ; mais je compris que, par un jugement d'en haut, l'un de ces deux hommes était

devenu le supplice immortel de l'autre. A chaque parole du critique, le visage de Voltaire se contractait horriblement, on voyait qu'il faisait des efforts désespérés pour échapper à cette cruelle compagnie; mais je ne sais par quelle fatalité mystérieuse ses pieds semblaient s'attacher au sol, et sa tête, retombant sur son épaule, se penchait vers la bouche d'où sortaient les vérités sévères qu'il redoutait tant pendant sa vie. Je reconnus que les rois de l'intelligence sont comme la plupart des rois, et qu'il leur faut des flatteurs. Voltaire cherchait les siens du regard ; mais la flatterie est une fleur ingrate qui se tourne vers le soleil levant, et ne s'épanouit point sur les tombeaux. Dans cette foule immense, il n'y avait plus qu'un homme pour Voltaire, c'était Fréron. Ce concert de louanges qui jadis berçait si doucement ses oreilles, ces mille voix amies qui saluaient ses faiblesses et caressaient ses erreurs, les complaisances de l'engouement public, la complicité de l'école philosophique dont il était le chef ou plutôt le dieu, tout avait fui, tout avait disparu. De tant de voix, une seule était restée, et c'était une voix austère. Cependant le poëte aimait encore mieux cette censure éternelle qui retentissait à son oreille, qu'un éternel silence étendu comme un linceul sur sa gloire et sa renommée. Par un dernier raffinement de cette vanité immense dont il fut travaillé peu-

dant sa vie, il trouvait je ne sais quelle âpre volupté à prolonger le tourment de ce cruel entretien. Parler des erreurs et des défauts de Voltaire, c'était encore parler de Voltaire, et la voix de Fré- ron était la seule qui dût en parler pendant l'éternité. Le poëte écoutait donc le censeur avec une attention furieuse, et dans un silence où il y avait de la rage, il ne perdait point une de ces phrases acérées qui agrandissaient à chaque instant les plaies de son immortel orgueil; il écoutait cette voix implacable, comme le condamné écoute, parole à parole, le fatal arrêt et remercie dans son cœur la voix lente du juge, qui prolonge quelques instants son horrible incertitude, moins horrible pourtant qu'une certitude de mort; il l'écoutait comme le patient qui, livré au tourmenteur, bénit sa souffrance et son supplice, prend possession de sa douleur, s'y rattache comme au dernier anneau de la vie, et cherche à prolonger cette épouvantable agonie en promettant quelques nouveaux aveux, parce que cette atroce douleur est encore moins atroce que la mort.

Une pitié profonde se remua dans mon cœur à l'aspect de ces deux hommes. Je me dis que le châtiment était aussi grand que l'erreur, et je compris que j'avais devant les yeux la moralité profonde cachée sous une fable antique. Fréron, c'était le vautour du nouveau Prométhée,

Pendant que mon âme tout entière était attachée à ce tableau, Diderot était resté la tête ap-- puyée sur sa main. Les pensées aux ailes de feu passaient en courant sur son front hardi. Lorsqu'il releva sa tête, je vis rayonner l'inspiration sur son visage. Diderot s'avançait d'un pas rapide du côté où je me trouvais, jetant à peine un regard distrait sur les débris qu'il heurtait du pied en marchant. La foule s'agita à cette vue. Mon oreille fut frappée d'un grand bruit ; ce sénat de morts semblait avoir retrouvé la vivacité de la vie, et de toutes parts on entendait des voix qui disaient : Nous allons entendre un paradoxe de Diderot !

Diderot, en effet, semblait se préparer à prendre la parole, et il promenait sur l'innombrable assemblée qui se pressait autour de lui ses regards étincelants. Ses lèvres, d'où coulait cette persuasion puissante qui s'emparait des cœurs, s'ouvraient déjà comme si son éloquence était près de déborder malgré lui.

Il

UN PARADOXE DE DIDEROT (E).

« Voici des ruines qui nous accusent, s'écriait Diderot en montrant nos débris, le dix-neuvième siècle veut faire comparaître le dix-huitième à la

barre du tribunal de l'éternité ; ce fils ingrat calomnie son père, cet héritier indigne prétend n'avoir trouvé dans notre opulente succession que des haillons et des plaies. Mais est-ce bien le dix-neuvième siècle que ce siècle sans nom, ce je ne sais quoi qui se remue là-bas sous d'immenses décombres ? Y a-t-il encore une France dans le royaume du temps? La France si légère, si folle, à qui nous avions essayé de mettre un peu de sérieux dans la pensée ; la France, après une tentative de gravité non suivie d'exécution, aurait-elle fini comme les Tyrinthiens? Serait-elle morte d'un éclat de rire? Ou bien Voltaire seul aurait-il eu raison ? Y avait- il dans cette nation du tigre et du singe, comme il avait coutume de nous le dire, à Ferney, dans ses heures de misanthropie? Quoi! voilà la longue utopie que nous avions caressée du regard! Voilà ce siècle modèle que nous nous plaisions à annoncer comme la grande ère de l'humanité! Voilà cet Éden de la philosophie, cette terre promise de notre Encyclopédie, que nous considéràmes avec tant d'amour des hauteurs prophétiques de notre pensée, et dont l'entrée nous fut interdite par le temps! Voltaire, Rousseau, d'Holbach, d'Alem- bert, Raynal, Helvétius, reconnaissez-vous là la fille de nos travaux, le rêve de notre intelligence? Consentez-vous à avouer cet amas de débris que vous avez devant les yeux pour notre œuvre, ce

chaos pour notre création? En vain nous chercherions à méconnaître la triste vérité, une conviction plus puissante que notre volonté nous domine. Oui, c'est bien le dix-neuvième siècle qui se déploie devant nous. Je reconnais çà et là quelques lambeaux de notre héritage sur la personne de cet héritier prodigue et débauché qui a traîné, dans des ruisseaux de sang et dans la poussière des ruines, la robe de pourpre que nous lui avions laissée. Helvétius, c'est à vous qu'il doit sa morale, la morale de l'égoïsme et la vertu de l'intérêt, qui, chez lui, est devenue la cause de tous les vices, et que vous aviez instituée, vous, pour rapprocher les bonnes actions de leur source, pour faire descendre, du sein des nuages sur la terre, le mobile de cette moralité nécessaire à l'existence des sociétés. Vous, l'homme du sentiment, il vous doit ses passions, Jean-Jacques, ses passions impatientes du joug, que vous aviez cherché à animer du feu qui vous enflammait pour détruire la tyrannie, et qui ont détruit, d'un seul et même coup, l'autorité et la liberté. Il vous doit le despotisme de la raison, Voltaire, cette raison qui, dans votre pensée, était destinée à proscrire le préjugé, à détruire les abus, et qui, dégénérant en un esprit de dénigrement sans règle comme sans fin, a renversé les institutions avec les abus, les croyances avec les préjugés, et a terminé ce vaste renversement

en détruisant la raison elle-même pour aller so reposer dans les eaux immobiles et mortes d'une indifférence universelle.

« Mais en quoi nos pâles héritiers ont-ils le droit de se plaindre ? Tout ce qui arrive dans le monde des hommes arrive par une nécessité inflexible sous laquelle nous nous courbons sans le vouloir et sans le savoir, faibles roseaux de l'humanité. L'histoire est une progression infinie dont une fatalité implacable a scellé tous les anneaux. Ce que nous avons été, nous l'avons été parce que nous devions l'être ; notre place dans le temps a décidé notre rôle. Le temps est comme une vaste mer aux mille courants, et ces courants sont les siècles entraînés par une pente invincible vers des rivages inconnus. Les opinions, les principes, les croyances, affaires de date que décide un grain de sable de plus ou de moins dans les abîmes sans fond de l'éternité! Grimm, vous parliez vrai en le disant : Si j'étais né quinze siècles plus tôt, c'est- à-dire si j'étais né le matin de cette journée de l'histoire que l'on appelle le christianisme, j'aurais été un père de l'Église, j'aurais été saint Augustin ou saint Chrysostome ; je naquis le soir du christianisme, et je fus Diderot. Voltaire, quelques siècles plus tôt,'eût été un saint Bernard impérieux et inflexible envers tous, puissance de la raison et de la pensée qui dominait toutes les autres puis-

sauces, Et vous, Jean-Jacques, puissance du cœur, qui voulez qu'on sente la vérité, et non qu'on la raisonne, vous auriez été l'homme de la première Héloïse, l'antagoniste malheureux de saint Bernard, vous auriez été l'éloquent Abailard, Rousseau !

« Oh ! sans doute cette destinée eût été plus belle que notre destinée. Prendre l'Europe dans sa main comme un saint Bernard (F), la lancer à son gré sur l'Asie , jeter une parole féconde sur le monde qui vous répond en enfantant des armées dont les rois sont les capitaines, faire un pape et refuser de l'être, devenir le centre d'un monde attentif à un signe de votre main, à un son de votre voix, pouvoir faire dire à la postérité, quand elle cherche où était l'Europe au douzième siècle : L'Europe était tout entière dans la cellule du moine de Clair- vaux ; tenir rois et peuples agenouillés devant soi, et vivre soi-même agenouillé devant Dieu ; puiser sa grandeur dans l'humilité, cacher sa gloire sous la haire et le cilice, et se coucher sur la cendre pour se réveiller à l'immortalité, oui, c'est là une destinée qui fut plus grande que votre destinée, Voltaire, vous qui fûtes le premier parmi nous. Oh ! qu'il était noble à suivre, le fils du vieux Tes- celin, l'homme de la vie souffrante, lorsque, quittant le monde à la tête de sa famille, ces Fabius du christianisme allèrent soutenir à eux seuls la croix déjà chancelante sous le poids des hérésies !

Le voyez-vous, descendant de Cîteaux la pieuse, et s'enfonçant dans les horreurs solitaires de cette vallée de l'absinthe, terre amère comme sa végBtation, séjour néfaste de meurtre et de brigandage où devait s'élever la maison de la prière, la sainte abbaye de Clairvaux ? Quel homme ! quelle époque ! quelle intelligence ! quelle nature ! Qu'avons-nous été, pauvres éloquences du dix-huitième siècle, auprès de cette éloquence dévorante, de ces prédications terribles dont les femmes éloignaient leurs maris, et les mères leurs fils, de peur que l'incendie de l'amour de Dieu, qui débordait de cette âme, n'enveloppât tout dans ses étreintes enflammées, et que saint Bernard ne dépeuplât le monde pour peupler les solitudes ? Il y a du César sur votre front plein de pensées, homme de Clairvaux ? Vous remuâtes plus de nations avec le signe de la croix qu'il n'en remua du bout de son épée. Quand je vois votre pâle figure errer sur les bords du lac de Lausanne, où, nourri de jeûnes, soutenu par les macérations, vous marchâtes toute une journée ; quand je vous regarde passer comme le souffle de Dieu, à travers les peuples palpitant d'admiration et frémissant de respect ; quand vous m'appa- raissez dominant votre siècle par la parole, le courbant sous cette popularité austère qui demandait sans cesse des sacrifices au nom de Dieu et ne savait point en faire aux passions des hommes, je

trouve réalisée en vous l'idée la plus haute qu'on puisse concevoir de la puissance humaine, et je prends en pitié notre popularité théâtrale et les froids succès d'amour-propre que nous obtînmes en flattant ces passions que vous avez combattues et vaincues.

«Mais nous, les tard-venus de l'esprit humain, pouvions-nous suivre une autre route que celle que nous avons suivie? Le dix-neuvième siècle se plaint d'avoir été corrompu par le dix-huitième : eh bien, moi, j'accuserai ce siècle, que vous proclamez grand entre tous, d'avoir été notre commun corrupteur. Vous faites peser la responsabilité de vos ruines sur quelques hommes qui marchent en tête de leur époque : eh bien, moi, je vous dirai qu'ils ne conduisaient pas leur époque, mais qu'elle les poussait. Le présent a-t-il donc perdu la mémoire du passé ? Le feuillet qui nous appartient dans le grand livre de l'histoire s'en est-il donc détaché pour tomber dans les abîmes de l'oubli ? Ne se souvient-on plus, parmi la génération qui nous a remplacés, des auspices sous lesquels le dix-huitième siècle a pris naissance ?

« Louis XIV, ce soleil découronné de tous ses rayons, achevait de mourir après avoir survécu el sa gloire. Toutes les grandeurs de son règne avaient été remplacées par des petitesses : Condé par Vil- leroi, Colbert par Chamillard, Bossuet. par le père

Lachaise, le grand Racine par son fils , la religion par la dévotion; et la veuve du poète Scarron,. ressuscitant dans le cœur du vieux roi un reste de flamme sans chaleur, y avait allumé un pâle et dernier amour, triste et voilé comme ces lampes qu'on place auprès du lit d'un mourant. Cette femme traitait la France comme son couvent de Saint-Cyr ; c'était à ses yeux un vaste monastère dont elle se croyait l'abbesse. La société s'immobilisait, sous cette domination aux pratiques méticuleuses ; elle mourait de langueur, le cœur ne battait déjà plus. Succédant à cette période de plomb, nous voulûmes réveiller par un grand coup les puissances sociales glacées et engourdies. A l'esclavage de l'intelligence nous opposâmes la licence de la pensée. Nous crûmes que Tarquin le Superbe avait blessé Rome au coeur ; la Réforme, comme une autre Lucrèce, nous tendait ce poignard teint de sang qui était resté plongé dans ses flancs meurtris ; nous le prîmes, et nous jurâmes d'établir l'indépendance du dix-huitième siècle sur les ruines de l'autorité. En nous retournant pour voir si nous étions suivis, nous aperçûmes la société de la régence, qui, jetant l'hypocrisie de dévotion sous laquelle elle s'était courbée pendant la fin du dernier règne, renaissait à tous les excès. La France s'était endormie dans un oratoire; elle se réveillait dans une orgie. L'air était chargé de corruption :

on respirait la licence, il régnait je ne sais quelle verve de scandale, quelle fièvre d'immoralité. L'époque, si longtemps comprimée par la main de Louis XIV, l'époque suait le vice. La France voulait se reposer d'une trop longue gravité, elle avait besoin de folie. Lasse d'une dissimulation qui n'était point dans le caractère national, elle produisit alors des fanfarons de vices, comme pour se justifier d'avoir produit des hypocrites de vertus ; des fanfarons d'irréligion, comme pour se venger d'avoir supporté les faux dévots des dernières années de Louis XIV. Les extrêmes amènent les extrêmes ; les roués de la régence furent les représailles des tartufes de la cour qui avaient tiré sur leur visage le masque de la religion ; dans les mœurs comme dans la pensée, le scandale devint presque une vertu, parce que le scandale était une franchise.

« Comment le vertige universel ne nous aurait-il pas saisis, nous qui cheminions au milieu de cette vaste orgie de toutes les puissances sociales ? Ce peuple nous demandait des émotions, nous lui en" donnâmes. Le monde était dans le siècle des Laws ; et nous aussi, nous promîmes un Mississipi philosophique à cette époque qui voulait regagner le temps perdu dans le passé en vivant à la fois dans le présent et dans l'avenir. Elle nous enivrait de son ivresse, elle nous entraînait dans sa çourse rapide, et alors on vit la société rompre ses rangs pour s'élancer à la

débandade sur des routes inconnues, novatrice en morale et en philosophie, comme elle l'avait été en finances, et conduite par deux divinités impies qui se donnaient la main, la licence des mœurs et la licence de la pensée.

« Nous marchions devant le troupeau, cela est vrai, la fatalité le voulait ainsi. L'intelligence ne s'isole point dans le monde, elle veut avoir sa place en tète du siècle ; mais, pour obtenir cette place, il faut qu'elle marche dans -le sens du torrent, et non qu'elle essaye d'en rebrousser le cours. Depuis le commencement des temps il était décidé que, par un enchaînement invincible de circonstances, il y aurait un dix-huitième siècle avec ses mœurs effrontées, ses systèmes impies ; qu'il y aurait des puissances de l'intelligence, des rois de la pensée qui le conduiraient dans les voies où il voudrait courir. Qu'importe le reste ? Pourquoi cette colère contre quelques noms qui pouvaient ne point être les nôtres ? Puisque ces rôles inévitables étaient inscrits d'avance dans l'histoire, pourquoi nous reprocher de les avoir acceptés? Le dix-huitième siècle en serait-il moins le dix-huitième siècle, pour ne point s'appeler Voltaire? Un assemblage fortuit de syllabes décide-t-il des destinées du monde? Diderot pouvait s'appeler Bossuet, Jean-Jacques pouvait se nommer Fénelon, mais l'époque ne pouvait manquer de son Jean-Jacques ni de son Diderot.

Hommes du dix-neuvième siècle, que vos ruines ne retombent point sur nous ! La grande main de la Providence l'avait ainsi décidé, cette main qui règle les destinées générales du temps et de l'espace, mais qui ne descend point aux détails de cet immense empire qui a pour bornes l'infini et pour durée l'éternité. »

III

La parole hardie de Diderot n'avait point encore cessé de retentir ; le dix-huitième siècle, complaisant auditeur de son apologie, mêlait, aux derniers murmures d'une éloquence jadis si passionnée, les applaudissements de ses tombeaux ; mais ces applaudissements se perdaient dans le vide, et frappaient à peine l'oreille d'un son faible et équivoque, semblable au bruit des feuilles jaunissantes qui par une nuit d'automne, tombent une à une comme les gouttes du temps dans les gouffres de l'éternité. Le silence de la mort n'était point troublé de ce vain frémissement, qui nageait à sa surface comme une frêle nacelle sur l'Océan aux vagues infinies. Tout à coup l'on entendit gronder lointainement une grande voix qui, relevant la dernière parole de Diderot, répétait devant le trône de Dieu les

accents par lesquels elle instruisait autrefois la terre : « Que je méprise ces philosophes, disait-elle, qui., mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général. d'où le reste se développe comme il peut. Qu'ont- ils donc vu, ces rares génies ? »

Je reconnus Bossuet.

Je compris que dans ce forum de la mort il allait s'élever une lutte immense. Le représentant du dix- septième siècle, l'historien de l'humanité se préparait à accepter le défi jeté au christianisme par une vaine philosophie. Les générations écoulées arrivaient en se poussant comme des vagues, pour entendre la voix immortelle de leur historien ; le temps avait ouvert ses abîmes ; la formidable munificence de la mort étalait à la lumière les populations ténébreuses du tombeau, et la postérité d'Adam était là tout entière, frémissante et debout, dans l'attente de ce grand duel. A la vue de ce spectacle redoutable, mes os se fondaient d'épouvante. Je me demandais , dans l'angoisse de mon âme, ce que c'était que le forum de Rome et d'Athènes auprès de l'immensité de cette tribune , qui comptait ses auditeurs par milliers , et dont chaque auditeur était un siècle ; je me demandais ce que c'étaient que les périssables intérêts de Rome etd'Athènes, auprès des immortels intérêts qui allaient se débattre devant l'assemblée du genre humain. Puis je cherchais de l'œil celui

qiie-ia Providence avait destiné à traduire, dans la langue des vivants, les débats solennels de ce prodigieux concile des morts, lorsqu'une voix intérieure me dit : Écoute et souviens-toi ; et moi, je tombai la face contre terre, et je restai abîmé dans ma terreur.

SEPTIÈME MÉDITATION

BOSSUET

DANS LE FORUM DES SIÈCLES

C'est en vain que je repoussais le fardeau qui menaçait ma tête. Déjà la grande voix de Bossuet commençait à retentir dans l'espace, et, debout, à la porte de leurs tombeaux, les siècles l'écoutaient attentifs et muets. Je passais et je repassais ma main sur mes yeux, car j'avais devant moi la sombre vision devant laquelle le prophète Ezéchiel se voila la face. Les ossements blanchis s'étaient dressés dans ces champs immenses, le sépulcre avait enfanté à la lumière son horrible moisson ; peu à peu ces ossements desséchés s'étaient couverts de chairs vivantes, et, plus riche que la vie, la mort avait couvert de ses populations innombrables cette plaine sans limites qui s'étendait sous un ciel sans astres et sans horizon. Et l'orateur des siècles parlait une langue inconnue à l'oreille de l'homme, une langue dont les langues humaines ne sont que

le reflet infidèle, l'ombre trompeuse, l'imparfaite traduction. Je comprenais ce langage où le verbe divin épanchait toutes ses magnificences, et pourtant je ne l'avais jamais entendu. Il avait quelque chose de mystérieux et d'ineffable qui remplissait le cœur d'un saint saisissement ; jamais les fils des hommes ne l'emploient sur la terre, si ce n'est dans ces rares moments où ils parlent d'âme avec Dieu. C'est le langage des saintes inspirations et des célestes pensées que les anges viennent murmurer tout bas, auprès des âmes leurs sœurs, dans les heures de périls et de tentations. C'est la langue que parle cette voix intime du cœur qui n'a point de parole dans le monde grossier qui nous environne. C'est celle encore qui, s'élevant du sein de la nature, raconte aux êtres créés les merveilles de la création et la gloire du Créateur. Elle retentit jusque dans les profondeurs de notre âme, comme une douce musique qui rappelle des sensations lointaines et des souvenirs abolis. Mais ici-bas elle a quelque chose de vague et de confus, car c'est la langue de la patrie, parlée sur la terre étrangère par les fils de l'exilé. Cependant, quand tout se taît au ciel et sur la terre, et que le calme de la nature est descendu sur vous, quand des pensées de religion et de vertu viennent à s'élever dans le silence de votre âme comme ces brises fraîches et parfumées qui commencent à souffler dans le silence d'une belle nuit,

vous avez entendu quelquefois cette voix mystérieuse et puissante ; vous avez senti le besoin do lui répondre, et vos lèvres frémissantes ont retenu vos paroles captives, pour ne point troubler la voix de votre cœur, qui montait silencieusement vers le ciel. Merveilleux idiome dont le sentiment nous reste, mais dont la connaissance fut perdue pour l'homme le jour où il sortit des bocages de l'Éden ! Trésor d'en haut que la foi seule retrouve quand. s'élevant sur ses ailes de flammes, elle plane bien. au-dessus de notre sphère, et, loin des regards et des passions des hommes, elle va s'abîmer dans les délices de l'amour de Dieu !

Telle était la langue que parlait Bossuet, divin modèle dont son éloquence n'était sur la terre qu'un crayon imparfait. Mais les ténèbres avaient fui, tous les voiles étaient tombés ; sorti du temps et du changement, le dernier des Pères de l'Église parlait la langue de l'éternité. Tantôt son éloquence. semblable à cette sainte montagne toute fumante de la gloire de Dieu, resplendissait aux regards de ses pâles auditeurs, et c'était comme une tempête immense, entrecoupée de coups de tonnerre et sillonnée d'éclairs, qui remplissait l'étendue. Tantôt c'était comme une majestueuse et ineffable harmonie qui inondait le cœur de chastes délices : toutes les âmes semblaient attachées aux lèvres du puissant orateur, et, à sa voix, la vérité, nageant

dans une mer de lumières, apparaissait à ses téméraires ennemis. J'éprouvai la même sensation qu'aurait éprouvée la créature si elle avait assisté à la plus magnifique scène de la création. Quand une nuit, immense comme l'infini, profonde comme l'éternité, océan aux vagues noires et ombreuses, mais océan sans rivages, étendait partout son empire silencieux. Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut ; c'est ainsi qu'à la parole de Bossuet le soleil de la vérité se levait dans sa gloire. Mais comment la rendre dans une langue humaine, cette parole de feu ? Comment faire traverser à ces rayons divins l'enveloppe grossière qui environne notre monde? Hélas ! il n'est donné àl'homme d'en redire et d'en entendre que le faible et lointain retentissement. Peut-être son corps se dissoudrait-il, frêle et impuissante créature, si ce verbe formidable éclatait à ses oreilles. Sa tête courbée vers la terre ne se relèverait plus vers le ciel, et, si sa bouche murmurait une seule de ces paroles de flammes, elle resterait à jamais desséchée et aride comme le désert quand la tempête dévorante vient d'y passer. Je ne puis donc donner qu'une courte et imparfaite traduction des paroles de Bossuet.

- Il disait :

« Les voilà donc, ces esprits vains et superbes, dont l'orgueilleux néant ne craint point de s'égaler à leur Créateur ! Les temps marqués se sont

accomplis, et, par un conseil de la vengeance de Dieu, les murmurateurs n'ont plus mis de bornes à l'audace de leur impiété ; toutes ces natures inquiètes, au fond desquelles travaillait un secret levain de corruption et de révolte, se sont réunies ; des voix ont été entendues qui portaient de proche en proche le signal de la grande destruction ; et cette fumée qui sort du puits de l'abîme obscurcissant toutes les intelligences, le dix-huitième siècle, a paru sur le seuil du monde comme un moissonneur qui, la faux levée, entre dans un champ couvert d'épis. Les voilà donc, ces philosophes qui devaient renouveler de leur souffle puissant la face de la terre, et remplacer par leur vaine sagesse les autels du Christ renversés et ses honneurs abolis ! Les pressentiments de mes dernières années ne m'avaient point trompé : c'étaient bien eux qui m'apparaissaient dans ces heures de méditation où je jetais un long et triste regard sur l'avenir. Lorsque, un pied dans la tombe, j'étais près de rejoindre mon siècle dans la cité des morts où il était déjà descendu presque tout entier, un secret mouvement me rattachait à la terre ; il me semblait que j'avais encore des luttes à soutenir, des combats à livrer : je sentais le sol trembler sous mes pas, comme s'il eût été en travail de quelque nouveauté étrange, et je prévoyais la licence effrénée des âges suivants. Calvin et Luther, vaincus en France

par le catholicisme, avaient jeté en tombant de la poussière vers le ciel : de cette poussière devaient naître Voltaire et Rousseau. Ainsi les hommes, tristes sujets de l'erreur, assistent sans profit aux victoires de la vérité éternelle ! Ainsi le mensonge, ce vieil ennemi de l'humanité, se pare de toutes les formes, revêt tous les déguisements, prend tous les langages pour s'insinuer dans les cœurs, se glissant d'abord sous la robe du prêtre pour annoncer ses nouveautés téméraires, puis renonçant aux timides ménagements qu'il avait observés à sa naissance et marchant drapeau contre drapeau !

« Qu'il comparaisse donc devant les générations écoulées, ce siècle présomptueux par qui tout est en péril ; que ce tard-venu de l'histoire sache enfin combien sont coupables ces prétendues améliorations, combien folles et dangereuses ses téméraires pensées ! Croient-ils donc, ces rares génies, avoir surpassé en quelques années la sagesse des siècles? Pensent-ils que le christianisme, ce vieux champion de l'humanité, doive périr dans leur étreinte impuissante; et que la religion vivace, à laquelle le pied ne glissa pas dans le sang des amphithéâtres, soit destinée à mourir sous les sophis- mes des rhéteurs ? Qu'il serait facile de les confondre si, présomptueux autant qu'insensés, ils ne craignaient d'être persuadés ! Mais jusque dans le tombeau leur vanité les travaille ; courbés sous

la main de Dieu, c'est la fatalité qu'ils invoquent et le néant qu'ils appellent, et l'on dirait que pour eux la tombe n'a point d'enseignements ni la mort de secrets.

« Dieu, en créant le monde des intelligences, lui donna pour pôles deux grands principes : l'autorité et la liberté. Il ne voulut point que l'homme se tournât vers la vertu par une inévitable pente, pareil à ces fleurs dociles qui, cédant à un instinct mécanique, penchent leur tige vers le soleil ; mais il le créa capable de choisir entre le bien et le mal. Voulant mettre un dernier sceau de grandeur au front de cette créature qu'il avait faite à son image, il lui donna le libre arbitre pour rendre son hommage plus noble et son obéissance plus pure et plus élevée. Au lieu de la servile docilité de la matière, qui n'a point la conscience de sa faiblesse et de sa dépendance, il voulut lui donner une docilité rai- sonnée et intelligente, qui eût la conscience de la grandeur de Dieu et dont la soumission fût un acte libre et spontané. Ainsi l'homme, pour être capable de vertus, dut être capable de vices. Un des attributs de la divinité est venu se réfléchir (lans son âme: la volonté, qui seule sépare les deux natures en deux mondes contraires, la volonté, telle est la magnifique dotation de cette créature privilégiée : l'homme peut vouloir, et Dieu voulut que la liberté de la volonté humaine allât

jusqu'à pouvoir désobéir à Dipti. Dangereux mais magnifique privilège, qui, au milieu des voix confuses de la nature, nous permit d'élever une voix intelligente, digne d'arriver jusqu'au trône de l'intelligence suprême ! Admirable création morale, qui donna un témoin aux merveilles de la création matérielle, et qui plaça l'homme sur la terre comme l'interprète des mondes innombrables qui roulent dans l'étendue ! Fait à l'image du Verbe divin,, l'homme est le verbe des mondes. L'histoire du temps et de l'espace n'est qu'un sublime dialogue entre l'intelligence créatrice et l'intelligence créée, qui, séparées par l'infini, se rapprochent par l'amour. Et Dieu aima cette intelligence, fille de ses mains puissantes, jusqu'à vouloir que le Verbe du ciel vînt, sous une forme humaine, racheter le verbe de la terre. Qu'on ne s'en étonne point, car Dieu, qui a tant fait pour préserver l'ordre du monde matériel, devait faire encore davantage pour rétablir l'ordre dans le monde moral. En abusant de sa liberté, l'homme avait troublé l'ineffable harmonie de la création : il y eut une seconde création morale du haut du Calvaire ; une expiation immense satisfit une justice infinie, et le principe de la liberté et le principe de l'autorité, se rencontrant entre le ciel et la terre, scellèrent leur réconciliation dans les sanglants embrassements de la croix.

« Et c'est cette croix du Christ, symbole de la

réhabilitation douloureuse de l'humanité, que le dix-huitième siècle a rejetée avec tant de superbe ! Étalant sa pompeuse ignorance à la face du ciel et de la terre, il n'a pas compris qu'il rejetait la seule explication du monde moral, et que tout devenait mystère, du moment qu'on n'admettait plus le mystère sublime qui seul donne un sens à la vie, un but à l'homme, une pensée à la création. Qu'ont-ils donc vu, les contempteurs de cette religion, qui, pendant dix-sept siècles, avait suffi à l'ignorance des faibles et aux lumières des savants ? qu'ont-ils trouvé ? qu'ont-ils imaginé ? Où est donc cette sublime invention qui leur a donné le droit de mépriser le christianisme, qui, survivant à toutes les vicissitudes humaines, au milieu des civilisations qui passent et des peuples qui tombent, participe à l'éternité de son fondateur ?

« L'esprit hésite à se jeter à travers les folies de ces sages. Dieu ne semble leur avoir donné le génie que pour qu'ils élevassent jusqu'au ciel un magnifique témoignage de leur impuissance et de leur néant. Ils ont été précipités dans leur orgueil, et cette intelligence dont ils étaient si fiers n'a plus été que confusion et ruines. On les avait avertis que l'esprit ne s'arrète point quand il cède une fois à cette fureur d'innover sans limites comme sans frein, et que la soif d'indépendance dont il est transporté se tourne en rage. Rien n'y a fait, ni

conseils ni enseignement. De laces systèmes impies qui, échelonnés de proche en proche, vont aboutir à l'abîme ; chacun voulait dépasser la limite où l'on s'était arrêté avant lui, et se jetait dans l'étrange emportement de mille opinions téméraires et folles ; on avait commencé par douter de la vérité, on finit par croire à l'erreur. Quel spectacle se déroule devant mes regards, et que Dieu montre bien, quand il lui plaît, la vanité de cette raison humaine dont nous tirons tant de gloire ! L'homme se dégrade de ses propres mains. Abdiquant ses titres de noblesse, ce roi déchu incline sa tête découronnée et abaisse sa grandeur morale devant la masse inerte de- la nature matérielle ; le roseau le plus faible de la nature oublie qu'il est supérieur à la nature entière parce qu'il pense. Il trouve je ne sais quelle joie stupide à dépouiller sa dignité et à humilier sa gloire. Pour remplacer cette noble origine qui rattache l'âme humaine à la lumière éternelle dont elle est l'image, les sophistes, armés de leurs instruments, lui cherchent une origine dans la boue. Ce n'était point assez que les premiers fondateurs du scepticisme et de l'incrédulité ébranlassent tous les principes par des nouveautés hardies : je vois des logiciens de démence, des fanatiques d'impiété qui poussent les systèmes une fois posés à leurs conséquences extrêmes ; et, pour dernière déduction des doctrines du dix-huitième siècle,

ceux-là qui n'ont point voulu croire aux sublimes mystères du christianisme prétendent soumettre la raison humaine aux honteux mystères de leur- philosophie, et ne voient dans l'homme qu'un vil poisson ou qu'un ignoble ver, qui, de transformation en transformation, s'est élevé ou s'est dégradé jusqu'à l'état dans lequel il est aujourd'hui. »

A ces mots, un sourd et long murmure courut dans l'assemblée des générations. Ce siècle orgueilleux, qui avait jugé le passé, était à son tour jugé par lui. Courbé sous la parole de Bossuet, il ne portait plus, comme naguère, la tête haute. L'attitude de ses chefs était humble et inquiète : Voltaire avait perdu son sourire ironique, Diderot son assurance; et cette grande population de la tombe qui les environnait, ces annales, mais annales vivantes, qui respiraient à l'entour, ne pouvaient comprendre cette bizarre manie, cette étrange aberration.

Et Bossuet parlait toujours :

« Lorsque j'examine, disait-il, cet amas de doctrines et de systèmes que je voyais déjà poindre dans mon siècle, je flétris la sauvage obstination de l'athée qui nie Dieu, mais j'ai pitié de l'inconséquence de celui qui l'admet en rejetant l'ordre surnaturel et la révélation. Il n'y a dans le monde que deux espèces de logiques : la logique raisonnable de ceux qui admettent un Dieu qui a révélé à l'homme les vérités nécessaires, et la logique absurde de

l'athée. L'athée voulant faire de l'homme un misérable jouet d'une fatalité inerte, aveugle, qui frappe sans savoir qu'elle frappe, l'athée règle tout sur le même plan. Il ne veut point de Dieu : il n'en a pas besoin, puisque l'àme de l'homme n'est, à ses yeux, qu'une combinaison fortuite de la matière, puisque la pensée n'est qu'une propriété un peu plus raffinée du corps, la conscience un mécanisme, et la volonté un levier que le sang et les humeurs mettent enjeu. Ne trouvant pas à employer Dieu dans son système, il le supprime. Mais admettre l'existence de Dieu et ne point admettre la révélation, qui explique la situation de l'homme par rapport à Dieu, et qui explique Dieu à l'homme ; vouloir que la nature morale n'ait point son code comme la nature matérielle a le sien, c'est, à vrai dire, un incroyable aveuglement. Concevoir la divinité comme une immense inutilité au milieu de la nature, prétendre qu'elle ne se manifeste pas dans l'ordre moral après s'être manifesté dans l'ordre physique, c'est proclamer deux principes incompatibles, opposés, contradictoires ; ou bien c'est supposer, avec l'athée, que l'intelligence qui nous rapproche de l'essence de Dieu même et fait de l'homme son image est au-dessous de la matière inerte ou organisée, qui n'est que l'œuvre de ses mains.

« Cette grande manifestation de Dieu dans l'ordre mural, c'est, après la révélation primitive plus

ou moins obscurcie et après la révélation mosaïque, le christianisme. Ce que l'arrogance philosophique du dix-huitième siècle n'a pas voulu comprendre, c'est que le dernier effort de la raison et du sentiment qu'il prenait pour guides était d'amener l'homme à se soumettre à l'autorité qui, le soutenant de sa main puissante, le conduit jusqu'au pied du trône de Dieu. La raison et le sentiment ont bien assez à faire de résister aux fascinations de cette nature matérielle, enivrante, qui agit sur l'homme par l'intermédiaire de ses sens. C'est un assez rude combat à soutenir que ce combat de tous les jours con- ' tre la mystérieuse influence de l'univers physique.

Participant aux deux natures, l'homme est comme une proie qu'elles se disputent. Pur esprit si on le regarde du côté de l'âme, vile poussière si on l'envisage du côté du corps ; mais, dans cette lutte, il a sa liberté pour choisir, et sa volonté pour vaincre, et le plus sublime usage de cette liberté, c'est de s'abdiquer elle-même entre les mains de Dieu ; le plus bel acte de cette volonté, c'est de se soumettre à l'autorité d'en haut.

« Que si l'on veut prendre le sentiment ou la raison pour uniques règles ; que si on les consulte sur des mystères du monde moral" qu'ils ne sont point appelés à juger, tout est en péril. Le sentiment, dès qu'il va au delà des limites où sa mission s'arrête, n'est plus qu'un guide trompeur qui s'é-

gare dans le labyrinthe de mille perceptions confuses et obscures. La raison, appliquant des règles d'une nature inférieure à des objets d'une hauteur infinie, prend ses fantaisies pour des réalités et ne marche plus qu'au hasard. La raison et le sentiment, voilà pourtant les seuls principes invoqués par les deux chefs des écoles philosophiques du dix-huitième siècle. Le premier ne voyait pas qu'en adoptant la raison pour;:règlè absolue il prenait une règle incertaine, chancelante, variable à l'infini, et qui reconnaîtrait, suivant ses caprices, une vérité également variable et changeante au gré des passions et des lumières de chaque individu ; ainsi la vérité, au lieu- d'être une et immuable, comme elle l'est de son essence, devait varier suivant les temps et les lieux, bornée par une montagne, arrêtée par un fleuve, et SQUS tel degré de l 'équateur devenant mensonge ; ou plutôt, la raison de chacun étant l'arbitre souverain de sa croyance, tout devient vérité, excepté la vérité suprême, que la raison humaine n'est point capable de pleinement concevoir. Que si, comme le second de ces philosophes, on se livre au sentiment, et si on l'adopte pour guide, on tombe dans des égarements [sans bornes comme sans fin. Ce ne sont plus que des rêveries vagues et indécises que l'on consulte, quand il s'agit des vérités les plus positives qui soient au monde, puisque tout en découle. C'est un je ne sais quoi que personne ne

peut définir; c'est quelquefois le dérèglement d'une imagination malade, que l'on institue en règle suprème du monde moral, en arbitre souverain des principes les plus nécessaires et les plus élevés. Comme chacun sent à sa manière, les vérités de sentiment sont encore plus nombreuses, encore plus changeantes que les vérités de raisonnement. Il n'y a point de folie qui n'ait son prétexte, point de système absurde qui n'obtienne droit de cité parmi les opinions humaines, et, tandis que le monde matériel offre le merveilleux spectacle d'un ordre immuable et d'une éternelle harmonie, le monde moral, bouleversé par une anarchie perpétuelle, n'est plus qu'un vaste chaos.

\* Pour achever de dompter cette arrogance humaine qui prétend s'égaler à Dieu, regardez où ils en sont venus, ces rares génies, avec la haute intelligence qu'il avait plu, au ciel de leur accorder. N'est-ce point vous, Voltaire, le philosophe du raisonnement, qui en êtes arrivé à proclamer comme le type et le prototype de la perfection humaine une société qui s'est endormie depuis des siècles dans les réseaux de fer d'une civilisation matérielle, où elle est comme emprisonnée ? Ce peuple immobile qui semble avoir pris' racine sur cette terre oÙ tout change et tout passe ; cette société chinoise qui n'est pas moins murée dans ses mœurs et dans ses idées que sur ses frontières ; cette nation momie

qui, gênée par les mille liens qui la soutiennent, et garrottée dans son système de pratiques méticuleuses et étroites, étale, depuis tant de siècles, au soleil, le spectacle tristement uniforme de sa civilisation sans âme et de son existence mécanique : voilà l'avenir que vous offrez, au nom de la raison, à tous les peuples modernes. Vous, Rousseau, le philosophe du sentiment, vous vous êtes jeté dans l'excès opposé. Vous en êtes venu à voir la perfection idéale dans l'état sauvage. Vous avez pris la dégradation de l'espèce humaine pour son dernier perfectionnement. Vous avez proposé aux nations, mûries par une longue éducation morale et intellectuelle, de jeter aux vents les trésors de leur ch-ilisation et d'aller prendre des leçons chez ces peuplades vagabondes, dont l'enfance brutale habite les forêts et se plaît dans une nature encore moins sauvage qu'elles-mêmes.

« Ainsi, de ces deux apôtres de la liberté, l'un proclame le despotisme de la raison et emprisonne la liberté humaine dans une forme étroite, dans un cadre resserré : il déclare l'homme libre en lui mettant des entraves, il le garrotte dans une civilisation matérielle hérissée de barrières, et ne lui donne que la paix des tombeaux ; l'autre proclame l'anarchie du sentiment, qui conduit l'homme à l'état sauvage et à une autre espèce de despotisme, le despotisme de l'instinct, la ty-

rannie de la force brutale, la souveraineté du nombre.

« Voilà les admirables résultats de ces deux philosophies, rationnelle et instinctive : résultats si nécessaires et si évidents, que les fondateurs des deux écoles ont été obligés de les reconnaître en principes, comme les générations qui sont venues sur leurs traces en ont vu les effroyables suites.

« Que croyez-vous que va faire la justice éternelle pour punir tant de folles erreurs et tant de coupables témérités? Dieu frappera-t-il cette société rebelle d'un coup de sa puissance? Non; il l'abandonnera à elle-même. Il la laissera à cette raison superbe et à ce sentiment si orgueilleux de sa perspicacité qu'elle a choisis pour règle et pour guide. Il se retirera d'elle avec ce principe d'autorité qu'elle a dédaigné. Il sera donné aux philosophies humaines de prévaloir contre la religion du Christ, et, pour un temps, les chefs des deux écoles seront comme des dieux sur la terre. Vengeance de Dieu, que vos conseils sont justes, mais qu'ils sont terribles! Elle vient, elle vient, cette époque étrange, affligée de toutes les misères et de tous les désordres et toute tachée de crimes. Il faut, pour l'instruction des rois et pour l'enseignement des peuples, qu'on sache enfin, par un grand exemple, que les idées ne demeurent point toujours enfermées dans les

écoles philosophiques, et que, lorsqu'on a déplacé toutes les bornes, elles se ruent à travers le monde avec d'effroyables ravages. Je vois la querelle de Rousseau et de Voltaire s'élargir jusqu'à devenir la situation d'une époque ; puis ces deux intelligences rivales se heurter sur un plus vaste théâtre, avec une de ces haines vivaces que n'a pu glacer le froid du sépulcre. Au milieu du chaos des hommes et des choses, à travers ce déluge de sang auquel chaque jour apporte une vague nouvelle, je n'aperçois que deux hommes debout, car je n'aperçois que deux idées. C'est la raison et le sentiment qui veulent reconstruire une société nouvelle sur une nouvelle base, et qui commencent leur épouvantable duel sur les ruines qu'ils ont faites. L'une veut sans cesse arrêter son œuvre, elle prétend cercler en fer cette société modèle qu'elle vient d'enfanter. L'autre pousse sans cesse en avant dans les voies de l'avenir, et veut arriver à une perfection vague et indéfinie. Celle-là, sentant le vide que le principe de l'autorité a laissé en tombant, veut le remplacer par son despotisme à elle, par le despotisme de la raison : vaine chimère de Voltaire et de ses partisans! Celle-ci lutte avec la liberté du'sentiment, et en appelle ainsi à la souveraineté populaire : rêve insensé de Rousseau, qui a pour principe une incroyable inconséquence, puisqu'il confond ensemble le sujet pt le souverain, et pour

effet une insupportable tyrannie, puisque la brutalité du nombre devient la loi sociale et la vérité suprême. Mais après sa mort comme pendant sa vie Voltaire écrase Rousseau. Quand cette sanglante bataille est terminée, quand la lumière est descendue au milieu de cette terrible mêlée, il ne reste plus qu'une société matérielle et mécanique. dont l'égoïsme est le mobile, dont l'or est l'unique dieu ; et le despotisme de la raison veille en armes autour de cette frêle machine, dont il défend avec une tremblante sollicitude les mille rouages ; tandis que la liberté du sentiment, réduite à se cacher, conspire dans l'ombre de nouvelles catastrophes et de nouvelles ruines.

« Telles ont été, par un jugement d'en haut, les suites de ces pompeuses nouveautés qui devaient renouveler la face du monde. Au bout de dix-neuf siècles d'existence, le christianisme, descendu du haut d'une croix pour conquérir la terre, sans autre moyen que ses sanglantes défaites de l'amphithéâtre, conserve encore toute la force de sa jeunesse, toute la puissance de sa virilité. Au bout d'un siècle, la philosophie est restée ensevelie dans sa victoire, et cependant ce n'était pas comme victime qu'elle montait sur les échafauds !

« Où sont-ils maintenant, ces sophistes, qui, lorsque le doigt de Dieu est si manifeste, accusent de leurs propres erreurs et de leurs propres crimes

la fatalité, vaine excuse dont se berce la présomption humaine? Il n'y a d'autre fatalité que celle de leur faiblesse et de leur orgueil. Chaque siècle a une grande tentation qui le tourmente et le travaille; c'est à lui de la vaincre. Les tards-venus du monde croient-ils être les seuls qui aient éprouvé les séductions enivrantes qui vous emportent et vous entraînent comme ces courants qui vont à l'abîme? Les générations qui les ont précédés ont vu aussi le principe de l'autorité tendu jusqu'à l'excès par les passions humaines ; elles ont assisté aussi, sous la Réforme, aux abus du principe de la liberté; mais ces générations ont résisté et combattu, elles se sont servies de leur volonté pour vaincre; conduites par leurs grands hommes, elles ont marché d'un pas ferme et sùr dans des routes laborieuses, et elles ont conservé intact à leur postérité le christianisme, qui leur avait été légué, par les générations leurs devancières, comme l'àme de la civilisation et l'appui du monde.

« Mais vous, dix-huitième siècle, vous avez été faible et làche. Vous n'avez point su porter le poids et la chaleur du jour ! La tentation que vous auriez dû vaincre, elle vous a vaincu. Vous n'avez point songé que les siècles, vos aînés, contemplaient votre combat du sein de leurs tombes, et (lue la postérité attendait de vous une victoire. Et vous voilà maintenant, siècle jadis si superbe,

vous voilà découronné de vos rayons, dépouillé de votre gloire, attachant à la terre votre front tout pesant de honte, et condamné à vivre, pendant l'éternité, à genoux dans l'assemblée des siècles, entre le passé que vous avez renié et l'avenir que vous avez trahi, en face des générations vos héritières qui vous accusent, devant ces générations les aînées du monde qui vous condamnent par ma voix. »

Bossuet disait, et ses paroles, que la langue humaine ne peut rendre, tombaient sur le cœur du siècle coupable, terribles et inexorables comme la justice de Dieu.

.NOTES

DE LA DEUXIÈME PARTIE

Note A, page 80.

— Tout se fondait à la fois, etc. —

«Les influences nationales, venant s'ajouter à un fonds d'étude profonde des anciens et rencontrant toute une génération d'hommes supérieurs, amenèrent ces trente années de la seconde moitié du dix-septième siècle si pleines, si glorieuses, ou se réalisa, par des chefs-d'œuvre en tout genre, tout ce à quoi nous avons aspiré depuis le commencement de cette histoire ; tout ce que nous regretterons peut-être après cette époque incomparable, où l'œuvre de l'unité de la langue et l'œuvre de l'unité nationale furent simultanément consommées. Tous les grands hommes que nous avons vus naître de 1615 à 1630 sont arrivés à la maturité de l'âge et à la virilité du talent. Toute réaction est finie. Boileau, dans la première partie de sa carrière littéraire, trop peu distinguée de la seconde, a détruit les restes de cette impuissante école qui voulait se rattacher à Ronsard. Tous les hommes éminents sont d'accord sur les principes et sur les conditions de l'art. On ne dispute plus sur les modèles, on les contemple ; il y a les génies les

plus divers, il n'y a plus qu'un seul art : cet art consiste à exprimer dans le langage le plus parfait les idées les plus universellement vraies. La langue appartient au pays qui la parle ; les idées appartiennent à l'humanité tout entière. La langue doit être exclusive, absolue, fidèle au génie de la nation ; les idées doivent aller au plus grand nombre d'intelligences possibles, n'importe les lieux, les civilisations. L'esprit ancien se marie à l'esprit français, ou plutôt c'est le fils qui retrouve la tradition du père : c'est une civilisation intellectuelle qui s'assimile deux civilisations antérieures ! »

(Précis de l'Histoire de la Litté J.(lll! rI' française, par M. Nisard.)

Note B, page 93.

— Il avait jugé tout ce qu'il y avait de dignité dans le nom de roi, etc. —

Un homme dont le jugement n'est pas suspect, M. Mi- gnet, apprécie ainsi Louis XIV dans un ouvrage publie par les ordres du gouvernement de 1830, mais dont les rares exemplaires n'ont point été livrés à la librairie : L'Introduction aux négociations relatives à 4a succession d'Espagne :

« Au grand ministre succéda le grand roi. Mazarin avait opéré l'abaissement de la maison d'Autriche en Espagne, Louis XIV consomma sa ruine. Ce prince avait vingt-deux ans quand il commença à régner seul ; son éducation avait été négligée. Lorsqu'il était encore enfant, son valet de chambre s'était fait son maître d'his- toire, et l'endormait au récit de la vie de ses ancêtres. Jeune, il n'aimait pas le cardinal Mazarin. La garde dont le cardinal était entouré, et qui contrastait avec l'abandon dans lequel il était laissé h'i'même, choquait déjà 1

son âme royale, et il l'appelait le grand Turc. Mais il perdit plus tard, ou contint ces sentiments de répugnance, lorsqu'il apprécia les services que ce ministre supérieur avait rendus à sa couronne, et qu'il put être subjugué par sa grande capacité. Soit reconnaissance, soit habitude, il le laissa gouverner d'une manière absolue jusqu'à sa mort. Il se tenait complétement éloigné des affaires. Livré aux amusements, il cachait sa volonté future sous une déférence prolongée pour l'autorité de son ministre, et sa cour était loin de croire qu 'il pût devenir un grand roi ; mais Mazarin l'avait deviné. Le maréchal de Grammont lui ayant dit, en voyant Louis XIV s'occuper uniquement et sans regrets de ses plaisirs, qu'il garderait le pouvoir tant qu'il vivrait, il lui avait répondu : Vous ne le connaisses pas, il y a en lui de l'étoffe pour faire quatre rois. Le cardinal lui dit une autre fois : Il se mettra en chemin un peu tard, mais il ira plus loin qu'un autre.

« Dans les derniers temps de sa vie, Mazarin donnait à Louis XIV des leçons générales de politique. Il lui conseilla de réprimer ses passions pour agir toujours en roi, de tenir les princes du sang le plus bas qu'il pourrait, de ne pas se familiariser avec les courtisans, de garder sur les affaires le secret impénétrable qui seul les fait réussir, de cultiver son talent naturel pour la dissimulation, de ne point avoir de premier ministre.

a Le lendemain de la mort de Mazarin, Louis XIV prit possession du gouvernement : il le fit en maître. Il déclara que désormais il dirigerait tout lui-même. Il s'imposa la loi de travailler deux fois par jour avec ses ministres, et de donner six heures aux affaires du royaume. Il prescrivit aux quatre secrétaires d'État de ne plus rien signer sans lui en parler, au chancelier de ne rien sceller sans ordre, au surintendant des finances de ne rien payer sans l'en avoir averti. Il tint son conseil réuni pendant trois jours de suite pour se mettre au courant de l 'ad-

ministration de son royaume. Cette résolution, qu 'il ne prit pas sans une sorte de crainte, étonna tout le monde. Sa mère en rit ; les courtisans ne crurent point à sa durée, et les ministres attendirent qu'il s'en ennuyât. Mais il y fut fidèle pendant cinquante-quatre ans.

- a Louis XIV avait une ambition sans bornes et un amour déréglé pour la gloire ; aucun prince de sa race n'a ét; plus puissant. Quoique l'homme en lui eût beaucoup de valeur, il était très-inférieur au roi. Louis XIV avait la superstition1 de la royauté ; il croyait qu'elle venait de Dieu, et qu'elle en recevait des lumières proportionnées à ses devoirs. Il avait pour maximes que l'on règne par le travail ; que la fonction des rois consiste à laisser agir lie bon sens ; qu'un roi doit se décider lui-même, parce que la décision a besoin d'un esprit de maitre, et que, dans les cas où la raison ne donne plus de conseils, il doit s'en fier aux instincts que Dieu amis dans tous les hommes et surtout dans les rois. »

Note C, page 12 1.

— Ceux qui refusaient d'adorer le Christ adoraient cet homme, etc. —

Quand Voltaire fit son dernier voyage à Paris en 1778, il devint l'objet d'une véritable idolâtrie. « Le lundi 30 mars, il monta dans son carrosse couleur d'azur, parsemé d'étoiles d'or, le char d'Empyrée, dit M. l'abbé May- nard, et se rendit à l'Académie. A l'exception des abbés de Boismont et Millot, aucun ecclésiastique, prélat ou abbé n'était là ; dans l'universelle folie, le roi et le clergé

1. Lisez : Le sentiment de la grandeur, la foi dans les lumières et les. secours qu'un véritable roi obtient d'en haut.

firent seuls quelque figure de décence et de courage. L'Académie alla au-devant de Voltaire pour le recevoir, honneur qu'elle n'avait jamais fait à aucun de ses membres, pas même aux princes étrangers qui étaient venus la visiter.... Après une visite au secrétaire perpétuel," Voltaire se remit en route pour se rendre à la Comédie- Française. La vaste cour du Louvre était couverte de monde. Pas une borne, pas une barrière qui ne portât quelque curieux ; pas une croisée qui n'en fùt garnie. Dès que son carosse parut, le cri : « Le voilà ! » partit de toutes les bouches, suivi de celui de : « Vive Voltaire ! » Sur tout le parcours la foule était ameutée. On montait sur l'impériale et jusque sur les roues du carrosse pour voir l'idole de plus près. Villette, arrivé d'avance, vint prendre son hôte à la descente du carrosse, et, aidé du procureur Clos, qui occupait un appartement dans son hôtel, il l'arracha à la foule. A son entrée à la Comédie, Voltaire fut entouré d'un monde plus élégant. Tout cela trépignait d'enthousiasme. Les femmes surtout se jetaient sur les pas de l'impur poëte pour le contempler ; quelques-unes touchaient les vêtements et arrachaient un ou deux poils à l'ennemi de la superstition. Enfin, l'idole put se montrer aux regards avides de tous dans la loge des gentilshommes de la chambre, où il s'assit derrière M°" de Villette et de M" Denys, et en face du comte d'Artois. Le parterre entra en convulsion : « Au premier rang ! auprès des dames ! » cria-t-il ; et le dieu obéit. « La couronne ! la couronne ! » cria-t-on ensuite ; et le comédien Brizard vint lui mettre une couronne sur la tête. « Vous voulez donc me faire mourir sous des roses ! » dit le dieu pleurant de joie. Cependant toutes les femmes étaient debout. La partie du parterre située sous les loges était à genoux, désespérant de voir autrement... La toile tombée, Voltaire se préparait à remercier, lorsqu'elle se releva et laissa voir son buste monté sur un piédestal et entouré de tous les comé-

diens ayant en main des palmes et des couronnes : les cris redoublèrent, mêlés aux fanfares et aux trompettes. Saisissant un intervalle de silence, la Vestris, en prêtresse du dieu, s'avança un papier à la main, et déclama ces vers:

Voltaire, reçois la couronne Que l'on vient de te présenter ;

Il est beau de la mériter Quand c'est la France qui la donne.

« Le spectacle fini\* ce fut un nouveau brouhaha pour voir la sortie de Voltaire. Les femmes se rangèrent dans les corridors et le long de l'escalier sur son passage et le portèrent, pour ainsi dire, dans leurs bras jusqu'à son carrosse. On ne voulait pas le laisser partir, on se jetait sur ses chevaux et on les baisait... »

f Voltaire, sa Vie et ses Œuvres, par l'abbé Maynard, t. II, p. 605 )

Note D, page 114.

— Voltaire, Rousseau, etc. —

« Voltaire, c'est le dix-huitième siècle franc, sincère, ardent, débordé ; Rousseau, c'est un immense orgueil individuel, combattant le siècle avec les propres idées du siècle. Toutes les passions de l'époque, toutes ses idées, toutes ses espérances ; tout cela eut un incomparable organe dans Voltaire. Sa prose est unique ; elle brille, elle siffle, elle pousse en avant, elle tue. Dans Voltaire toutes les idées sont des impressions reçues de son époque qui tombent dans une imagination vive, qui s'y fécondent, s'y développent, s'y agrandissent et en sortent sous les formes les plus variées et les plus piquantes, éclaircies, popularisées ; en sorte qu'il paraît toujours donner ce qu'il ne fait que rendre. Son siècle et sa nation, qui paraissent menés par lui, le mènent

en réalité, et il ne commande qu'à condition de suivre. J.-.I. Rousseau paraît regimber contre cette force qui entraîne Voltaire, mais il nef résiste au siècle qu'en exagérant toutes ses passions réformatrices. Le dix-huitième siècle faisait la guerre aux institutions Sociales, Rousseau n'en veut nulle part. Le dix-huitième siècle déclarait la guerre à la religion catholique, mais par des allusions et sous des noms étrangers ; J.-J. Rousseau se prend corps à corps avec elle, et sous des formes respectueuses, sans railleries, sans allusion, il nomme les gens qu'il attaque, il proclame, dans la profession de foi du Vicaire savoyard, l'utilité morale de la croyance en Dieu et l'inutilité de la révélation. Toutes les querelles de Rousseau avec son siècle sont d'éclatants hommages rendus aux choses mêmes qu'il combat. Voilà pourquoi il est si populaire. Les acquisitions que ces deux écrivains firent faire à la langue entraînèrent, il faut le dire, quelques pertes. La langue, en devenant un instrument d'action immédiate sur les esprits, en se dégageant, en s'accour- cissant pour être plus propre à la lutte, ne perdait-elle pas un peu de cette ampleur, de cette majesté, de ces couleurs profondément empreintes, comme celles des vieux tableaux, que Pascal, Bossuet, Fénelon, la Bruyère, Saint-Simon, — là oit Saint-Simon est assez correct pour être littéraire, — avaient données à leur style? La facilité, la pureté, le mouvement, l'incomparable élégance de Voltaire, nous dédommagent-elles toujours de la pâleur des expressions, lesquelles sont toujours justes, mais non pas toujours les plus fortes? Rousseau, outre toutes les exagérations de la polémique, n'est-il pas çà et là recherché et déclamatoire? N'est-on pas fatigué dans l'un etdans l'autre de l'excès même de cette qualité en quoi consiste surtout la transformation du style du dix-septième siècle, de cette vivacité, de cette brièveté de phrase, si mordantes par moment, si fatigantes à la longue, quand elles forment comme le corps du discours

et qu'elles donnent au style je ne sais quelle pétulance peu favorable au recueillement qui doit être l'état ordinaire du lecteur. »

(Nisard. Histoire de la Littérature française.)

m note K, page t. à.

— Un paradoxe de Diderot, etc. —

« Diderot marque le dernier degré dans la marche de la philosophie française au dix-huitième siècle. Il fut le véritable centre, l'âme, non-seulement de l'Encyclopédie. mais encore du Système de la Nature, et de plusieurs autres ouvrages athées écrits dans le même esprit. Il n beaucoup plus agi en secret qu'ouvertement; il était infiniment supérieur à Voltaire et à Rousseau en ce qu'il était plus libre qu'eux de toute vanité d'auteur, et qu'il était uniquement occupé d'atteindre le but qu'il avait en vue. Ce qui l'animait, c'était une haine vraiment fanatique, non-seulement contre le christianisme, mais contre touté espèce de religion. L'opinion favorite de -sa secte, c'est que la religion n'est qu'un amas de superstitions grossières ; qu'elle n'est que le produit accidentel de la crainte inspirée par les révolutions de la nature, dont la terre porte encore les traces si visibles, aux restes d'une race d'hommes à moitié désorganisés.

« Dans plusieurs de leurs ouvrages, ces philosophes n'ont pas honte de prononcer le nom d'athéisme, et ils disent ouvertement que, pour que l'espèce humaine devienne réellement heureuse, il faut que l'athéisme soit érigé en système ; mais les tentatives partielles qu'on a faites à cet égard ont complètement échoué. La production la plus monstrueuse de ce système athée est cette explication mythologique du christianisme, suivant laquelle le Christ, simple symbole astronomique, n'aurait

jamais existé en réalité, non plus que les douze apôtres qui correspondent aux douze signes du zodiaque. Quand on eut fait dériver ainsi des sciences naturelles un nouveau paganisme complet, qu'on eut entièrement falsifié dans tous ses détails l'histoire des hommes et des peuples, il ne resta plus qu'à rappeler et à rétablir l'ancien paganisme et l'ancienne mythologie, et qu'à lui donner cette direction et cette application antichrétienne, pour enlever à l'histoire de l'univers son point d'appui et changer sa base en une vaine fable et un symbole. »

(Histoire de la Littérature, par Schlegel.)

Note F, page 8..

— Saint Bernard, etc. —

« L'Église était alors sous la domination d'un moine, (l'un simple abbé de Clairvaux, de saint Bernard. Il était noble comme Abailard, originaire de la haute Bourgogne, du pays de Bossuet et de Buffon; il avait été élevé dans cette puissante maison de Citeaux, sœur et rivale de Cluny, qui donna tant de prédicateurs illustres, et qui fit, un demi-siècle après, la croisade des Albigeois; mais saint Bernard trouva Citeaux trop splendide et trop riche : il descendit dans la pauvre Champagne, et fonda le monastère de Clairvaux dans la vallée de l'Absinthe. Là il put mener à son gré cette vie de douleurs qu'il lui fallait. Rien ne l'en arracha ; jamais il ne voulut entendre à être autre chose qu'un moine. Il eût pu devenir archevêque et pape. Forcé de répondre à tous les rois qui le consultaient, il se trouva tout-puissant malgré lui et condamné à gouverner l'Europe. Une lettre de saint Bernard fit sortir de Champagne l'armée du roi de France. Lorsque le schisme éclata par l'élévation simultanée d'Innocent II et d'Anaclet, saint Bernard fut

chargé par l'Kglise de France de choisir: et il choisit Innocent. L'Angleterre et l'Italie résistaient, l'abbé de Clairvaux dit un mot au roi d'Angleterre ; puis, prenant le pape par la main, il le mena par toutes les villes d'Italie, qui le reçurent à genoux. On s'étouffait pour toucher le saint; on s'arrachait un fil de sa robe; toute sa route était tracée par des miracles.

« Mais ce n'étaient pas là ses plus grandes affaires, ses lettres nous l'apprennent. Il se prêtait au monde, et ne s'y donnait pas : son amour et son trésor étaient ailleurs. Il écrivait dix lignes au roi d'Angleterre et dix pages à un pauvre moine. Homme de vie intérieure, d'oraison et de sacrifice, personne au milieu du bruit ne sut mieux s'isoler. Les sens ne lui disaient rien du monde. C'est de la Bible qu'il se nourrissait, et il se désaltérait de l'Evangile. A peine pouvait-il se tenir debout, et il trouva des forces pour prêcher la croisade à cent mille hommes. C'était un esprit plutôt qu'un homme qu'on croyait voir, quand il paraissait ainsi devant la foule avec sa barbe rousse et blanche, ses blonds et blancs cheveux,maigre et faible,à peine un peu de vie aux joues, et cette finesse, cette transparence singulière de teint que nous avons admirée dans Byron. Ses prédications étaient terribles : les mères en éloignaient leurs fils, les femmes leurs maris ; ils l'auraient tous suivi au monastère. Pour lui, quand il avait jeté le souffle de la vie sur cette multitude, il retournait vite à Clairvaux, et bâtissait près du couvent sa petite loge de ramée et de feuilles, et calmait un peu, dans l'explication du Cantique des cantiques, son âme malade de l'amour divin. »

(Histoire de France, par M. Miohelet.)

TROISIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION DANS LES FAITS

LA

RÉVOLUTION DANS LES FAITS

HUITIÈME MÉDITATION

TRANSITION

GILBERT

Longtemps tout resta triste et morne autour de moi. Les yeux fermés s'étaient ouverts à la lumière, et, la parole de Bossuet se levant comme un soleil sur l'histoire, le dix-huitième siècle avait lu ses fautes et nos malheurs. En littérature, comme en morale, comme en politique, il était convaincu d'avoir préparé toutes les destructions.

Le dix-septième siècle avait posé toutes les grandes bornes, d'où il faut partir ; le dix-huitième siècle tourna autour de ces bornes pour les renverser. Le dix-septième siècle avait enfanté toutes les

prémisses, le dix-huitième employa son temps il les nier ; l'un avait créé, l'autre détruisit ; le premier avait cru, le second se fit sceptique. Il y a entre eux la distance qui sépare l'âme du corps, la science de l'esprit de celle de la matière, et il en est de leur voisinage comme de celui de ces immenses parallèles qui se prolongeraient jusqu'aux limites de l'espace, si l'espace avait des limites, sans jamais se rencontrer.

Sans doute cette époque eut de brillants écrivains et de hauts génies, et cette ferveur de destruction dans le monde des esprits s'annonça avec autant de grandeur que lorsqu'elle se présenta, depuis, dans le monde des faits, à l'origine de la révolution de 89. C'étaient des ruines, mais de grandes ruines : les Titans vinrent avant les nains. Dans toute cette armée de littérateurs qui s'élançaient au renversement de l'édifice que les générations précédentes avaient élevé, il y avait je ne sais quelle ivresse guerrière, assez semblable à celle que donnent, sur le champ de bataille, l'odeur de la poudre et la vue du carnage. Quand Voltaire combattait le dix-sep- tième siècle, il ne raisonnait plus sa haine; ce n'était plus une discussion, c'était une curée à laquelle on se précipitait en s'écriant : « Écrasons l'infàme! »

Ce n'est qu'après la bataille qu'on peut juger l'étendue des pertes (A) : alors on n'est plus dis-

trait par le retentissment du canon, le sifflement ' de la fusillade, le tumulte des tambours et des fanfares, et, la chaleur du combat étant tombée, cette exaltation des esprits qui empêche de voir s'étant refroidie, et le soleil commençant à percer de ses rayons ce mélange de bitume, de poussière et de fumée dont se compose la lourde atmosphère des champs de bataille, le spectateur promène de tristes et de mélancoliques regards sur ces plaines nues et désolées où l'on n'aperçoit plus rien que de longues lignes de cadavres. Il en fut de même lors de la grande guerre que le dix-huitième siècle fit à son aîné. Il fallut attendre que le vainqueur eût quitté la place, pour apprécier toute l'étendue du mal ; en d'autres termes, ce fut après la mort des fondateurs de l'école matérialiste et athée qu'on put comprendre le tort immense qu'ils avaient fait à l'ordre intellectuel et moral et à la société.

Alors on vit que la poésie avait perdu ses inspirations, son élévation et sa verve, et toutes les branches des lettres, ce poids salutaire qui les retenait et les empêchait d'aller se perdre dans de vaines frivolités. La littérature ressembla à un navire sans lest sur une mer orageuse ; et désormais sans utilité et sans but, au lieu d'avoir sa mission et sa moralité, elle ne fut plus qu'un vain amusement de l'esprit. Joignez à cela que les continuateurs de Voltaire et de Diderot ne purent que

bégayer d'éternelles redites sur un sujet épuisé. Le philosophisme tomba dans la décrépitude en sortant de l'enfance ; sa victoire l'avait tué, parce qu'elle lui avait ôté cette ardeur d'opposition, ce fanatisme d'incrédulité qui avaient fait sa puissance. Tant qu'il avait eu une religion à détruire, il avait vécu ; mais, son ennemie à demi renversée, il tomba lui-même : car les croyances négatives n'ont d'existence et de vigueur qu'autant qu'elles sont fortement réprimées par des croyances positives ; elles sont à celle-ci ce qu'est l'ombre au corps. Ce fut à cette époque que l'on put voir combien le sensualisme de Locke, l'athéisme de Diderot, le scepticisme de Voltaire, sont contraires à la littérature. Le théâtre ne fut plus qu'un lieu commun, et, comme on avait fait autrefois des vers, on fit des tragédies d'allusion. Fine et spirituelle encore, la poésie ne fut plus ni haute ni inspirée, et la littérature expira au milieu des sables, comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau quand il finit.

Voltaire, Rousseau, et le dix-huitième siècle tout entier, découvraient enfin ces tristes conséquences de leurs principes sur cette littérature qu'ils avaient tant aimée. Penché comme eux sur ces ruines, je méditais sur les grands enseignements que je venais d'entendre, lorsque j'aperçus une figure noble et glorieuse qui s'avançait de mon côté. On lisait dans ses yeux une chaste mélancolie ,

sainte eompatissance excitée par l'aspect du malheur ou reflet lointain des douleurs humaines dont la bonté céleste sait faire une félicité de plus. Cette âme marchait solitaire. Tandis que tous les fronts étaient sombres, cette mystérieuse apparition s'approchait avec un front serein. Une flamme légère se jouait autour de sa tête et la couronnait d'un mystérieux diadème ; elle traversait la foule étonnée, brillante comme un de ces astres de feu qui glissent dans la nuit, et je remarquai que les yeux de Bossuet se reposaient sur elle en se dépouillant de leur sévérité, pour prendre une expression d'une ineffable douceur.

Je crus entrevoir un de ces anges qui, lorsque la création était encore à son matin, et que le ciel réchauffait de son haleine la terre, sa jeune épousée, cette nouvelle venue de l'espace et du temps, conversaient avec nos premiers pères dans les solitudes de l'Éden. Était-ce Raphaël, qui flt descendre un rayon de lumière dans les yeux fermés du vieux Tobie? Était-ce Gabriel, qui, lorsque les jours marqués s'accomplirent, salua Marie pleine de gràces, cette Ève de la loi nouvelle dont allait naître un enfant divin? Je ne savais ; mais je m'inclinai devant la figure glorieuse, comme devant un envoyé des deux.

« — Esprit, lui dis-je, descendu sans doute du haut du firmament, dont votre front réfléchit la

splendeur., quel ordre venez-vous m'apporter, ou quel secret venez-vous m'apprendre ? »

Un sourire d'une pureté ineffable passa sur son visage, comme un souffle léger qui ride la surface d'un lac d'azur, puis j'entendis une voix suave qui, sans frapper mes oreilles, arrivait à mon cœur : — « Je ne suis pas un des anges du ciel, murmurait- elle ; comme vous, j'ai habité la vallée des larmes. Ce diadème de feu que vous voyez autour de ma tête, Dieu en a pris chaque rayon dans mes malheurs. Ma journée a été courte, mais elle a été laborieuse : au temps de ma vie, c'est-à-dire de mes souffrances, les hommes m'appelaient Gilbert. »

A ce nom, une immense pitié s'éleva dans mon àme. Elle m'apparaissait toute trempée de larmes, cette vie qui, sous un ciel fermé et sur une terre avare, se déroula comme une longue douleur. Je voyais cette jeune intelligence s'épanouir d'abord aux songes de la poésie ; elle allait, elle allait pleine d'espoir vers une majestueuse apparition qui, cachée sous un manteau de pourpre, l'appelait à l'autre bout de la carrière et semblait lui tendre les bras. Ni périls ne pouvaient effrayer le poëte, ni barrières l'arrêter. Il croyait à la justice des hommes, comme il croyait à la bonté de Dieu. Et cependant la route devenait de plus en plus àpre sous ses pieds sanglants ; des regards froids et ironiques accueil-

laient ses efforts, les cœurs étaient murés devant lui ; pas une main secourable qui essuyât la sueur de son front, pas une voix compatissante qui s'élevât pour lui crier : Courage ! pas un visage ami où il pùt se reposer les yeux. Seul, toujours seul, il marchait, il se traînait, le poëte, et, quand il arriva haletant sous l'ardeur du soleil et sous le poids de la journée, l'apparition éclatante vers laquelle il s'était avancé avec d'incroyables efforts s'évanouit ; le manteau de pourpre tomba ; sous le manteau de la gloire il n'y avait qu'un hideux squelette : c'était la faim.

Mes larmes coulaient, et je ne trouvais point de consolations. Dans cette misère, je pleurais tant d'autres misères ! dans cette destinée si morne et si abandonnée, je déplorais tant de destinées marquées d'un sceau de gloire et de douleur ! Je voyais à travers les âges s'élever, de distance en distance, ces vies de poëtes grandes et tristes comme, dans les bois, ces arbres que la foudre a touchés.

Homère, ce chef de la grande race des intelligences, m'apparaissait conduisant le chœur de ces gloires et de ces infortunes. Il faisait nuit sous le soleil pour Milton, comme pour Homère ; ces deux destinées se touchaient par l'adversité comme par le génie. En même temps les portes du cachot de Ferrare s'ouvraient et me jetaient les tortures et

l'agonie du Tasse. Dante mangeait le pain amer de l'exil. Une mer irritée, poursuivant le Camoëns et son poëme, ouvrait, pour l'engloutir, ses gouffres profonds comme l'oubli ; et la misère et la faim, derniers hôtes d'une vieillesse illustre, s'asseyaient près du lit de mort où s'éteignait le grand Corneille!

« — Hélas ! m'écriai-je, sans doute pour humilier l'orgueil de l'homme, Dieu a donné au génie la folie pour sœur et le malheur pour compagnon. Il nous a montré ces intelligences qui semblaient destinées à reculer toutes les bornes, marchant dans des voies douloureuses ou désordonnées : un Abailard s'égarant par trop de lumières ; un Féne- lon approchant des frontières de l'hérésie en traversant les sphères les plus élevées du spiritualisme chrétien ; un Pascal sentant tout tourner, tout trembler autour de lui, quand il étudie le monde, des sommets escarpés de son génie, semblable à une de ces tours prodigieuses du haut desquelles on ne peut regarder sans éprouver des vertiges : Pascal, voyant s'ouvrir, à deux pas de la table où il résout les plus effrayants problèmes, un abîme immense, image fidèle de cet autre abîme qui se creusait dans la profondeur de ses pensées. Et vous aussi, poëte, vous avez subi cette loi. Malheur à ceux qui, comme vous, naquirent condamnés de Dieu à l'intelligence ! L'intelligence est un flambeau fatal qui brùle celui qui le porte et

n'éclaire que ceux qui le suivent. Ah! mieux eùt valu, pour vous, couler, ignorant et ignoré, des jours tranquilles et purs dans l'obscurité paternelle ! Convive plus heureux, vous eussiez gardé longtemps votre place au banquet de la vie, vous seriez mort plein de jours, et vos yeux, près de se fermer sous une nuit éternelle, s'ouvrant encore une fois à la lumière, n'eussent point cherché, sans le rencontrer, un visage ami pour reposer votre dernier regard. Poëte, je vous salue, la Providence fut pour vous bien sévère ! (B) »

Les yeux de la figure glorieuse semblèrent s'allumer d'un saint courroux ; la flamme qui ceignait sa tête resplendit plus éclatante et plus vive. Tel était le poëte, sans doute, lorsque, se levant seul contre une époque, il ne craignit point de flétrir d'un vers vengeur le dix-huitième siècle dans la toute-puissance de ses vices, et mourut, comme un autre Machabée, sous le poids du colosse qu'il avait vaincu.

« Qui ose accuser la Providence? s'écria-t-il d'une voix sévère ; qui ose lui reprocher les tortures de l'intelligence se débattant dans les serres ensanglantées de la douleur? Laissez Homère aveugle mendier son pain dans la Grèce ; laissez Torquato mourir, dans une loge de fou, de démence et de poésie ; laissez Milton, aveugle comme Homère, reporter dans les profondeurs de son àme

ses yeux fermés aux clartés du jour ; laissez II' Camoëns et Gilbert s'agiter sur le grabat d'un hi)pital, dans les convulsions de leur agonie ; et ne murmurez point, homme de peu de foi, car c'est une grande loi d'en haut qui s'accomplit. Adamas, Adamas, parce que tu as péché, tu ouvriras la terre à la sueur de ton front, a dit Dieu dans l'Écriture. Ce terrible arrêt frappe en même temps le corps et l'intelligence. Le travail et la douleur, se tenant par la main, sont entrés dans le monde, et ces deux formidables exécuteurs des décrets divins, appuyant le pied sur l'homme, l'écrasent toutes les fois qu'il remue. La nature morale connaît aussi ces sueurs sangiantes et glacées qui fécondent les régions de la pensée ; et l'intelligence est une Ève condamnée à enfanter avec douleur. »

Il disait, et, tandis que retentissait sa voix pleine des harmonies du ciel, les ombres qui cachaient ce grand mystère à mes regards tombaient peu à peu. Je lisais le secret de ces malheurs qui épurent ici-bas la vertu comme le génie. Je voyais la sublime tribu des puissants esprits et des cœurs purs marcher dans leur gloire, couronnés de leurs adversités. Christ du Dieu vivant, je comprenais ce sceptre de roseau placé dans votre main sacrée et ce diadème d'épines posé sur votre front sanglant à votre heure dernière, merveilleux symbole des souffrances et des injures qui forment les at-

tributs de quiconque s'élève par l'intelligence et par le cœur. Maître, vous avez voulu enseigner aux hommes que partout le génie et la vertu trouveraient leur calvaire ; qu'ils seraient vus, comme vous, gémissant et pleurant dans de mortelles agonies, et que, aux heures où le silence et le sommeil règnent sur tous les yeux, des voix seraient entendues dans le désert, criant à Dieu, du fond de leurs angoisses : « Que ce calice amer soit écarté de mes lèvres, mon Dieu ! mon Dieu ! »

Et je dis au poëte : « Triste fut votre pèlerinage dans la vallée des larmes ; cruels ont été pour vous vos frères, mais Dieu a été juste. Vous vîntes dans un temps où celui qui mesure l'ombre et la lumière au monde avait permis à d'orgueilleuses ténèbres de prévaloir, et, au milieu des corruptions du siècle, vous m'apparaissez comme une de ces blanches voiles qui se dessinent sur les gouffres ténébreux de l'Océan. »

La figure glorieuse poussa un soupir, mais un soupir si profond et si triste, qu'il me sembla COlltenir toutes les amertumes d'une vie. Le bonheur céleste qui éclatait dans ses traits ne s'effaça point, mais il fut comme voilé par ce souvenir.

« Hélas! dit-elle, mes souffrances ont été grandes, si grandes, qu'elles n'ont pu être surpassées que par les bontés de Dieu. Oh! qui dira les trésors de douleurs qui se sont épanchés de

mon âme, pendant ces nuits solitaires olt je méditais sur ma lamentable destinée ! Se sentir au cœur cette foi qui fait les poëtes, se sentir au front la pensée qui prend son vol vers le trône de Dieu en déployant ses ailes dans l'étendue, et voir tous ses efforts, toutes ses paroles, se briser contre un mur d'airain ; entendre pendant son sommeil une voix qui vous murmure à l'oreille des prophéties de gloire, et se trouver à son réveil suspendu sur les gouffres dévorants de l'oubli ; avoir l'instinct de son immortalité, et sentir son esprit et sa chair livrés à deux vautours, le désespoir et la faim : telle a été ma vie.

« Je ressemblais à un homme qui veut marcher et dont les membres sont enchainés par une puissance inconnue. Mes vers tombaient avec mes pleurs. On accuse ma poésie d'amertumes , ah ! qu'on accuse donc mes larmes dans lesquelles elle s'est trempée. Une fois, il est vrai, je l'attaquai en face, ce siècle coupable. Une pensée d'indignation et de colère s'était élevée dans mon sein. La victime s'était échappée de l'autel, et, avant que le couteau fatal s'enfonçât dans ses flancs, elle s'était révoltée contre le sacrificateur. Je voulais lui apprendre, à cette société dure et impitoyable, qu'il y avait quelque force et quelque courage dans le malheureux poëte qu'elle écrasait sous sa haine et sous ses dédains. Je demandai à la misère de

m'accorder quelques instants pour les donner à la Ioire. Je dis à la souffrance : « Ma sœur, encore ©

« un jour pour la poésie ! » Je dis au désespoir, ce compagnon de mes nuits et de mes journées : « Frère, à demain ! »

« Alors je composai ce chant où toutes les amertumes de mon âme se répandirent. L'indignation courait dans mes vers comme une tempête de feu ; l'ange des saintes vengeances m'était apparu agitant l'épée flamboyante qui écarta nos premiers parents des bocages de l'Éden. Une .fois encore je crus à la gloire. Je m'arrêtai pour écouter les applaudissements des hommes : et je n'entendis que le bruit de mes sanglots qui retentissaient dans le silence, et je sentis mes os craquer sous le pied lourd et froid de cette société qui, sans s'arrêter pour m'entendre, insensible à ma colère comme à ma patience, m'écrasait en continuant son chemin! »

Le poëte s'arrêta, il pleurait sur l'humanité, et moi je pleurais sur le poëte, et je jetais des regards indignés sur le dix-huitième siècle, qui se remuait dans le lointain. Mais bientôt sa parole retentit de nouveau, et mon âme semblait me quitter pour s'attacher à ses lèvres;

« Que lui avais-je fait, s'écriait-il, à ce siècle impitoyable? je n'avais point renié le Christ pour m'incliner devant les autels de Voltaire. Dans cette

époque, qui vécut debout devant Dieu et à genoux devant un homme, j'osai passer la tête haute devant l'homme et la tête courbée devant Dieu. On me proposa, comme aux martyrs du cirque, des fleurs et de l'encens pour sacrifier aux idoles ; comme les martyrs, je repoussai cette injure, je répondis : « Je « suis chrétien ; » et le peuple cria : « Qu'on lp « mette à mort ! »

« Et cette société devait pourtant périr par les principes que propageait Voltaire! Cette idole qu'elle adorait, et dans les bras de laquelle elle jetait les générations naissantes, était line idole rougie par le feu, qui, dans ses bras dévorants, consumait ses adorateurs. Il y avait des hommes puissants en dignité et en richesses, qui, avec le revenu d'une de leurs journées, auraient fait un patrimoine au poëte; qui, avec une de leurs paroles, auraient fait sa gloire ; et leur bouche resta fermée comme leur main.

« Emprisonné dans mon indigence comme dans un cachot, il me venait de ce monde de délices des brises embaumées de bonheur qui insultaient à ma misère, et des murmures de joie qui troublaient le silence de mes nuits.

« Enfin, un jour se leva triste et fatal sur ma tête brisée. J'éprouvais de cruelles douleurs; mes idées nageaient'vagues et indécises, comme de pâles clartés dans une mer de ténèbres ; poésie, gloire,

avenir, mes malheurs mêmes, j'avais tout oublié ; une seule sensation, une sensation atroce, s'était emparée de toutes les puissances de mon être ; j'avais faim. Vous le savez, mon Dieu, seul témoin de mes souffrances, je regrettais ces journées d'afflictions, où du moins le matin m'apportait, comme aux oiseaux du ciel, mes frères, la nourriture de la journée. Le désenchantement de mes illusions déçues, la fuite de mes espérances, ces beaux anges du ciel, qui, sans se poser sur la terre, revolent au firmament d'où ils sont descendus, les tourments d'un cœur brisé, les angoisses de l'àme, les pleurs, les soupirs, les insomnies douloureuses, c'était là le bonheur que regrettait Gilbert, et le désespoir même lui semblait beau, maintenant qu'il connaissait la faim.

« J'avais demandé à mon siècle un morceau de pain , en lui promettant une gloire de plus en échange ; ce siècle avare refusa le marché. Alors, mes souffrances augmentant, ma tête se troubla, j'eus des visions étranges : il me semblait que la nature, se pressant autour de mon lit de mort, venait dire un dernier adieu au poëte, et déployait ses magnificences sous les yeux de l'ami qui allait la quitter. Je voyais passer les forêts aux dômes ondoyants, qui jetaient doucement leur fraîcheur à la fièvre de mon agonie, et je m'écriais : « Adieu, « riant exil des bois ! » Je voyais passer les prai-

ries étendues comme un lit nuptial sous les saintes fiançailles du printemps, et je m'écriais : « Adieu, « douce nature ! » Le ciel m'apparaissait avec de légers nuages errants comme l'haleine des astres sur la pureté de son bleu d'azur, et je m'écriais : « Ciel, pavillon de l'homme, adieu pour la der- « nière fois ! » Enfin ces illusions s'évanouirent. J'étendis autour de moi mes mains comme un homme égaré, mes yeux s'ouvrirent à la lumière, et le palais des souffrances m'apparut plein de tristesse et de deuil, au moment où, dans la demeure de ceux qui n'ont point de demeure, je me réveillai pour mourir ! (C) »

Le poëte avait cessé de parler, et sa voix triste et plaintive comme la brise de la nuit retentissait encore dans mon cœur. Cette vie si courte me paraissait maintenant trop longue, tant les douleurs l'avaient remplie. Je croyais qu'il n'était point donné au cœur de l'homme de contenir tant d'angoisses, et j'étais près d'accuser la Providence, qui me semblait avoir été cruelle en ne mesurant point le malheur et le bonheur au poëte, comme elle mesure à l'hirondelle la pluie et le soleil. Trouverait-elle dans ses trésors un baume pour de si cruelles blessures ? Trouverait-elle une récompense assez magnifique pour tant de résignation ?

Ces pensées assiégeaient mon esprit , mais aucune

parole n'était sortie de mes lèvres. Le poëte répondit à mes pensées :

« Si le fardeau de ma journée a été lourd, dit-il avec un doux sourire, Dieu a magnifiquement récompensé son serviteur. Il a voulu que, toutes les fois qu'une jeune âme, blessée des maux que j'avais soufferts, verrait le sombre désespoir se lever à son chevet, je descendisse la main pleine de célestes espérances et de saintes pensées pour me placer entre elle et le désespoir. C'est moi qui murmure aux oreilles de ceux qui veulent mourir ces douces paroles qui rattachent à la vie ; c'est moi qui, dans le silence des 'nuits, viens verser un baume inconnu dans les cœurs blessés. Je suis ces douloureuses destinées, sœurs de ma destinée douloureuse, qui, une étoile au front, marchent dans la souffrance et le malheur. Je les soutiens quand la fatigue du jour est trop grande et qu'elles chancellent près de tomber ; je les remets sur la route quand elles s'égarent ; et, quand Dieu leur envoie la fin de leurs maux, c'est de ma bouche qu'elles entendent cette parole du ciel qui rend les adieux à la terre moins déchirants. »

J'admirais cette récompense digne de celui qui la donnait et digne de celui qui l'avait reçue, lorsque le poëte me fit signe de m'avancer avec lui vers le dix-huitième siècle, dont nous entendions les murmures lointains. Je compris qu'il avait une

mission à remplir envers ce siècle orgueilleux, et j'obéis. En ce moment une figure glorieuse parut à côté du poëte; elle portait une couronne d'un éclat incomparable, et la vertu resplendissait si belle sur son front, que, si les méchants l'avaient aperçue une seule fois dans leurs rêves, ils seraient devenus vertueux. Elle marchait, et les fleurs naissaient sous ses pas, blanches et pures comme elle. Elle s'avança vers Gilbert avec un sourire plein d'une chaste tendresse sur les lèvres, et Gilbert l'appela du doux nom de soeur : c'était Jeanne d'Arc.

Je suivais ces deux glorieuses figures, empressé de savoir quelle mission elles allaient remplir auprès du siècle maudit. A mesure qu'il devenait plus proche, on commençait à distinguer les voix, tout à l'heure confuses ; ce siècle, qui tomba par l'orgueil, essayait de se révolter encore contre la haute parole de Bossuet. Accablé de la censure de tous les âges de l'histoire, il se louait lui-même. Il élevait au ciel sa sagesse, sa tolérance, sa philosophie. Il se vantait d'avoir détruit les barrières des croyances qui empêchent les hommes d'être frères et de se donner la main. Il n'avait eu ni préjugés ni haine; il n'avait maudit personne, tué personne ; il était l'ami de toutes les gloires de la France, l'affranchisseur des intelligences et des talents, et le bienfaiteur de l'humanité.

Tandis qu'il parlait ainsi, les deux ligures glorieuses s'avancèrent majestueusement vers lui en se tenant par la main.

Et Gilbert dit : « Celle-là est Jeanne, la libératrice de la France, brùlée, au bruit des acclamations, par Voltaire, dans un poëme dont les flammes s'étaient allumées aux flammes anglaises du bûcher de Rouen. »

Et Jeanne d'Arc reprit : « Celui-ci est Gilbert, votre frère, persécuté par vous et mort dans le dix- huitième siècle, à mi chemin de sa gloire, faute d'un morceau de pain. »

A ces paroles, le dix-huitième siècle retomba la face contre terre ; il eut honte de lui-même, il demanda aux abîmes du temps de le cacher. Et une voix me dit que son chàtiment, pendant l'éternitè, serait de se relever sans cesse par cette pensée d'orgueil, qui devait faire son supplice puisqu'elle avait fait son crime, pour retomber sans cesse sous le poids de la vérité terrible, rocher plus lourd que ce rocher de la Fable antique, roulant du haut d'un mont escarpé sur un pàle criminel.

NEUVIÈME MÉDITATION

LE GÉNIE DE LA RÉVOLUTION DE 89

Tandis que je contemplais tristement cette grande humiliation de la plus orgueilleuse de toutes les époques, la voix de Gilbert retentit à mes oreilles, douce et pure, et me tira de la rêverie où j'étais plongé. Le poëte me faisait signe de le suivre, et m'indiquait du doigt l'horizon qui apparaissait sombre dans 'le lointain. Je marchais au milieu de ténèbres larges et profondes que de rares lueurs éclairaient à demi. C'étaient les yeux flamboyants de cette innombrable armée de morts, qui formaient comme une ligne de feu dans l'étendue. Cette fois il me sembla que tous les siècles avaient repris leurs rangs, que tous marchaient derrière nous, vers le point où une force invincible poussait ces générations du tombeau, comme le vent du nord balaye en rapides tourbillons les feuilles desséchées. Tantôt je voyais apparaître le front dur et hautain de Luther, ou la figure froide f

et glaciale de Cahin au profil de fer, ou le visage douloureusement pensif de Mélanchthon ; tantôt la figure chagrine et défiante de Jean-Jacques, ou la tête pleine d'ironie de Voltaire, ou le front audacieux de Diderot. D'Holbach, le chef des athées, suivait avec son effroyable famille ; race impie qui a employé l'intelligence à nier l'intelligence, flambeau rebelle qui, allumé au soleil du monde des esprits, a nié le soleil. Gilbert me les montrait, et l'indignation étincelait dans ses yeux. Ses lèvres restaient fermées, sa voix silencieuse ; mais son âme s'épanchait dans mon àme, et ses pensées me tombaient goutte à goutte dans le cœur. Il me communiquait l'horreur qu'il éprouvait à la vue de l'athée, ce monstre de la nature morale, qui a nié à la fois l'homme et Dieu. Les âmes s'écartaient avec épouvante de ce groupe des fils de la lumière, qui ont dit à la nuit : « Sois notre sœur ! » et ils marchaient solitaires dans la foule.

Aucun bruit pourtant ne troublait le silence solennel de cette grande armée des morts. Elle nous suivait triste et pensive ; et, les ténèbres au milieu desquelles elle s'avançait s'éclaircissant peu à peu, les regards cherchaient dans le lointain la lumière qu'ils n'apercevaient point encore. A la lueur d'une douteuse clarté, on lisait sur tous ces pâles visages une attente immense. Les yeux ardents semblaient dévorer les profondeurs de

l'horizon, qui cachaient le spectacle dont le pressentiment agitait tous les coeurs ; pas un son ne retentissait dans les airs, et il semblait pourtant que les oreilles attendissent les accents d'une voix inconnue. Tout à coup la voix s'éleva, et cette parole remplit l'espace :

« Que les ouvriers de ruines voient leur ouvrage, et que la moisson se lève devant les laboureurs ! »

Aussitôt la nue, dans laquelle nous marchions enveloppés, se déchira avec un bruit épouvantable ; une mer de lumière sembla se répandre sur l'étendue et en éclairer tous les points, et une époque étrange apparut devant l'assemblée des morts, debout sur le seuil du temps.

Ce fut d'abord un spectacle confus et insaisissable qui frappait les yeux sans aller à la pensée. Un édifice dont les portes étaient ouvertes laissait voir dans son enceinte une assemblée nombreuse rangée autour d'une haute tribune, et attentive aux signaux qui en descendaient. Les paroles aux ailes de flammes traversaient les airs, et elles allaient éclater au dehors terribles comme la foudre, cette colère de feu qui tombe du ciel, bruyantes comme le tonnerre aux formidables roulements. Au bruit de ce tonnerre et aux éclats de cette foudre, une foule immense se levait ; elle courait vers les hautes tours d'un lointain édifice, et elle le renversait avec une fureur étrange, puis elle dansait sur ses

ruines avec une étrange joie. On voyait à l'horizon les flammes qui consumaient des châteaux aux fronts majestueux, vieux monarques des âges qui, couronnés de leurs créneaux, semblaient régner dans l'espace et dans les temps, et une allégresse immense entourait ces incendies ; on eût dit qu'à la lueur de ces grands flambeaux la multitude lisait toute une destinée de bonheur dans l'avenir.

L'esprit se perdait au milieu de cette confusion. On voyait, et l'on croyait ne point voir; on entendait, et l'on croyait ne point entendre, tant les idées semblaient troublées, tant les mots avaient changé de sens. De toutes parts s'élevaient des paroles de douceur et de mansuétude, on chantait des hymnes sans fin à l'humanité ; et puis la fureur se peignait sur tous les visages ; les mains s'agitaient dans les convulsions de la colère ; on se ruait au meurtre ou à la mort. Des voix s'élevaient qui célébraient les bienfaits de la liberté, cette fille 'du ciel, par qui chacun est roi sur la terre ; on disait l'homme retrouvant sa dignité dégradée et sa félicité perdue ; et puis les prisons s'ouvraient devant une population de captifs, les échafauds se dressaient d'eux- mêmes devant une population de condamnés; 011 haïssait au nom de la concorde ; on traînait dans les cachots au nom de l'indépendance; on incendiait au nom de la paix et de l'union ; on tuait au nom de l'humanité : tout était crime, excepté le crime

même, et tous les crimes se commettaient au nom de la vertu. La fraternité universelle était proclamée , et tous ces frères, aux mains sanglantes.. s'entre-dévoraient entre eux. On livrait à l'exécration des hommes le nom des tyrans, et on les imitait; on détestait tout à la fois, et l'on surpassait leurs tyrannies : c'était un contraste effroyable, une contradiction incompréhensible, un inextricable chaos.

Au sein de cette confusion, des hommes étaient debout, et la persuasion tombait de leurs lèvres avec leurs paroles. Chaque fois que le sang humain coulait, ils vantaient la clémence du siècle; quand une tête roulait devant une populace ivre de sang et de joie, ils s'écriaient : « Vous êtes un peuple de frères. » Ces hommes suivaient avec respect une figure à demi couverte de haillons, et ils saluaient ce souverain déguenillé du nom de Majesté. Jamais les adulations n'avaient rampé plus près de terre ; la bouche encore remplie de malédictions contre les flatteurs des trônes et les courtisans des palais, ces hommes se faisaient les flatteurs de la rue et les courtisans de la boue.

Toute l'assemblée des siècles recula d'effroi A l'aspect de ce triste tableau. Ceux qui avaient traversé les terreurs de la mort sentirent qu'ils n'avaient point encore épuisé toutes les terreurs ; il se fit un mouvement dans cette innombrable

population, et les pâles habitants du cercueil pâlirent. Quel était ce siècle étrange? Quel était ce peuple? Pourquoi ces joies? Pourquoi ces colères? Pourquoi ces paroles de bienveillance? Pourquoi ces meurtres? Pourquoi cette vague de sang qui, grossissant jusqu'à devenir une mer, montait vers le ciel en engloutissant l'époque dans ses grandes eaux ?

C'était entre ces fiers esprits l'occasion d'une querelle étrange. Rousseau et Luther, Voltaire et Calvin, jetaient un œil effrayé sur ce spectacle inouï. Ils s'interrogeaient de la voix et du regard, et se demandaient quel était le sens de cette terrible histoire. Ils ne pouvaient comprendre l'ivresse qui s'était emparée de ce peuple, formidable ivresse des idées, qui fait chanceler les empires et les royaumes, et crouler les trônes aux colonnes d'airain.

Alors Gilbert, se penchant vers moi avec une douceur pleine de majesté : « Voilà les ouvriers de ruines qui méconnaissent leur œuvre, dit-il; voici les pères de la Révolution française qui détournent la tète quand leur fille, ornée de toutes les grâces qu'ils lui ont faites, couronnée de toutes les splendeurs qu'ils lui ont laissées, s'avance à leur rencontre à travers les abîmes du temps. Bientôt leur incertitude va cesser, et le bandeau qui couvre leurs yeux se lèvera de lui-même. Dieu a voulu

que les siècles écoulés assistassent aux suites de leurs fautes et aux conséquences de leurs crimes ; c'est là le plus terrible châtiment. Oh! maintenant que les passions qui les ont agités se sont glacées dans leurs veines, maintenant que leurs yeux, en se fermant aux clartés trompeuses du monde terrestre, se sont ouverts à la lumière, oh! qu'ils voudraient arrêter leur postérité malheureuse dans ces voies d'égarement où ils l'ont engagée ! Comme ils voudraient prévenir ses erreurs et lui épargner des crimes? Semblables à une mère qui voit, de loin, son fils unique au moment d'être englouti dans un gouffre, ils veulent parler, et leur voix expire sur leurs lèvres, leurs avertissements ne tombent point sur la terre, et leurs prières ne montent point vers le ciel; ils étendent les bras, et leurs bras ne saisissent que l'étendue; ils veulent courir, et leurs pieds sont scellés dans la pierre des tombeaux. Un pas, un geste, une parole, et ce siècle, leur fils, qui se débat sur les bords de l'abime, est sauvé par eux ; mais ce geste, ce pas, cette parole, Dieu les leur refuse. Ces prisonniers de la justice divine sont les impuissants témoins d'une catastrophe qu'ils ont préparée ; ils assistent à la ruine dont ils sont les auteurs. Ils la prévoient, et ils ne peuvent la prévenir; et alors leur cœur nage dans une mer d'angoisses, la main du désespoir s'appesantit sur leur àme; ils iiiv<>-

quent le néant comme un asile, et demandept à leur douleur de les consumer, Vaine prière! leur douleur est leur aliment, en même temps que leur torture, elle les nourrit et les dévore, et leur cœur, agrandi par le ver qui le ronge, s'élargit jusqu'à contenir toutes les souffrances de l'humanité ! »

Ainsi parla le poëte.

Je m'inclinai avec terreur devant la justice infinie de ce terrible arrêt descendu du trône de Dieu, et je compris cette loi redoutable imposée aux intelligences : malheur à qui jette dans le monde ces idées coupables qui traînent après elles les catastrophes et les crimes ! Les idées sont semblables à ces grands courants qui traversent les airs, chargés de prospérités ou de fléaux ; comme les quatre vents du ciel, elles soufflent l'abondance ou la stérilité à la terre. Ou bien encore ce sont d'immortels flambeaux qui, lorsque la main qui les portait s'est ouverte, glacée par la mort, marchent seuls en répandant la lumière ou en allumant l'incendie ; tant qu'enfin ils viennent, au dernier jour, entourés des feux qu'ils ont allumés, ou des clartés qu'ils ont répandues, rendre témoignage devant Dieu à l'intelligence qui les a laissés derrière elle, et l'envelopper du cortège des crimes qu'elle a fait naître ou des vertus qu'elle a suscitées.

Ainsi l'homme à qui Dieu a accordé cette puissance qui rapproche la créature du Créateur, la puissance de régner par la pensée, cet homme a des torts ou des mérites qui ne sont point circonscrits dans le temps ! Les iniquités des générations suivantes viennent peser sur son tombeau, ou leurs vertus ajouter un nouvel éclat à sa couronne. Grand et sublime présent qu'il a reçu du ciel, s'il en profite ; mais aussi présent terrible s'il en abuse !

Ces réflexions, assiégeant mon âme, m'empêchaient presque de voir et d'entendre ce qui se passait autour de moi, lorsqu'un grand mouvement se fit dans l'assemblée des morts. Je levai la tète et j'aperçus un homme qui, se détachant de l'époque sur laquelle nous avions les yeux, s'avançait vers nous d'un pas fier et hardi. Il y avait dans sa démarche une familiarité pleine de force. Chaque fois que son pied s'appuyait à terre, il semblait prendre possession du sol. Sa vaste tête, rejetée en arrière dans une attitude de commandement, annonçait plus de hauteur que de noblesse, et sur son large front, battu par toutes les passions humaines, la volonté se dessinait avec une énergie qui défiait les obstacles et brisait les difficultés. Le siècle révolutionnaire avait ouvert ses rangs devant ce puissant mortel, qui semblait être son roi. Il continuait à marcher, et par-dessus toutes les têtes j'apercevais sa tête énorme qui paraissait

peser sur des épaules de géant. Comme à chaque instant il s'approchait, on pouvait distinguer ses yeux, brillants comme deux foudres sous ses épais sourcils, et sa bouche toute chargée d'amères ironies, de brûlantes invectives, et toute plissée de dédain. Il levait quelquefois le bras comme un tribun qui va prendre la parole, et ce bras semblait taillé pour porter un sceptre ou une massue.

Des souvenirs confus me montaient au front ; un instinct secret m'avertissait que ce n'était point la première fois que je rencontrais cet homme ; et, en effet, cet homme s'était miré dans son époque, et l'histoire avait gardé la fière empreinte de son génie. Les événements, qui se précipitent comme la lave, réfléchissent comme une glace fidèle, mais comme une glace sur laquelle se fixeraient éternellement les images, ils réfléchissent ces hautes figures devant lesquelles ils coulent, et qui se penchent sur les bords des siècles comme des géants. J'allais donc nommer le prodigieux tribun qui s'était taillé, de ses propres mains, sa statue dans l'histoire, lorsque, sa voix devançant la mienne, il s'arrêta en face de Luther et de Voltaire, et leur dit : « Je suis Mirabeau. »

A ce nom, un cri immense retentit. Les jours marqués venaient de s'accomplir. Les trois puissants destructeurs avaient traversé le temps et l'espace pour se donner la main.

Le moine de la Germanie et le philosophe de Ferney ne pouvaient détacher leurs regards du formidable orateur. Ils admiraient la puissance écrite sur son front et le génie de la destruction qui éclatait dans ses yeux; Mirabeau, à son tour, envisageait d'un regard curieux le front hautain de Luther, et le front chauve du philosophe, étin- celant comme un foyer dont la flamme rayonnait d'un éclat sinistre.

« Oui, s'écria-t-il enfin, vous fûtes l'un et l'autre mes ainés de gloire et de génie. Luther, c'est vous qui élevâtes, sans le vouloir, l'autel de la raison dans l'Église. Grâce à vous, Voltaire, la raison, comme cette statue du Jupiter Olympien trop grande pour son temple, se leva et renversa l'édifice. Mirabeau, descendu après vous dans la vie, conduisit la société devant le nouveau Dieu du m.onde, et quand l'arrêt qui la condamna fut prononcé, il la frappa du coup mortel.

« Frères, je vous salue ; car, sans vous, je n'aurais point pu mettre dans l'Etat une révolution qui, pour entrer dans la société, n'eût point traversé l'Église. Ce que vous fûtes dans votre époque, je le fus dans la mienne : chacun de nous prit cette page du temps qu'on appelle un siècle, et y grava son nom. Luther, Voltaire, Mirabeau, trois pas qui mènent au bout d'un monde.

« Mes pareils m'avaient honteusement repoussé,

mon père m'avait maudit; la société, au sein de laquelle je vivais, m'avait marqué d'un sceau, mes contemporains m'avaient condamné au mépris ; j'en appelai à la terreur. C'est aussi une estime que la crainte, et celle-là nulle ne l'inspira comme le fils des Arrigheti. Il y avait des taches sur mon front, je le cachais dans la nue, asile de l'aigle et de Mirabeau.

« C'était un duel à mort, que celui qui s'était élevé entre moi et cette société maudite, qui dès ma jeunesse avait proscrit mes idées, troublé mes plaisirs, attenté à ma liberté. Elle voulut, l'insensée qu'elle était, rogner de sa main débile les ongles du lion. N'aurait-il pas fallu que, pour lui complaire, à cette société caduque, j'emprisonnasse mes facultés dans ses vieilles formules, je misse des gants sur mes mains fortes à déraciner un trône, du fard sur mes passions, et que je mesurasse à ses boudoirs la puissance de mes orgies ? La monarchie n'avait point voulu de mes vices, je les vendis à la place publique, qui en fit des vertus. Je descendis pour monter, je me fis peuple, et je troquai mon rôle de gentilhomme, le plus méprisé du royaume de France, pour celui de roi d'une révolution.

« Oui, pendant un an, je vécus je régnai. Quellp, vie! quelle puissance! quel règne! C'était chaque jour un nouveau combat et une nouvelle victoire. Tout ce qui avait insulté ma vie ancienne se courba

devant ma nouvelle vie. J'eus raison de tous mes adversaires, raison de toutes les institutions qui m'avaient blessé, raison de tous les principes qui m'avaient outragé. Mon peuple m'apportait chaque jour un nouveau présent. Le jour vint où il m'apporta la Bastille. La Bastille et Mirabeau s'étaient rencontrés dans le passé ; il fallut que la Bastille tombât pour apprendre au monde que toute tète devait désormais s'incliner devant Mirabeau. Ni ses ponts-levis, ni ses hautes tourelles, ni ses créneaux, ni l'épouvante qui veillait sur ses noirs donjons, ne purent la sauver de sa chute ; la colère du peuple et celle de Mirabeau étaient à sa porte. et l'on apprit ce jour-là qu'il y avait une terreur plus forte que celle qu'inspirait la Bastille, une main plus forte que celle qui tirait et fermait ses verroux, et que, la puissance et la peur changeant de place, c'était le peuple qui allait commander et la royauté qui allait obéir. Cette journée-là fut une de mes belles journées. La voir agenouillée devant moi dans ses ruines, cette Bastille insolente, cette meurtrière de Biron tuée par ma parole, la voir cacher, sous les herbes qui croissaient aux pieds de ses tours et sous des eaux croupies, sa tète naguère si orgueilleuse ; pouvoir la montrer du doigt, à la France et à l'Europe étonnées, étendue dans ses vastes fossés comme un géant vaincu. oh ! c'était un beau triomphe, une immense satis

faction, une poignante joie, une joie, une satisfaction, un triomphe dignes de Mirabeau.

« Qui oserait dire qu'elle fut courte, la vie qui compta de pareilles journées? Le temps se mesure par les œuvres qu'il accomplit et par les émotions qu'il donne : en un an je vécus des siècles. Le temps est comme un grand fleuve dont les flots coulent plus vite sous le souffle des révolutions. Le fleuve traverse d'immenses espaces, côtoie des rivages inconnus ; mais les yeux ne peuvent suivre son cours, qui se précipite comme un torrent. Qu'importe, puisque je pus suffire à ma tâche ? Qu'importe, puisque je remportai toutes mes victoires? Qu'importe, puisque je pus jouir de toutes mes joies? Cette tribune, le seul asile que m'eussent laissé d'insolents adversaires, j'y montai, et je m'en fis un trône; j'étendis ma parole comme un sceptre sur l'assemblée, et cette noblesse qui n'avait pas voulu de moi pour égal, je l'écrasai de mon dédain. Ma vengeance fut terrible, elle fut complète. Il n'y avait plus de place pour moi dans l'ancienne société, ma parole la balaya du sol. Oh ! je devais être beau à voir. quand du haut de cette tribune qui était mon trône, j'attirais à moi la France, et, la serrant dans une invincible étreinte, sentant battre son cœur sur le cœur de Mirabeau, je la tenais suspendue au-dessus de la tète de mes ennemis pâlissant à mes pieds. Que parle-t-011 de

Louis XIV et de sa race? Il n'y avait pas d'autre roi que moi en France de mon temps ; les Arrigheti régnaient dans ma personne, les Bourbons avaient disparu.

« Oui, j'ai été roi : plus roi que vous ne l'étiez, Voltaire, lorsque Paris semait les fleurs sous vos pas et couronnait votre vieillesse de lauriers ; plus roi que vous ne l'étiez vous-même, Luther, vous qui parliez au nom de Dieu. Les événements venaient se fondre dans ma pensée comme dans ;un moule souverain. Cette époque de fer et de bronze tourbillonnait, semblable à un fleuve de feu, dans ce formidable cadre ; mais, plus forte que les institutions aussi anciennes que la monarchie, la pensée de Mirabeau contenait son siècle. IDe mes rudes mains je forgeais les destinées de cette époque. Je la fis à mon image ; et, tant que je vécus, ma volonté fut l'histoire. Enfin, pour dernier triomphe, lorsque la mort vint me frapper, j'allais recevoir à merci le roi de France, et faire descendre la protection de mon génie sur un front ceint de la couronne de Louis le Grand. Ma mort fut aussi haute que ma vie. Mes derniers regards virent la France épouvantée se pencher sur mon lit de douleurs, comme si tout allait expirer avec moi, et le dernier bruit qui vint à mes oreilles fut le bruit des pas de la monarchie qui s'ébranlait pour suivre les funérailles de Mirabeau.

« Telle fut ma mort, telle avait été ma vie; une mort digne d'un philosophe, une vie féconde, riche d'émotions, une vie puissante qui se creusa son lit dans l'histoire. Je voulus le pouvoir, je le pris; j'eus raison de le prendre ; mon titre, c'était mon génie. Je descendais de Louis XIV par la tête, et de Richelieu par le cœur. Majestés pour majestés, celles de l'intelligence valent bien celles du trône. D'ailleurs le monde appartient au plus fort et au plus habile, et j'étais le plus habile et le plus fort. C'est à nous, hommes de la grande race, qu'il est donné d'imposer des destinées aux peuples. Si nous pesons lourdement sur notre époque, qu'importe ? elle doit nous subir ; le piédestal a été construit pour supporter la statue. Qui osera dire que je n'ai point agi comme j'aurais dû agir, et que Mirabeau eût mieux fait de sacrifier sa gloire au repos de ses contemporains? Qui osera dire que Mirabeau, né pour commander, eût mieux fait d'obéir? Qui donc, dans l'assemblée des morts, osera se lever contre Mirabeau, qui fut assez fort pour écraser son siècle? »

Il disait, l'œil menaçant, le bras levé comme s'il tenait un sceptre. La tribune semblait s'être redressée sous les pieds du monstrueux orateur, et je revoyais le prodigieux athlète de 89 dans son prétoire. Sa chevelure, mi-rayonnante de la lumière théâtrale du Panthéon, mi-souillée de la

" fange des égouts, se hérissait sur son front ; la colère animait son geste, enflait sa vaste poitrine, faisait gronder sa voix tonnante. Toutes les passions et tous les vices venaient s'imprimer sur son visage foudroyant de génie et beau de laideur ; et cette face puissante se dessinant dans l'étendue, toute l'assemblée des morts se prit à pâlir en sentant la formidable présence de Mirabeau. Oui, c'était bien là l'homme qui, lorsqu'il respirait à la tribune, prenait l'air de toute une assemblée haletante et palpitante à ses pieds ; l'homme à qui son frère, accusé d'ivrognerie, pouvait répondre : « De tous les vices de la famille, tu ne m'as laissé que celui- là. » Oui, c'était Mirabeau, tel qu'il était en éloquence et en politique, Mirabeau, le grand destructeur !

De sourds applaudissements accueillaient sa parole ; Voltaire et Luther saluaient ce gigantesque orgueil, et, derrière eux, leurs époques, frémissantes de sympathie, applaudissaient le terrible orateur. Ces doctrines qu'il venait de proclamer, c'étaient celles qui avaient rempli leur esprit et animé leur cœur, doctrines qui font un dieu de l'homme, et qui, confondant la gloire avec la renommée, donnent l'amnistie à tous les vices de haute stature et absolvent tous les crimes retentissants. Ces insensés entouraient donc l'auteur de la révolution de 89 de leur admiration et de leurs sut-

frages ; c'était leur cause qu'il venait de défendre, c'étaient leurs propres principes qu'ils applaudissaient ; ils s'adoraient dans la personne de Mirabeau; ils triomphaient avec lui, et, voyant que pas une voix ne s'élevait pour lui répondre, déjà ils proclamaient sa victoire.

J'étais en proie à une anxiété cruelle. La vérité m'apparaissait dans tout son éclat, et cette vérité, je n'osais point la dire. Une vive indignation se remuait dans mon coeur ; je voulais m'avancer au milieu de l'assemblée des morts, accuser cet orgueil homicide, et, au nom du présent comme au nom du passé, protester contre Mirabeau. Mais cet homme puissant semblait fasciner mon âme ; d'un coup d'œil, il enchaînait mes résolutions, et je sentais le poids de son regard sur mon courage. Je reculai alors devant le colosse, et je cherchai à me cacher, épouvanté par la seule pensée d'avoir it répondre à l'homme le plus éloquent de tout un siècle d'éloquence. Je demeurai écrasé sous le souvenir de tant de victoires remportées à la tribune, terrassé par cette main, foudroyé par cet œil. Autour de moi le dix-huitième siècle poussait des acclamations vers Mirabeau. Il avait repris tout son orgueil, une fois encore il portait haut la tête et répétait fièrement :

« Qui donc osera se lever contre Mirabeau, qui fut assez fort pour écraser son siècle ?

1 « — Moi, qui fus assez patient pour me laisser écraser par le mien, » répondit une voix douce et pure.

C'était celle de Gilbert, qui, s'étant avancé entre les deux époques, soutenait d'un œil plein de sérénité le regard foudroyant de Mirabeau.

DIXIÈME MÉDITATION

UNE

SATIRE DE GILBERT CONTRE :\lIRADEAU

Peu à peu les derniers frémissements qui agitaient l'assemblée des morts s'étaient apaisés ; tous étaient dans l'attente du grand duel qui allait s'ouvrir, et, le dirai-je? malgré le rayon divin qui brillait sur le front de Gilbert, je redoutais pour lui cette terrible lutte ; mais tout à coup les éclairs jaillissent de ses yeux : la colère de Dieu était descendue dans son àme, cette colère qui soulève les mers, déchaîne les tempêtes et arrache les montagnes de leurs fondements. Son front, si calme et si pur, me semblait environné maintenant de foudres et de tonnerres, et sa tète s'élevait sévère et menaçante comme cette sainte montagne toute fumante de la gloire -de Dieu.

« Il est si noble, en effet, disait-il, de déchirer f le sein de la société où l'on est né, de la brûler des feux d'un incendie révoiuti"nnaire, d'appren-

dre à cette autre Hécube que, lorsqu'elle croyait enfanter un fils, elle a mis au monde un flambeau ! On est si excusable quand, par passion ou par orgueil, on a employé tout son génie à préparer les voies à Robespierre ; quand on a écrit le premier tome d'un ouvrage dont la Terreur et le Bourreau devait écrire le second! Qu'importent les malheurs des peuples ? on a fait du bruit dans son siècle, on trouble encore maintenant les échos de la postérité, et l'on est loué par ceux qui trouvent. que la grandeur suffit pour tout absoudre. La grandeur suffit pour tout absoudre ! c'est-à-dire gloire ou scandale, défauts ou qualités, vertus ou vices, prenez sans choisir : le tout est de se dresser assez haut pour être aperçu dans le lointain des àges ; de frapper assez fort pour être entendu dans les siècles les plus reculés.

« Érostrate, Mirabeau vous salue, car, au lieu de brûler une bicoque, vous avez brûlé le temple d'Éphèse. Soyez absous, gigantesque incendiaire ; votre immortalité coûta un peu cher à la terre et au ciel ; n'importe ; ce que vous fites, vous le fîtes en grand.

« Empédocle, Mirabeau vous salue ; Empédocle, embrassez votre frère : il a imité votre suicide aux proportions colossales ; lui aussi il a précipité sa gloire dans un volcan. Mais vous, Empédocle, du moins vous n'entraînâtes point votre patrie dans

l'abîme où vous poussait votre génie. L'Etna, trahissant le secret de votre vanité, renvoya vers le ciel vos sandales d'airain, et non les décombres d'une société renversée, et les ossements blanchis des populations victimes de votre homicide orgueil. »

De sourds frémissements couraient dans l'assemblée ces morts, et, sous cette ironie amère, Mirabeau agitait son vaste front comme sous une pluie de feu.

Et Gilbert reprit :

« Ne dirait-on pas, à entendre cet homme, qu'il a été la victime de la rigueur sociale, et ne l'avons-nous pas vu tout à l'heure prêt à plaider l'innocence de Mirabeau? La guerre qu'il fit contre l'ordre de choses sous lequel il était né, c'était une guerre de représailles. Que voulez-vous? cette société tyran nique n'avait pas voulu que cet homme abandonnât sa femme pour prendre la femme d'un autre ; on avait eu la cruauté de troubler ces passe- temps du génie. C'était bien le moins que le tribun de 89 renversât la France antique pour payer cette dette de vengeance que sa jeunesse avait contractée. Les mousquetaires battaient le guet quand il troublait leurs plaisirs ; Mirabeau, ce mousquetaire aux larges épaules, se devait à lui-même de battre la société tout entière, qui avait mis obstacle à ses rendez-vous et à ses orgies. Trouvez-vous un mot

; à répondre à cette admirable logique? N"ètes-vous point convaincu et. tenté de vous écrier que c'était la monarchie qui avait eu tort de déranger les débauches et les adultères de Mirabeau ?

« Sans doute Mirabeau fut un puissant génie, mais cet Atlas qui cachait sa tête dans la nue enfonçait ses pieds dans la boue. Cette âme, toute rongée de vices, toute dévorée de passions, se jeta sur une situation mauvaise comme sur une proie. Ce caractère manquait de la noblesse que la vertu peut seule donner ; cette intelligence était plus large que haute, elle embrassait le présent, mais elle ne dominait pas l'avenir ; enfin, dans cette vaste poitrine, il n'y avait pas de cœur. Mirabeau fut un soleil, mais un soleil qui rayonna dans la boue.

« Que ceux qui se laissent éblouir par le succès rehaussent, à force d'admiration, le piédestal de cet homme ; aux yeux de l'impassible histoire, Mirabeau ne sera qu'un Catilina heureux.

« Comme le Catilina romain, il encadra ses vices dans une situation politique, il vint jouer à deux dés sa fortune contre celle de la constitution de son pays. Rome gagna contre Catilina, la France perdit contre Mirabeau; mais ce fut autant la faute des deux époques que celle des deux hommes. Mirabeau résumait toute l'anarchie morale du dix- huitième siècle. Il frappait du marteau l'édifice

social que d'autres avaient sapé et miné ; il était l'arrière-garde de l'armée de destruction. A Rome, l'aventureux Catilina conduisait l'avant-garde. Mêmes vices, même caractère, mêmes excès privés, même instinct politique; c'est merveille que de regarder ces deux figures sœurs se mouvoir à travers les siècles et se ruer vers un but pareil, sous l'empire d'une commune pensée, élargissant leurs orgies jusqu'à en faire une situation.

« Si l'on veut voir des grandeurs dans le vice, et si l'on appelle du nom de gloire ces tristes renommées dont rougit la vertu, Catilina, en face de l'éloquence de Cicéron et de la toute-puissance du Sénat, levant fièrement la tête et lançant pour adieux à ceux qui le proscrivent ces terribles paroles : « L'incendie que vous allumez contre moi, « je l'éteindrai sous des ruines ; » Catilina me paraît plus grand et plus noble que vous, Mirabeau, lorsque vous insultiez en toute sécurité l'agonie d'une monarchie désarmée à laquelle vous eussiez dû accorder ce respect qu'on ne refuse point à la froide majesté du cercueil.

« Et s'il faut nous transporter à la dernière heure de ces deux vies,quand j'aperçois ce lit de souffrance où pose encore l'acteur que le tombeau réclame, quand on me montre cette mort si pompeusement drapée, quand j'entends l'écho de ces dernières paroles sonores et vides, où Dieu n'a pas de place,

et qui ne sont qu'un vain retentissement de l'orgueil, tâchant de faire encore un peu de bruit avant de se briser contre le néant ; je me détourne vers ce champ de bataille de l'Étrurie, où Catilina, la figure menaçante encore, et, de sa main, étrei- gnant ses armes, fut trouvé, bien en avant des siens, percé de mille coups au milieu de l'armée consulaire, où il s'était mesuré du bout de son épée un glorieux lit de mort. \*

Un vaste silence régnait dans l'assemblée des générations : tous les regards cherchaient Mirabeau. L'orateur de 89 semblait livré à d'étranges angoisses, un combat immense s'était élevé dans son âme : trois fois il ouvrit la bouche pour répondre, trois fois ses lèvres restèrent sans paroles ou balbutièrent de vains murmures et de tristes gémissements. L'évidence lui était apparue. Il voyait, et les siècles voyaient avec lui, toutes les phases de cette époque se dérouler, semblables à une chaîne aux nombreux anneaux. Cette histoire se ranimait , marchait, vivait, respirait devant nos yeux.

C'était d'abord la Constituante et l'Assemblée législative, préparant les événements que l'ère suivante devait voir éclore. Les causes fermentent, les nuages sont en travail de la tempête, les principes révolutionnaires viennent se poser avec une effrayante logique. Au lieu d'une réforme nécessaire que tout le monde voulait, on fait une ré-

yolution. La Constituante désarme la royauté ; l'Assemblée législative forge les foudres que la Convention lancera. Sans doute la législature suivante offrira des scènes plus formidables encore et de plus éclatantes ruines. Mais la révolution, mise hors de pages par les deux premières assemblées, avance si vite et rencontre si peu d'obstacles sur cette table rase où la Constituante a tout ébranlé et où l'Assemblée législative n'a rien laissé debout , que la facilité de prévoir le dénoÚment ôte au drame de son intérêt sans rien lui ôter de son horreur. Sous la Constituante, le combat est engagé; sous l'Assemblée législative, la lutte dure encore ; tandis que sous la Convention il n'y aura que les sanglantes débauches d'une victoire sans courage comme sans pitié. La Constituante lève la main sur la grande victime du 21 janvier ; l'Assemblée législative la met à terre, et la Convention, qui la trouve au pied de l'échafaud, n'a que quelques marches à monter pour la livrer au bourreau qui l'attend.

Ainsi la Convention doit se contenter de la troisième place. Elle avance, il est vrai, plus loin que ses aînées, mais en suivant une route ouverte et battue. Ce sont les praticiens de la révolte arrivant après les hommes à théories ; c'est le second ban de l'anarchie qui se précipite tête baissée sur ce qui reste de l'ordre social, et se console de n'avoir

à détruire que des ruines en les ensanglantant. Marat, Robespierre, ont dans le caractère quelque chose de louche qui annonce les destructeurs de la petite race. Danton lui-même, la figure la plus haute de cette époque, n'est qu'un Mirabeau de carrefour.

Ces idées entraient dans tous les esprits avec une force irrésistible ; car ces idées, c'étaient des faits. Tous les apologistes des premières années de la Révolution, qui, faisant un choix dans ses diverses époques et dans ses divers personnages, semblaient tout à l'heure prêts à dire que leur admiration mettait le sinet à la fin de l'Assemblée législative, et qu'au delà leur indignation commençait, tous ces hommes restaient confondus. Esprits vulgaires qui ont conservé assez d'honnêteté pour reculer devant les crimes, mais qui n'ont pas assez de clairvoyance pour les détester et les flétrir dans la cause dont ils découlent ; consciences à bonnes intentions, mais intelligences à courtes vues, qui répudient la Convention parce qu'elle en vint aux actes, et qui adoptent les deux premières assemblées, sans voir que la Constituante amena l'Assemblée législative, et que, par une terrible fatalité, l'Assemblée législative ouvrit les voies à la Convention !

Leurs yeux voyaient maintenant avec tant d'évidence l'enchaînement des causes et la succession

des événements, qu'il n'y avait plus de prétexte au doute. En parcourant les faits qui. attirent sur la Convention les plus justes anathèmes, ils comprenaient d'une manière plus claire que le jour qu'il n'y avait pas un seul de ces faits qui n'eût sa source dans l'assemblée modèle. Est-ce le régicide? Il finit le 21 janvier, il est vrai, mais il avait commencé les 5 et 6 octobre, et on l'avait vu continuer pendant le retour de Varennes, qui fut comme la passion de la royale victime. Est-ce la banqueroute? Mais, si la Convention la fit, l'héritière de la situation mauvaise de la Constituante, l'Assemblée législative, par la création des assignats et leur émission sans mesure, par l'anarchie qu'elle laissa dans les finances, par le désordre social qu'elle excita, par le défaut de sécurité qui en fut la conséquence, l'Assemblée législative légua la banqueroute, la hideuse banqueroute, à la Convention comme un héritage fatal ; celle-ci accepta le legs et le proclama. Est-ce la Terreur et la toute-puissance des Jacobins ? Mais, en détruisant le mécanisme de l'organisation de la France, en éparpillant des individualités là où il y avait des corps, en supprimant d'un trait de plume les antiques délimitations provinciales, en divisant, jusqu'à ce qu'il tombât en poussière, le bel édifice de la société française, les deux premières assemblées ne laissèrent rien d'organisé que les clubs révolutionnaires, rien de com-

pacte que la puissance des Jacobins. Or il devait inévitablement arriver que l'union de cette association conspiratrice prévaudrait, sous la Convention, contre la division d'une société individualisée. Il devait inévitablement arriver que les quarante mille comités démocratiques feraient plier une majorité éparse et sans lien, sous leur formidable faisceau. Il devait inévitablement arriver que, comme toutes les minorités antisociales, la minorité jacobine imposerait et prolongerait sa puissance par la terreur.

Gilbert montrait du doigt à Mirabeau cette progression rapide, continue, irrésistible, qui emportait la France vers l'Assemblée législative après la Constituante, et qui poussait l'Assemblée législative à des rivages inconnus, auxquels la Convention devait plus tard aborder. Et Mirabeau, l'œil hagard, la poitrine oppressée, suivait cette marche fatale. Quelquefois il levait la main pour arrêter les événements. Sa voix semblait prête à retentir ; il voulait conjurer cette tempête, prévenir ces ruines. La sueur coulait sur son front à larges gouttes : on eût dit que cette terrible histoire passait et repassait sur son corps en le broyant. C'étaient des angoisses inexprimables qui s'élevaient dans son âme et qui assombrissaient son visage, des douleurs inouïes qui, comme ,autant de vautours, lui déchiraient le sein.

Toutes les souffrances qu'il avait causées remontaient à leur source : le cœur d'un homme contenait les douleurs d'un peuple ; les épaules d'un homme soutenaient le fardeau de misères sous lequel un siècle avait plié.

Et devant l'assemblée des générations, le formidable tribun éclatait en gémissements si profonds, en sanglots si lamentables, que l'on comprenait que c'était toute une époque qui se lamentait par la voix d'un homme ! Dans cette voix, pleine de toutes les tristesses et de tous les désespoirs, l'on entendait tantôt s'élever des sons aigus comme le cri des mères à qui le bourreau vient d'arracher leurs fils, tantôt gémir lointainement des murmures bas et doux comme la plainte de la jeune fille qui monte à l'échafaud parée de la blanche couronne des fiancées, tantôt retentir l'accent profond et grave de la douleur d'un père privé des enfants appuis de sa vieillesse, tantôt éclater les clameurs formidables de toute une population de malheureux ; l'hymne des douleurs s'élevait vers le ciel en déchirant ce cœur oppressé de toutes les misères, et chaque souffrance laissait une plaie dans cette souffrance, chaque plainte laissait un accent dans la plainte immense de Mirabeau.

Et Gilbert lui disait :

« Mirabeau, soyez votre propre juge. Voyez et prononcez. Peut-on absoudre les deux premières

assemblées de la Révolution, et vous, l'orateur dp la Constituante, en condamnant la troisième assemblée ? Ali ! l'on éprouve moins de colère encore que de pitié pour cette déplorable Convention, qui hérita des tempêtes que d'autres àvaient semées sur ses pas, et qui ne dut peut-être la moitié de ses excès qu'à l'heure de sa venue. En vain vous essayerez de détourner toute mon indignation sur la tête difforme de Marat, sur les sophismes carnassiers de Saint-Just, ou sur la plate et louche figure de Robespierre. Exaltés par l'excès d'une autorité démesurée autant qu'imprévue, ces parvenus vulgaires étaient fous de pouvoir avant de devenir soûls de crimes. C'étaient les Domitiens. les Caligulas, les Vitellius de la souveraineté populaire, et la moitié de la responsabilité de leurs actes doit retomber sur ceux qui, plus intelligents et moins passionnés, laissèrent les destinées de la France à deux ou trois monstres et autant de fous, la plupart idiots et tous furieux. Les belles phrases qui préparèrent cette époque sont aussi coupables que les actes qui l'ensanglantèrent. Et s'il est vrai que les deux premières assemblées, quand il n'y eut plus que le dernier mot à dire/ le dernier coup à porter, se retirèrent à temps de la scène, sans avoir le courage de dire cette dernière parole, de frapper, de ce coup décisif, l'édifice qui tremblait sur sa base, l'histoire ne doit point d'amnistie à

cette faiblesse orgueilleuse qui se fait une vertu de son hésitation. »

Et Mirabeau, relevant enfin la tête et secouant sa formidable crinière comme un lion qui s'excite au combat :

« Pourquoi n'ai-je point vécu une année de plus! s'écria-t-il. Une seule, ô mon Dieu! Pourquoi la douleur et le temps aux mains amollissantes ont-ils miné mon individu appauvri de tout côté par ma fougueuse jeunesse? Pourquoi mes premières années, semblables à des ancêtres prodigues, ont- elles déshérité les dernières ? Une année, oh ! toute la vie de Mirabeau pour cette année ! Une année de plus, et j'aurais mis mon bras de fer entre Robespierre et la France ; je lui aurais dit, de cette voix que la destinée écoutait : « Robespierre, tu « n'iras pas plus loin. » Une année, et j'aurais scellé dans le bronze et l'airain mon œuvre imparfaite; une année m'avait suffi pour vaincre une royauté, vieille de quatorze siècles : une année m'aurait suffi pour sauver la monarchie, cette noble suppliante qui était venue s'asseoir au foyer de Mirabeau. Oh! qui me donnera cette année, sans laquelle ma gloire est souillée, mon nom est flétri, mon immortalité disparaît derrière un voile de sang? Quoi! tant de vies inutiles, tant de vieillesses impuissantes, n'ont pas fait l'aumône d'une annèe à la vie de Mirabeau !»

Et il se tordait les mains de désespoir, s'agitant dans une douleur infinie; il y avait des larmes dans tous les yeux, de la pitié dans tous les cœurs. Et je sentis ma.voix qui s'échappait, malgré moi, de mes lèvres ; quoique je fusse intérieurement ému et troublé, elle était triste, mais calme et sévère.

« — Mirabeau, lui disais-je, Mirabeau, vos espérances vous abusent et vos calculs vous trompent. Les grands hommes ont beau se coucher en travers d'une situation, comme Attila en travers de la porte de son camp, les situations sont moins faciles à émouvoir que les armées. Vous n'avez point vu, comme nous, Fouché plus puissant que Napoléon, et l'homme de la police mettant insolemment aux arrêts, dans l'Élysée, l'homme de la victoire. Vous n'avez point vu l'épée du vainqueur d'Austerlitz scellée dans son fourreau par une parole sortie de ce sénat, d'une bassesse si lâche en face de cette grande fortune, d'un courage plus lâche encore contre cette grande adversité. Eh bien, quoique votre père vous ait appelé dans votre puissante jeunesse « le démon de l'impossible, » il fût advenu à Mirabeau ce qui advint à Napoléon. Les trente voix lui eussent rejeté cette loi du silence sous laquelle il courbait naguère le front des murmurateurs. Les trente voix eussent crié : « Silence à la grande voix ! » Croyez-le bien, l'à-

propos de votre mort vous sauva seul de la honte de tomber devant le front étroit et le regard oblique de Robespierre, vous dont le front était si large et le regard si fier, de tomber devant Robespierre, vous Mirabeau? Quand la mort vint vous frapper, votre échafaud était déjà debout dans l'avenir! Une année de plus, et vous ne sauviez ni la royauté ni la France, mais vous portiez peut-être, parmi tant de têtes illustres, une tète plus forte et moins innocente au bourreau. >>

A ces mots, l'orateur de 89 se rejeta brusquement dans les rangs des générations empressées autour de lui, et disparut dans l'ombre. Les regards le suivaient à mesure qu'il s'éloignait, mais les acclamations avaient cessé de s'élever sur son passage. L'ouvrier avait renié son œuvre; le père de la Révolution française avait maudit sa fille (D), comme l'archange déchu, lorsque, debout sur le seuil de l'abîme, il recula épouvanté devant la formidable figure de la Mort, seule digne de dire au Créateur de toutes les destructions: « Mon père1 ! »

1 Voir ce morceau dans le livre deuxième du Paradis perdu :

At last a)pear

Hell bounds. high reaching to the horrid roof,

And thrice threefold the gates; three folds were bras s.

Three iron. three of adamantine rock.

Impénétrable, imi>aled with circling lire.

Yet unconsumed. Before the gate there sat

On either side a formidable shape.

ONZIÈME MÉDITATION

CHATIMENTS ET EXPIATIONS

1

Mirabeau se retirait le front penché vers la terre, lorsqu'une main invisible le ramena vers nous. Il était condamné par la justice d'en haut à boire jusqu'à la lie le calice de cette histoire ; le plus grand parmi les destructeurs, il fallait qu'il assistât jusqu'au bout au spectacle des ruines qui pesaient de tout leur poids sur son coeur et sur sa pensée. Luther, Calvin. Voltaire, Rousseau, Diderot, l'entouraient, tristes et mornes ; et au milieu de ces figures assombries rayonnait le front de Gilbert; Gilbert, grand après sa mort pour avoir été persécuté pendant sa vie ; Gilbert, victime de la terreur exercée par la pensée comme elle devait l'être plus tard par le glaive ; Gilbert, dont la résistance à Voltaire fut tuée par l'hôpital, comme la résistance à Robespierre devait être tuée plus

tard par l'échafaud. Maintenant il assistait à l'humiliation de ses fiers adversaires, relevé par le bras de celui qui châtiait leur orgueil, et c'était sur ses lèvres que venaient se placer les enseignements qui descendaient d'en haut.

Il leur expliquait comment leurs idées, fécondées par le temps, avaient enfanté des crimes. Tous, en jetant les yeux sur ce siècle qui se ranimait devant eux, voyaient un des fils de leurs pensées porter la peine de leurs désastreuses théories, et ils souffraient plus cruellement de ce supplice que s'ils avaient eux-mêmes subi la peine dont ils étaient les tristes témoins. Au lieu de leur corps, leur pensée montait à l'échafaud. Il semblait que leur àme immortelle se détachait d'eux pour endurer ces angoisses et mourir de cette mort.

C'était Condorcet qui, proscrit et fugitif, errait dans les campagnes et livrait aux loups affamés un cadavre après avoir fait une libation du poison qu'il versait dans ses veines, à Rousseau et à Voltaire, naguère ses dieux, aujourd'hui ses meurtriers. C'était Babeuf interpellant Diderot, et Ana- charsis Clootz, l'athée, appelant le baron d'Holbach, son précurseur, du haut de son sanglant piédestal. C'était la Gironde tout entière qui, se levant pour mourir, montrait au dix-huitième siècle la tète de Vergniaud dont la bouche éloquente s'ouvrait pour laisser échapper son hymne de mort.

Au milieu d'une vaste mer de sang, à laquelle chaque meurtre ajoutait une vague nouvelle, surnageait une arche effroyable, l'échafaud. L'égalité, divinité terrible, promenait son niveau de fer sur tous les fronts. Toute tête qui s'élevait au-dessus de la foule par le talent, la beauté, la naissance, le génie, tombait sous la main du monstre. Bailly paraissait, le corps épuisé, mais le cœur intrépide, Bailly tremblant, mais de froid, et tous les savants, ses ainés, pleuraient sur ce représentant. de la science, qui allait expier ses égarements. En vain Lavoisier demandait un jour pour achever de résoudre un problème scientifique. André Chénier, beau d'avenir et de poésie, montait à son tour sur l'escalier fatal, et, ne regrettant de la vie que la gloire, il disait en livrant sa tête : « Il y avait pourtant quelque chose sous ce front ! » Et, Ù. cet aspect, Gilbert s'écriait, le visage rayonnant d'une sainte tendresse : « André, mon frère de malheur et de poésie, André, qui fus tué par ton èpoque, comme je fus tué par la mienne ; André, mon frère, tu retrouveras ta couronne dans la main de Dieu ! » Puis l'on voyait la princesse de Lam- balle livrée aux piques homicides. Une femme, la plus aimable entre les femmes ; ô France ! ô ma patrie! oui, tes maîtres livrèrent cette femme aux outrages de la foule impitoyable, et ils lui refusèrent le seul bienfait dont leur homicide muiiifi-

ceIlce ne fut point avare, l'aumône d'un échafaud. Et la voix de Gilbert s'éleva une seconde fois avec l'accent d'une inexprimable tristesse : « Voici venir, disait-il, la sainte expiation des débauches de toute une époque. L'adultère marcha de tout un siècle en avant du bourreau, et ce fut lui qui livra à l'homme aux bras rouges cette courtisane perdue de vices qu'on appelait la société française. Mais les échafauds de 93; auxquels tant de riantes figures montèrent sans pâlir, s'élèvent si haut dans l'histoire, que les honteux boudoirs de la régence et du règne de Louis XV en demeurent pour jamais cachés. Paix à la femme du dix-huitième siècle! Lorsque la république la convia à ses terribles fêtes ; lorsqu'elle alla ramasser, dans sa large main, tous les trésors de gràce et de beauté, qui brillaient dans les salons de Versailles pour en décorer ses échafauds, la femme du dix-huitième siècle se retrouva chrétienne pour mourir. Respect à sa tombe, et paix à sa mémoire ! La postérité a perdu le droit d'être sévère avec elle, car sur chacune de ses erreurs il y a une goutte de son

sang ! »

Ainsi disait Gilbert .

Et, pendant qu'il parlait, devant le sénat des morts se déroulaient les fastes de cette sinistre époque. Pas une page n'y manquait, et chaque page était un meurtre. Les pales habitants du cercueil,

d'effroi et d'horreur se rejetaient en arrière, et semblaient prêts à chercher un asile dans leur tombeau. Ils voyaient le génie de l'égalité faisant chaque jour un pas de plus ; après avoir détruit l'édifice social, détruisant jusqu'aux ruines, et, lorsque les supériorités du génie et de la vertu lui manquèrent, frappant dans Robespierre l'aristocratie de la scélératesse et la supériorité du crime. Elle apparaissait à tous les regards, cette table où, la mâchoire fracassée et pendante, la figure couverte d'une pâleur tachée de sang, le dictateur de la France, celui qui avait proclamé l'existence de Dieu, dont ses crimes avaient fait douter, râla les derniers accents d'une furieuse agonie. Ils retentissaient à toutes les oreilles, les épouvantables applaudissements qui s'élevèrent quand cette tête tomba, et le cri qui demandait que le fatal couteau se relevât pour frapper une seconde fois un cadavre, comme si l'on regrettait que le proscripteur n'eût qu'une vie à rendre pour tant de vies qu'il avait prises !

Et au milieu de ce chaos s'avançaient des journées qui frayent à part dans notre histoire ! les journées du 20 juin, du 10 août, du 2 septembre, effroyables sœurs qui marchent devant cette dernière ,et plus fatale journée du 21 janvier, sur le front de laquelle il y a le sang d'un Roi ! Dans la journée du 20 juin, la Révolution, prète à entrer

en campagne, passait son homicide revue; dans celle du 10 août, elle livrait la bataille décisive et la gagnait ; dans celle du 2 septembre, elle tuait les prisonniers après le combat. Ce n'est plus une bataille, c'est un martyre. Des prêtres qui prient et qui meurent,des cantiques et des cris de carnage, des bénédictions qui montent au ciel et des blasphèmes qui tombent avec des haches sanglantes, la lassitude du meurtre venant avant la satiété du crime ; et, au milieu de ces tableaux, ces merveilleux courages de femmes qui, parées des splendeurs de leur dévouement et couronnées de leurs vertus, semblaient rapprocher le ciel de la terre pour justifier la Divinité. Là, Madame Élisabeth, montant à l 'éclia- faud, adjurait le bourreau, au nom de la sainte pudeur, de lui couvrir les épaules en remplaçant le fichu que le vent avait emporté; ici mademoiselle de Sombreuil buvait un verre de sang pour sauver son vieux père ; plus loin les sœurs répondaient pour leurs sœurs à l'appel de la mort, les filles mouraient pour ne point se séparer de leurs mères, et le crime avait beau grandir, il trouvait toujours la vertu plus grande encore que lui (E).

Et Gilbert disait :

« Gloire aux prêtres du Christ qui ont lavé de leur sang les souillures de l'autel ! gloire aux femmes qui ont purifié leur sexe dans les flammes de la souffrance! gloire aux martyrs qui réhabilitèrent.

par leur mort, une noblesse perdue de corruptions et abîmée dans ses vices ; gloire à eux, car ils ne manquèrent pas à l'appel de la royauté qui s'entourait des siens à son heure suprême ! L'histoire s'en souviendra ; quand la monarchie n'était que ruine, ceux-ci se présentèrent, et ils ne disaient point, comme ces esclaves antiques, à la toute-puissance revêtue de ses splendeurs : César, ceux qui vont mourir te saluent; mais ils disaient, en saluant une puissance tombée : César, qui vas mourir, nous venons pour mourir avec toi. »

Voltaire, Mirabeau, Luther, Rousseau, d'Holbach, Calvin, Diderot, tout palpitants de terreur, refusaient de croire au spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Voltaire s'écriait : « J'ai dit autrefois qu'il y avait du tigre et du singe dans cette nation, mais jamais je ne calomnierai l'humanité jusqu'à penser que cette débauche de sang, qui passe sous nos regards, soit une page de son histoire, et que cette moisson qui s'élève là-bas, en dressant une tête humaine pour épi sur chaque tige, soit la moisson que le dix-huitième siècle a semée. »

Tandis qu'il parlait, un homme s'avança vers lui ; Voltaire fit un pas à sa rencontre, car il avait reconnu un de ses disciples les plus chers ; le nom de la Harpe sortit de sa bouche.

« 0 Voltaire! ô mon maître, s'écria la Harpe,

l'orgueil nous égara; et vous fûtes heureux d'échapper, par l'opportunité de votre mort, aux lamentables catastrophes qu'avait préparées votre vie. Vous n'avez pas vu comme nous le ruisseau de la rue se gonflant jusqu'à emporter en un jour trônes, institutions, lois, arts, littérature et moeurs, dans ses eaux impures. Vous n'avez pas vu le peuple le plus poli de l'univers, précipité du haut de la civilisation dans l'état sauvage; vous n'avez par vu, au milieu de la paix la plus profonde, les barbares sortant tout à coup de dessous terre, et mettant leur rude main sur cette société, en disant : « Cette société « est à nous! » Vous n'avez point vu Paris, cette reine de l'élégance, s'enfonçant dans ses égouts comme Venise dans ses mers. Vous n'avez pas entendu parler cette langue étrange, toute retentissante des clameurs de la rue, et dans laquelle se heurtaient les passions enrouées de la place publique, et les rauques frémissements qui s'élèvent autour de l'échafaud ! »

Voltaire jeta sur son ancien disciple un regard étonné.

« Quoi! disait-il, est-ce bien vous, la Harpe, que j'entends! Et vous aussi, vous êtes devenu l'accusateur de la Philosophie ! Ces idées, que vous contribuâtes comme nous à répandre, vous les reniez maintenant ! Expliquez-nous plutôt le sens lie cette sanglante énigme qui se débat sous nos

yeux. Dites-nous que ce peuple qui se rue à ces horribles tragédies, ce n'est pas celui qui semait les fleuris sous les pas de Voltaire, et couronnait de lauriers sa glorieuse vieillesse. Répondez à nos adversaires qui prétendent que ces grincements de dents et ces hurlements sinistres appartiennent à la langue que Voltaire parla après Racine, le poëte aux mélodieux accents. La Harpe, ô mon disciple bien-aimé, vengez ma mémoire outragée ; ôtez-moi ce remords qui commence à me ronger le cœur ; écartez de moi ce siècle abhorré qui me poursuit de ses affreux embrassements en m'appelant du nom de père ! »

La Harpe laissa échapper un profond soupir, et attacha les yeux sur le sol. Puis d'une voix pleine de sanglots :

« Ne me demandez point de consolations, Voltaire. Ce siècle abhorré, c'est votre fils ; ces effroyables tragédies, ce sont vos idées qui les ont fait naître dans l'âge suivant ; cette langue, c'est celle que vous parliez, poëte; ce pays, c'est la France. Une dure génération est venue après nous • une génération aux mains de fer et au cœur de bronze, qui a voulu mettre un fait derrière chacune de nos paroles. Vous disiez, en parlant du christianisme : « Écrasons l'infâme ! » Ce peuple a trouvé votre plume trop légère pour cette œuvre et l'a remplacée par le glaive du bourreau. Au moment

où la raison, tant vantée par vous, n'était plus nulle part dans cette société, on l'a mise dans les temples ; et, depuis qu'on l'eut placée au ciel, la raison ne se montra plus sur la terre. Vous aviez condamné l'ancienne société française, ce peuple se présenta pour exécuter l'arrêt. Vous aviez touché du bout de votre plume hardie le front des rois, la hache populaire retrouva la marque. Il n'y eut pas un système absurde, pas une idée folle, pas une coupable théorie du commencement du dix-huitième siècle, qui ne trouvât alors des exécuteurs. Ce peuple, se levant dans sa force et dans son ignorance, ressemblait à ces grands barbares qui renversèrent la ville éternelle. Vous avez renié le passé, Voltaire, il entreprit de le détruire. Que diriez- vous, si je vous apprenais jusqu'à quel excès il descendit dans sa démence furieuse, et de quels sacriléges inconnus il épouvanta le monde? »

A ces paroles, les pâles auditeurs de la Harpe s'étaient rapprochés de lui. A cette pose un peu théâtrale qu'il avait eue pendant sa vie, à la pompe apprêtée de son langage, à son geste étudié, on avait compris qu'on allait entendre un récit étrange, et tous ces morts attendaient muets et pensifs cette histoire, qui devait ajouter une terreur aux terreurs du tombeau.

II

Et la Harpe reprit :

« Dans le temps où la royauté était forte et grande, il était une église qui s'élevait comme une dernière borne à l'extrémité de son horizon. Saint- Denis (F), en face de Versailles, c'était cette pensée du néant des grandeurs humaines qui se dresse, dans les pages de Bossuet, en face de la pensée de la majesté royale. Les flèches aiguës de la gothique abbaye, déchirant les airs de leur pointe acérée, semblaient un doigt éternellement levé vers le ciel pour avertir les arbitres du monde de songer à la mort. Toutes les maisons royales avaient un sentier qui conduisait à la funèbre basilique. Tantôt le point de départ était le Louvre, tantôt les Tuileries, tantôt Saint-Germain, tantôt Fontainebleau, tantôt Versailles ; mais le terme du voyage, c'était toujours Saint-Denis. Sublime image de cette froide et lugubre unité de la mort qui clôt, par un même et formidable dénoûment, les drames changeants de l'histoire, et qui égale à jamais les vies royales les plus diverses en les couchant dans la même'poussière !

« A cette époque, Saint-Denis avait une signification en France. C'était le plus antique des mau-

solées en face du plus antique des trônes ; c'était, après la majesté de la pourpre, la majesté du linceul ; c'était la plus durable de toutes les monarchies, marquant d'un sceau de durée jusqu'au monument de la fragilité humaine, et communiquant un caractère de perpétuité même à son tombeau. Et l'intelligence, s'inclinant devant les merveilles de cette sépulture royale, saisissait, à sa vue, de mystérieux rapprochements et de secrètes harmonies entre les jours nouveaux et les anciens jours. Cette royauté vassale de la gothique abbaye, dans les premiers siècles de son existence, n'était-elle pas restée vassale de ses sépulcres? Les fronts couronnés ne continuaient-ils point à se baisser pour passer sous ces sombres voûtes ; et ne voyait-on pas les plus superbes têtes se courber devant cette suzeraineté de la mort? N'était-ce point à Saint- Denis qu'après les jours de bataille on rapportait, avec pompe, le drapeau de la monarchie, la sainte oriflamme? Et, plus tard, dans les jours de royales funérailles, où la France conduisait dans ces lieux souterrains Charles VII ou Henri IV, n'était-ce pas encore la monarchie qui rapportait son drapeau? Mystérieuse destinée de cette abbaye presque aussi ancienne que la France ! C'était elle qui donnait à nos rois et à nos chevaliers leur cri d'armes. Au plus fort de la mêlée, quand l'épée étin- celait dans les mains vaillantes, le cri de MOJtt-

joie! Saint-Denis! s'échappait de toutes les lèvres. Religieux enseignement ou ineffable ironie, qui donnait pour devise à la gloire humaine le terme où vient se briser toute gloire : un tombeau !

« C'était alors qu'il fallait descendre dans les ■ caveaux de Saint-Denis pour y trouver de grandes et de mélancoliques leçons. Il y avait là toute une histoire coùchée sur le marbre, qui n'attendait qu'un mot pour se soulever à demi sur un funèbre oreiller. Un religieux de l'abbave, savant dans la géographie de ce royaume de la mort, marchait, une torche à la main, pour vous en montrer les provinces, grave et silencieux, devant le visiteur qui imitait son silence et son recueillement. Pas une parole ne retentissait dans cette morne solitude ; mais on voyait un siècle se lever chaque fois qu'un rayon de la torche touchait un des monuments.

« C'étaient d'abord les Mérovingiens à l'aspect douteux, commençant par l'activité du camp et finissant par la fainéantise du trône ; c'était ce siècle où tout semble mêlé, confondu, où la lumière ne peut se séparer des ténèbres ; siècle dans lequel les hautes figures des Chevelus, demi-chrétiens, demi-barbares, passent et repassent devant les yeux. Quel choc d'événements ! quel concours de caractères ! que de luttes ! que de déchaînements ! que de malheurs ! Le christianisme, comme un puis-

sant ouvrier, pétrit incessamment cette société nouvelle dans ses fortes mains, et ne la pose point encore à terre. L'Église n'est point dans l'Etat, c'est l'État qui est dans l'Église ; gouvernement, arts, sciences, industrie, elle tient tout à la fois. Voici venir saint Ouen le ministre, saint Éloi l'orfèvre, saint Judicael, le duc des Bretons ; Barbares et Romains, Gaulois et Francs, serfs et hommes libres, toutes les extrémités se rencontrent dans l'unité du christianisme, qui ouvre un immense asile aux misères de cette société tourmentée. Oh ! les mœurs bariolées de civilisation et de barbarie, de vertus et de vices, de corruption romaine et de pureté évangélique ! Que de honte ! que de gloire ! que de souvenirs ! Et pour tout cela, six pieds de terre dans le sanctuaire de l'église, et ces quatre mots gravés sur une table de marbre : Hic javet corpus Dagoberti.

« Et le religieux continuait à marcher ; et l'on voyait que le chœur d'une église suffisait à conte-- nir ces deux races, qui trouvèrent que la France était un trop étroit piédestal pour les soutenir toutes deux il la fois pendant leur vie : les gloires humaines tiennent moins de place dans la cité des morts ! A côté des Mérovingiens apparaissaient les Carlovingiens, cette superbe famille de maires du Palais qui accabla ses rivaux sous le poids de trois générations de grands hommes. Charles Martel,

Pépin, Charlemagne ; quels noms ! quel siècle ! quels événements ! quelles catastrophes ! quelle gloire ! Et pour cela encore quelques pieds de terre, des urnes à moitié remplies d'un peu de cendre, et deux ou trois marbres portant des inscriptions à \* demi effacées par la rouille des ans.

« Une merveilleuse histoire que cette histoire funèbre! On marchait, et, à chaque pas, on réveillait un siècle; on heurtait du pied un règne : ces archives de la mort étaient complètes; la troisième race y apparaissait en face de la seconde et de la première, car il n'y a point de lacunes dans ces lugubres annales.

« Tout à l'heure vous touchiez aux commencements de la monarchie ; un pas de plus, c'était le temps des Carlovingiens ; un pas encore, les Capétiens se montraient. Les trois grandes gloires de la monarchie française avaient droit de cité à Saint- Denis pour leur néant. Hugues Capet en avait ouvert les portes à sa race, car c'est Saint-Denis qui donne aux royautés ce sacre de la mort, plus sûr que celui de Reims, contre lequel la fortune a tant de retours. Et toute la race de Hugues Capet, se rangeant derrière son chef, l'avait suivi dans les royales sépultures de Saint-Denis comme sur le trône. Philippe le Hardi, le fils de saint Louis, la reine sa femme, Philippe le Bel. Plus loin, on voyait la chapelle des Charles; Charles le Sage,

ayant à ses pieds le bon connétable ; Charles l'Insensé, Charles VII, à la gloire duquel il manque d'avoir avec lui, à Saint-Denis, celle qu'il avait à ses côtés à Reims. Les Valois, dans cette partie du sanctuaire ; en suivant cet escalier, on arrivait au caveau des Bourbons, où la mort est si prompte à remplir les places ! C'est ainsi que Saint-Denis racontait le passé du haut de ses monuments funéraires. Le voyageur de ces voies tristes et ténébreuses s'inclinait, le front chargé de pensées, devant l'assemblée des siècles; cette longue file de cercueils, c'était notre histoire, et la France, apprenant à mesurer à la fois, et l'étendue de ses grandeurs nationales, et le néant des grandeurs humaines, comptait sa gloire par ses tombeaux. »

Tandis que la Harpe parlait, Voltaire écoutait, attentif et muet. Peu à peu une ironie étrange était venue se peindre sur son front.

« Et que nous importe, s'écria-t-il enfin, cette longue histoire de l'abbaye royale, où pourrissent noblement les monarques? La Harpe, mon fils, qu'est-il besoin de raconter à ceux qui ne sont plus les annales d'une nécropole? Je le vois, la mort ne vous a point changé ; pourtant la mort, même en parlant, place un doigt sur sa bouche. Qu'a de commun, dites-nous, l'abbaye de Saint-Denis avec la Révolution dont vous nous avez promis l'histoire ! »

Et la Harpe répondit :

« Depuis que l'astre de la royauté a pâli, la Révolution, usurpant la tâche de la mort, s'est chargée de révéler partout aux rois le néant de leur puissance. Elle est entrée à Saint-Denis comme dans le palais des monarques, et le Versailles de la mort n'est ni moins vide ni moins dévasté que le Versailles des vivantes splendeurs de Louis le Grand.

« Quand nos fils descendent sous ces voûtes funèbres, leur cœur se serre à la vue des ruines (hl royal Saint-Denis. Ils y trouvent des tombes encore, mais ces tombes sont vides ; lorsque Yielldra le terrible jour du jugement, elles n'auront rien à rendre ni à la justice ni à la miséricorde de Dieu. Des monuments déserts, des urnes veuves, des simulacres funèbres, voilà Saint-Denis! Le guide qui conduit le voyageur à travers ces mornes solitudes ne dit plus : Ici repose; mais, ici reposait tel grand prince, telle grande princesse ; et ce mot, qui introduit le mouvement et le changement dans le séjour de l'éternelle immobilité, a je ne sais quoi qui effraye et qui confond. Oui, des temps sont venus où princes et princesses ont été arrachés de leurs dernières demeures, et, tandis que les rois de la terre perdaient leurs trônes, leurs froids aïeux, ces rois souterrains, perdaient ici leurs tombeaux. Oyez et voyez, car c'est dans ces lieux seulement qu'on peut juger ce qu'elle eut de fort et de terrible,

cette Révolution qui monta jusqu'à Dieu pour le jeter à bas de son firmament, et descendit dans lés entrailles de la terre pour tuer de la royauté jusqu'à ses grands cadavres, et remuer le sol jusqu'au cercueil de nos pères, vénérables reliques d'une société éteinte, et base immuable de la société qui la suit. Qu'on s'étonne après cela que le sol tremble ! Et comment ne tremblerait-il pas, quand les sépulcres, ces colonnes de la mort, ont cessé de le soutenir? »

Un silence effrayant régnait dans cette assemblée immense. Ce crime inouï épouvantait les générations qui avaient vu tant de crimes. L'ironie avait disparu du front de Voltaire; sa conscience lui disait qu'en calomniant le culte du Christ, et en représentant si souvent le passé comme un amas de hontes et de tyrannies, il avait renversé les deux puissantes sentinelles qui veillaient aux portes de la funèbre abbaye, le respect des ancètres et le respect des autels.

Et tout à coup on vit apparaître un de ces taciturnes monarques visités par la Révolution dans leur dernier séjour.

« Oh ! ce fut une épouvantable journée, disait- il, que celle où la Révolution vint continuer ses destructions jusque dans le royaume de la destruction même; et, lasse de dépeupler le séjour des vivants, se prit à anéantir jusqu'au néant et (lé-

peupler jusqu'aux cercueils. La langue humaine n'a plus de termes, l'esprit humain n'a plus de pensée en face de pareils souvenirs. Bossuet, sublime oppresseur des vanités humaines, voici venir un spectacle plus éloquent encore que vos grandes et terribles leçons ! Quand, avec des paroles remplies de l'ineffable ironie du cercueil, vous couchiez ces très-hauts et très-puissants princes, ces très- hautes et très-puissantes princesses dans la poudre, vous croyiez qu'ils y dormiraient leur sommeil. C'est dans ce froid caveau que descendit, toute chargée de vos larmes et de celles de la France, cette royale Henriette, qui passa, du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Ne la cherchez plus ici, le cercueil a disparu, le caveau est vide. Il est venu un siècle où les grands de la terre ne restaient pas plus en possession de leur linceul que de leur pourpre; et parmi toutes les instabilités humaines, il en est une que vous avez oublié d'annoncer à la terre, c'est l'instabilité des sépulcres. Quelle autre voix que la vôtre, ô Jérémie de la loi nouvelle, égalerait les gémissements et les larmes à cette profanation ! Mais aussi quelle oraison funèbre que celle qui serait par vous prononcée en face de ces royales sépultures, qui n'ont point gardé les dépouilles, sacré dépôt des âges précédents ! C'est par cette porte que la désolation entra dans la cité des sépulcres. Ici, on arracha François Ier de sa couche

funèbre ; plus loin, Catherine de Médicis, et Henri 11, son taciturne maître et seigneur ; ce fut sous cette voûte que l'on trouva Henri IV. De ce caveau voisin j'entendis sortir, comme tous les pâles monarques, mes compagnons, cette foudroyante parole : Dieu seul est grand, mes frères! car c'est ici que les ouvriers de la destruction mirent la main sur les ossements du grand roi. On eût dit que la Révolution, afin d'achever de s'assurer le cœur contre la royauté, était venue écarter son linceul et la regarder dormir dans le néant ; et il y eut alors un régicide souterrain, plus épouvantable peut-être que celui qui s'accomplit à la face de Dieu et des hommes, et à la clarté du jour ; car ce fut un régicide de cadavres, et la Révolution frappa la majesté royale jusque dans la majesté de la mort ! »

DOUZIÈME MÉDITATION

LOUIS XVI

Tout le temps que le pâle témoin de ces sacriléges abominations parla, il sembla que ces tableaux fussent de nouveau présents à tous les regards, et les destructeurs, accablés sous le poids de tant de ruines, n'osèrent plus lever les yeux. Mais leur dernier châtiment n'était point encore venu. Tout à coup un immense échafaud se dressa en traits de feu dans l'espace. Un homme, un juste y montait! une armée formidable s'étendait à l'entour, et gardait le triste et dernier trône d'où Louis XVI devait dominer ses ennemis vaincus et la postérité agenouillée devant la sainteté de sa mémoire.

La Convention avait déployé les magnificences de la terreur ; on voyait qu'elle menait mourir un roi. Et, par une étrange influence, je contemplais deux tableaux contraires se déroulant à la fois autour du sinistre piédestal.

Le voile qui couvrait ma vue s'était levé, et,

dans une région supérieure à celle où la Conve-ntion étalait ses pompes homicides, j'apercevais des hommes à la haute stature et au port majestueux. • Je reconnus Clovis, entrant dans la piscine de Reims après la victoire de Tolbiac ; Charlemagne, ce fondateur d'un nouvel empire d'Occident et ce protecteur du Saint-Siège ; Philippe Auguste couronné des palmes de Bouvines ; saint Louis, qui ajouta à la couronne de France la couronne du ciel ; et l'ange de la royauté me disait : « Ceux-ci étaient des rois. »

Ici, c'était François Ier, qui écrivait sur l'affût d'un canon l'immortel billet de Pavie, et l'ange de la royauté me disait : « Celui-ci était roi. »

Plus loin je voyais Henri IV combattre ses ennemis, nourrir ses sujets et rentrer dans le giron de l'Église, noble vainqueur vaincu par la seule Vérité, et l'ange me disait : « Celui-ci était roi. »

J'admirais Louis XIV entouré de toutes les splendeurs de son règne, et montrant, d'une main, les provinces qu'il avait ajoutées à la France, de l'autre, la lettre où il promettait d'aller, à la tête de cent mille Français, s'ensevelir sous les ruines de la monarchie ; et l'ange me disait : « Celui-ci fut le grand roi. »

Alors tous ces monarques, revêtus de gloire et de puissance, inclinèrent leur sceptre et leur couronne devant le juste qui montait à l'échafaud, et

dirent, en me le montrant : « Celui-ci fut plus qu'un roi. »

Et j'entendais la voix de Gilbert, qui, douce et plaintive, murmurait un hymne de mort qui s'élevait jusqu'au ciel, comme ces brises embaumées qui portent les parfums des fleurs au pied du trône de Dieu.

« Quand le Christ de la royauté et de la liberté vit que l'heure était venue, disait-il, il se prépara à monter à son calvaire ; mais le prince n'avait point encore disparu dans le martyr, et, quand on voulut charger ses mains de liens indignes, le sang de Louis XIV bouillonna dans ses veines, le saint roi se souvint qu'il était petit-fils du grand roi. Alors la Religion le toucha de sa main puissante : se penchant vers Louis, elle lui dit que la France avait eu assez de monarques victorieux, assez de monarques entourés des foudres de la guerre et couronnés d'un diadème de gloire. Elle lui montra, au-dessus de ses plus illustres ancêtres, une vertu plus haute, un plus sublime exemple ; au Christ politique elle demanda la patience de son divin modèle, qui fut patient jusqu'à la mort. Et la grande victime baissa devant Dieu ce front qui était resté haut devant les hommes, elle comprit qu'il fallait que tout fùt consommé ; et le fils de Louis XIV au cœur de' lion devint un agneau docile, il monta d'un pas tranquille et ferme sur la scène funèbre

où il devait réhabiliter la royauté dans son sang, et, avant de rentrer dans le sein de Dieu, il se tourna vers son peuple pour lui dire une dernière parole de bénédiction et d'amour.

« Ne criez point que le juste marchant à l'écha- faud est faible, car vous ne comprendriez pas le mystère de cette journée. Désormais la royauté sera revêtue du sang qui a coulé, comme d'un nouveau baptême; dans le cœur et dans l'esprit des peuples elle s'appelait Louis XV, maintenant elle s'appellera Louis XVI, et ce nom la rendra immortelle. Mystère étrange! c'est le roi qu'on tue, et c'est la république qui meurt. La république! Pendant des siècles elle sera marquée au front du sang du juste, et, chaque fois qu'elle se présentera, les peuples lui crieront, frémissants de terreur et pâles d'indignation : « C'est toi qui l'as tué ! » A partir de ce jour, les expiations de la liberté effrayeront le monde ; la liberté, ballottée du despotisme du palais au despotisme de la rue, jusqu'à cette heure marquée où, resplendissante de jeunesse et de puissance, la royauté de l'avenir ira au-devant de cette pauvre exilée, et, consommant les grandes fiancailles des deux principes qui dominent la terre, réhabilitera la liberté par ses embrassements, et la fera asseoir sur son trône, aux yeux de l'Europe étonnée , et sous les bénédictions descendues du grand échafaud ! »

Ainsi chantait Gilbert, et, tandis qu'il chantait, du pied du sanglant autel il s'éleva un roulement sinistre qui couvrit sa voix et celle du juste, et l'on eût dit que la tempête des passions humaines mugissait au pied du fatal monument. Mais entre le ciel et la terre, au-dessus, bien au-dessus du bruit tumultueux des tambours de Santerre, une voix retentissait, éclatante et pure, et couvrait l'arrêt éphémère du tribunal des hommes sous l'arrêt éternel qu'elle faisait descendre du tribunal de Dieu. Et puis les bruits de la terre cessaient, l'orage des passions humaines tombait, le sacrifice était accompli ; et l'on n'entendait plus que la parole descendue du trône de la justice divine, et qui, planant depuis sur l'histoire, est devenue l'arrêt prononcé par la postérité, qui s'écrie à son tour : « Fils de saint Louis, montez au ciel! »

En ce moment je me détournai vers l'assemblée des générations, et je m'aperçus que tous les chefs des destructeurs avaient au front une tache de sang. Luther, Calvin, Voltaire, Rousseau, d'Holbach, Diderot, Mirabeau, tous portaient cette tache. En vain leur main cherchait à l'effacer, l'éternité tout entière, cette mer qui roule des siècles, ne devait point la faire pâlir. Le sang du juste marquait d'un sceau de colère tous ceux qui avaient préparé les catastrophes au milieu desquelles il tomba. Le régicide remontait le cours des âges pour mettre à

sa marque ses plus lointains complices et ses premiers auteurs.

A cette vue, Voltaire s'écria :

« C'est donc un crime que de vouloir combattre les abus sur la terre ? Impuissant témoin des folies humaines, la philosophie doit respecter l'inviolabilité de toutes les erreurs? L'intelligence, ce flambeau que nous portons en nous, il faut fermer les yeux à ses clartés, de peur qu'elles nous éclairent? Que les ténèbres soient les bien-venues, puisque le soleil est un péril. »

Une dernière fois le grand évèque de Meaux se rapprocha du groupe des destructeurs, et sa voix s'éleva grave et triste. Il disait « qu'il est utile et juste de corriger les abus; mais une fausse et présomptueuse idée de la perfectibilité indéfinie du genre humain, venant à s'acréditer, avait mis tous les esprits à la poursuite d'une chimère. Comme la perfection ne saurait se trouver dans tout ce qui tient à l'homme, il y aura toujours des abus sur la terre ; ce n'est donc pas une raison suffisante pour faire une révolution que de constater des abus dans l'ordre des choses existant, et, en touchant d'une main imprudente et brutale aux grands ressorts qui font tout mouvoir, on s'expose à produire plus de mal que de bien.

« C'est pour avoir oublié cette maxime que l'on a vu, soit à l'époque du protestantisme, soit pendant

le dix-huitième siècle, soit lors de la Révolution française, des réformateurs téméraires ébranler les sociétés sur leurs bases. Luther, pour mieux détruire les abus et les vices condamnés par les plus saints pasteurs de l'Église romaine, déclara la guerre à l'Église romaine elle-même. Voltaire, pour extirper les abus de la superstition, déclara la guerre à la croyance et entreprit de rayer du livre de l'histoire le christianisme, cette page de dix-huit siècles, dont la dernière ligne sera la sentence de l'humanité, et dont la première ligne fut écrite avec le sang d'un Dieu. Mirabeau, pour réformer les abus de la monarchie française, frappa au cœur cette illustre et antique monarchie, il enfonça la cognée dans le tronc de l'arbre.

« Ces trois hommes ne parlaient que de renverser les abus, ce fut la société qu'ils renversèrent. Maintenant que les flots de poussière, que les révolutions soulèvent sous leurs pieds, se s'ont dissipés, et que les regards peuvent percer une atmosphère toute chargée de sang et de boue, on aperçoit que, sans cette grande destruction, les réformes nécessaires auraient pu s'opérer, se seraient opérées, et que les abus au nom desquels on a pris les armes ne manquent pas plus dans le régime nouveau que dans l'ancien régime; ce sont d'autres hommes avec les mêmes corruptions, une perversité égale ou plus grande sous une forme nouvelle. Les révo-

lutions sont des déluges ; mais les déluges de mains d'hommes noient souvent la vertu et n'ont d'arche que pour les vices. On a dit du despotisme du trône qu'il coupe l'arbre par le pied pour en cueillir le fruit ; on peut dire du despotisme de la rue, qu'il coupe l'arbre par le pied pour écraser sur le fruit le ver qui le ronge : encore faudrait-il ajouter qu'il manque le ver, et le laisse plein de vie sur le fruit qu'il écrase. C'est là presque toujours l'histoire de la réformation des abus.

« Ce ne sont pas les lois qu'il faudrait d'abord réformer, ce sont les hommes ; or, comme il arrive presque toujours que les hommes ne sont jamais plus corrompus que lorsqu'ils songent à réformer les lois, ces prétendues réformes peuvent devenir des calamités publiques. »

Tout se taisait. La parole du grand évêque dominait les fronts humiliés et les cœurs convaincus. Cependant bientôt une voix s'éleva encore, c'était celle de Diderot.

Il disait « qu'après tout, les révolutions ressemblent souvent à ces orages qui troublent l'atmos- . phère, mais pour la purifier. Sans doute plusieurs générations avaient souffert, terriblement souffert; mais il y a des générations qui, par la fatalité de la date de leur naissance, servent comme des fascines à remplir les abîmes du temps, pour que le genre humain puisse aller à ses destinées? N'en

avait-il pas été ainsi ? Après les grandes épreuves et les grandes souffrances, de meilleurs jours Il(' s'étaient-ils pas levés? N'était-il pas venu une génération qui, héritière des sacrifices des générations ses aînées, avait marché dans sa gloire et sa liberté, en pleine possession des solutions de tous les problèmes qui avaient tourmenté les âges précédents? Au delà de cette terrible révolution qui avait épouvanté les dernières années du dix-hui- tième siècle, n'avait-on pas vu enfin commencer cette bienheureuse époque prédite par les encyclopédistes , où la philosophie devait devenir la seule relique des hommes, où la raison régnerait en maîtresse, où tous les fléaux disparaîtraient du monde, où la paix et la justice s'embrasseraient deyant l'humanité consolée et affranchie ? »

C'est ainsi que les questions se pressaient sur les lèvres de Diderot, en paroles enflammées.

La réponse ne tarda point à venir. Les plaines du temps s'éclairèrent jusqu'aux horizons du présent. Le dix-neuvième siècle comparut à son tour, et les générations du passé virent défiler devant elles les plus lointains successeurs des reformatent s des âges précédents.

Deux novateurs parurent d'abord. Le premier était cet homme de grande race, qui essaya de créer une société nouvelle en la tirant des principes de la philosophie. « ( hi avait assez nié, disait-

il, le temps était venu d'affirmer.» Le christianisme avait tout perdu, selon lui, par la guerre insensée qu'il avait déclarée aux sens ; pour tout sauver, il fallait écrire sur le drapeau de la société nouvelle : Réhabilitation de la chair (G). Les passions étaient divines, c'était un devoir que de les satisfaire ; plus de mariage, plus de supériorité de naissance ou de transmission de propriété, plus de famille ; la capacité devait être la reine du monde. A chacun suivant sa capacité, la capacité suivant les œuvres, c'était la formule de l'école. La capacité se proclamait elle-même au sommet de la hiérarchie, et elle s'imposait aux échelons inférieurs. Le Père était à la fois le pape et l'empereur. Les savants devenaient les prêtres et les hiérophantes du régime nouveau. L'émancipation de la femme en était le but et la condition.

A la faveur d'une révolution politique, les disciples et les successeurs de Saint-Simon essayaient de préparer la voie à la révolution sociale contenue dans leur doctrine. Ils cherchaient à frapper les esprits par la nouveauté de leurs idées, les yeux par l'étrangeté de leur costume. Mais, avant tout, ils proclamaient la nécessité de l'avènement de la femme libre, de la femme Messie qui devait aider le Père à inaugurer les nouvelles destinées du genre humain.

Pendant tout un hiver, le trône de la femme libre,

demeuré vide, l'attendait dans la grande Babylone moderne, où l'école saint-simonienne avait placé son cénacle. Une ivresse mêlée de vertiges semblait avoir saisi une jeunesse téméraire qui se précipitait à l'appel des nouveaux sectaires.

On dansait à outrance, les coupes toujours pleines circulaient : dans les rites du nouveau culte, les danses étaient des prières et des invocations à la femme libre. Ces coupes où brillait une liqueur enflammée étaient les libations sacrées. On parlait, on prêchait, on dogmatisait, on dansait, on buvait : le fauteuil était toujours vide ; la femme libre ne paraissait pas.

Les hommes du dix-huitième siècle riaient d'un rire inextinguible. A la vue de cette secte bizarre, Voltaire demandait en raillant si le dix-neuvième siècle prétendait donner à ses aînés la comédie ? Qu'était-ce que ces costumes étranges, ce langage plus étrange encore? Le saint-simonisme ne serait-il point par hasard le carnaval de la philosophie ? Sa voix stridente demandait à Saint-Simon quelle notion nouvelle il apportait sur Dieu,et Saint Simon répondait : « Dieu est un et Dieu est tout ce qui est, tout est par lui, tout est lui ! » Et Voltaire répondait : « Il y a quatre mille ans que l'Inde vous connaît, vous vous appeliez alors le panthéisme ! » Et continuant à interroger, Voltaire demandait quelle était la formule de gouvernement que. la nouvelle secte apportait au monde? Saint-Simon

répondait que « dans l'avenir, toute loi serait la déclaration par laquelle celui qui présiderait à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, ferait connaître sa volonté à ses infér ieurs en sanctionnant ses prescriptions par des peines et des récompenses. »

Alors Mirabeau se levait à son tour demandant si c'était là le dernier mot de 1789, et si l'on avait fait tant d'immolations et tant de renversements au nom de la liberté, pour arriver à cette formule abjecte du despotisme : « La loi, c'est la volonté de celui qui gouverne. »

Au moment où l'école saint-simonienne, impuissante à rien fonder, disparaissait comme un nuage que le vent balaye à l'horizon, après avoir vécu moins de mois que le christianisme n'avait vécu de siècles, l'école phalanstérienne se présentait conduite par Fourier. C'était le second des deux novateurs contemporains, marchant à la tête de l'arrière-ban de l'utopie. Il disait, comme J.-J. Rousseau, que l'homme est bon et que la société est mauvaise. Il fallait donc, ajoutait-il, accepter l'homme avec ses passions, qui sont divines, et détruire la société, qui fait tout le mal en empêchant l'homme de se livrer à toutes ses attractions.

Mais comment, demandaient les chefs de la philosophie du dix-huitième siècle, se formera cette société où chacun pourra se livrer à toutes ses

attractions? Combien durera-t-elle? Fourier répondait que cette société se formerait d'elle-même. Elle s'appellerait l'Harmonie et ses membres les har- moniens ; par conséquent, le désordre ne pourrait exister dans son sein. Utopiste démocrate, Fourier, à l'inverse de Saint-Simon, l'utopiste aristocrate, qui proclamait le règne des capacités s'affirmant elles-mêmes, veut que la hiérarchie s'établisse par l'élection. Il rêve un état de chose dans lequel une attraction passionnée réunira les hommes en groupes, les groupes en séries, les séries en phalanges, les phalanges en harmonies. C'est l'application impossible du principe physique de l'attraction moléculaire à des éléments moraux et doués de liberté, et, par conséquent, capables de résister il l'attraction. Le moteur universel de cette société, c'est le travail attrayant. Le travail, cette peine imposée à l'humanité, devient un plaisir. Il n'existe plus qu'une seule morale, celle de l'attrait, par conséquent plus de morale ; la propriété individuelle, le mariage, la famille, sont supprimés du même coup, dans cette étrange société, où les hommes ne sont plus guère que des molécules emportées dans la circulation sociale. L'immortalité de l'àme s'efface dans le même système, car l'école de Fourier remplace la croyance à son identité permanente et consciente d'elle-même, par la croyance à la métempsycose.

Les novateurs du seizième et du dix-huitième siècle s'enquéraient des destinées de cette étrange école. Était-elle parvenue à fonder quelque chose? Les Fouriéristes avaient-ils enfin fécondé le sein maigre et stérile de la théorie ? Il était donné au dix-huitième siècle, par une permission d'en-haut, d'assister à l'échec de cette tentative insensée. Un nouveau coup de vent balayait le Fouriérisme de la scène du monde ; les essais du chef des Harmonies avaient abouti à l'anarchie. Ce n'était pas à cet impuissant Œdipe qu'il était donné de deviner le mot de l'énigme humaine et sociale.

Après les Saint-Simoniens et les Fouriéristes venaient les Humanitaires, qui concluaient aussi à l'absorption de l'individu dans la masse, de l'homme dans l'humanité. Le panthéisme philosophique et le communisme politique et social se rencontraient dans toutes ces utopies ; la république des égaux de Babœuf, qui avait fait reculer d'effroi la Convention elle-même, relevait la tête dans les théories de ses lointains successeurs.

« — Quoi ! est-ce donc là tout ce qu'ont produit nos idées? demandaient avec angoisse Voltaire, Jean-Jacques, Diderot. Est-ce pour un pareil résultat que nous avons combattu? N'y a-t-il rien au delà de ces misérables rêves et de ces déplorables parodies? »

Trois groupes s'approchaient encore.

Le premier portait écrit sur son drapeau un mot nouveau dans la langue française et dans la langue de la philosophie : celui de Positivisme. Auguste Comte le conduisait. Comme des voix s'élevaient pour lui demander quelles solutions nouvelles il apportait sur les grands problèmes intellectuels posés devant l'esprit humain depuis des siècles : Dieu, l'homme, sa liberté morale, la nature de l'âme, son immortalité, il répondait : « Ces problèmes ne sont point du ressort de l'esprit humain, je ne les résous pas, je les écarte. L'homme n'a point à chercher s'il y a un Dieu, parce qu'il n'a aucun moyen de le savoir ; s'il a une âme, si cette âme est spirituelle ou matérielle, si elle meurt avec lui ou si elle est immortelle ; ces questions dépassent la portée de son rayon visuel. Je ne regarde pas ce qui échappe à mon regard. »

" Alors une huée immense s'éleva dans le concile des siècles. Après l'impuissance de l'orgueil venait l'orgueil de l'impuissance. Qu'est-ce donc que l'homme quand il ignore d'où il vient, où il va, si Dieu est là haut, s'il punit et récompense, ou si les profondeurs de l'infini sont vides? Le bœuf qui trace son sillon est plus heureux que lui, car il accomplit sa destinée. Mais la destinée de l'homme est de connaître. Dieu, qui a fait la lumière pour l'œil, a fait aussi l'œil pour la lumière, et ceux qui

proposent à l'homme de renoncer à connaître Dieu, l'àme et son immortalité ressemblent à un aveugle qui proposerait à un voyant de fermer ses yeux à la lumière.

Ainsi disait-on, et le groupe du Positivisme disparaissait sous la réprobation des siècles.

Le second groupe approcha. Celui-là était le groupe des sophistes qui ont imaginé de tourner le raisonnement contre la raison. Ces novateurs rétrogrades renouvelaient cette école des sophistes d'Athènes que Socrate mit en déroute. Ils affirmaient, comme ils disent dans leur langue barbare, l'identité de l'identique et du non identique, prétendaient qu'en toute chose on peut soutenir le pour et le contre, nier et affirmer, répondre à la fois oui et non, car le faux est vrai et le vrai est faux. C'est ce qu'ils appellent la logique de l'absurde, et ils refusaient d'avance de discuter avec quiconque ne commencerait point par accepter avec eux cette étrange logique. Gens habiles qui veulent tuer le bon sens parce que le bon sens les tue ! C'est ainsi que la campagne commencée au nom de la raison contre la foi finissait 'par l'anéantissement de la raison. Ils ajoutaient à cette doctrine celle d'une morale indépendante de l'existence de Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'àme, morale non moins absurde que leur logique et qui aboutissait à l'immoralité pratique.

Tandis que ce groupe de sophistes effrontés s'éloignait, poursuivi par la risée des siècles, le dernier groupe se présenta. C'était celui des victimes du doute. Ces sceptiques du dix-neuvième siècle n'avaient rien du doute orgueilleux et satisfait de lui-même des sceptiques du dix-huitième, qui croyaient marcher vers des clartés nouvelles et traverser un brouillard pour arriver à la lumière. Ils doutaient avec douleur, et regrettaient profondément la certitude perdue. C'était Jouffroy redisant ses angoisses dans la fatale nuit où, descendant en lui-même, il reconnut que les assises des croyances de sa jeunesse avaient été renversées et qu'il n'y avait rien debout dans sa conscience (H). C'était le malheureux Santa-Rosa, le réfugié piémontais de 1821, qui, après avoir perdu la foi, cette patrie de l'âme, comme il avait perdu la patrie de son corps, sa chère Italie, répétait ces paroles adressées pendant sa vie à celui qui avait le plus contribué a ébranler ses croyances religieuses: « Que nous sommes malheureux de n'être que de pauvres philosophes pour qui le prolongement de l'existence n'est qu'un espoir, un désir ardent, une prière fervente ! Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma mère ! » C'était la tribu des poëtes du doute (I) : Lord Byron, « le citoyen ennuyé du monde, » comme il s'appelait lui-même, Leopardi, Henri de Kleist, le

suicidé, Alfred de Musset, qui se lamentaient d'avoir cherché la lumière et de ne pas l'avoir trouvée et qui succombaient sous le poids d'une .incurable tristesse.

Quelquefois cette tristesse prenait l'accent du désespoir, et le dix-huitième siècle et son chef Voltaire entendaient cette imprécation vengeresse qui montait de la vallée des larmes vers le lieu des châtiments éternels :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?

Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;

Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.

Il est tombé sur nous, cet édifice immense Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour;

La Mort devait t'attendre avec impatience,

Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour ; Vous devez vous aimer d'un infernal amour.

Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau, Pour t'en aller tout seul promenor ton front pâle, Dans un cloître désert ou dans un vieux château? Que te disent alors tous ces grands corps sans vie, Ces murs silencieux, ces autels désolés ,

Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?

Que te disent les croix , que te dit le Messie?

Oh ! saigne-t-il encor quand pour le déclouer Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie, Ton spectre dans la nuit revient le secouer ? ..................

Et que nous reste t-il à nous, les déicides ?

Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides, Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel? Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe, Quand Vous jetiez au vent la divine colombe.

Qui tombe en tournoyant dans l'abime éternel ?

La voix montait triste et navrante, et j'entendais comme un concert de gémissements qui la suivait. C'étaient les gémissements des victimes du doute. Byron, en pleurant la destinée inconnue de son ami, ce jeune Edelestone, mort à la fleur de l'âge, pleurait sur sa propre destinée. Santa-Rosa, depuis qu'au contact du scepticisme français il avait cessé de croire, demandait à mourir et allait chercher un trépas militaire en combattant pour la Grèce. Henri Heine, après avoir nié l'existence de Dieu, se sentait pris du mal du pays, du mal du ciel. L'infortuné Leopardi s'écriait : « Je suis un tronc d'arbre qui pense et qui pàtit. » Hégésippe Moreau, mourant sur le grabat d'un hôpital, se rappelait avec des larmes son enfance chrétienne ; lui qui s'était vanté d'avoir fait tomber du haut des églises la croix qu'il avait d'abord arrachée de son cœur !

Une voix s'éleva dans l'espace, et demanda : « Est-ce tout? »

C'était tout; oui, tout ce qu'avaient laissé les démolisseurs au milieu des ruines qu'ils avaient faites :

L'utopie, qui cherche en vain el construire dan--

le vide le palais de ses illusions et de ses chimères, avec des brouillards et des mensonges ;

L'impuissance, qui abdique le plus beau don de l'homme, celui de connaître et d'aimer Dieu, et qui ravale la dignité de la nature humaine jusqu'à la condition de la nature animale, qu'aucun sursum corda n'élève des choses qui passent aux choses qui demeurent ;

Le sophisme, qui renonce à la raison pour échapper à la foi, et qui se précipite dans les gouffres de l'absurde afin d'arriver jusqu'aux abimes du néant (J) ;

Le doute, qui pleure auprès d'un flambeau éteint qu'il n'a plus l'espoir de rallumer.

C'était tout. Rien au delà. Telle était l'œuvre des novateurs, qui avaient espéré renouveler le monde. Aucune prospérité, aucun progrès matériel ne pouvait racheter ce triste résultat intellectuel et moral. L'homme a beau parer la terre, son séjour d'un moment, embellir sa vie, ce rêve d'une heure, cette noble créature, faite à l'image de Dieu, tombe dans le désespoir quand elle ne peut plus respirer du côté du ciel.

Le soleil de l'évidence se levait à l'horizon, il n'était permis à personne de fermer les yeux à cette inexorable lumière. Non-seulement les destructeurs étaient punis de leur crime, mais ils se reconnaissaient criminels ; leur conscience, se ré-

veillant dans leur sein, avait confirmé le jugement de Dieu, et la justice du ciel était satisfaite, car il y a entre la justice divine et la justice humaine . cette différence que, devant la seconde, le coupable dispute sa vie au juge et proteste contre sa sentence, tandis que devant la première c'est le coupable lui-même qui prononce son arrêt.

DERNIÈRE MÉDITATION

SURSUM CORDA

Je méditai longtemps sur les grands spectacles qui venaient de passer sous mes yeux, et j'admirai cette chaîne des effets et des causes qui lie le présent au passé par d'invisibles anneaux. J'avais vu les générations écoulées comparaître devant nos ruines, et la voix d'en haut m'avait nommé les destructeurs à côté des débris. Je savais pourquoi tous les principes étaient renversés ; je savais d'où venaient ce malaise moral et cette perturbation intellectuelle, plaies de notre époque et de notre société ; les siècles avaient recommencé leur cours pour m'instruire, et chaque vague, en passant, m'avait jeté un souvenir et une leçon.

Un moment encore, je promenai de mélancoliques regards sur les générations qui rentraient peu à peu dans les ombres de l'éternelle nuit; je voyais les hautes tètes qui dominaient la foule; ils allaient,

ils allaient, et bientôt cette armée i'nmense, composée de ces morts innombrables qui n'ont pas de nom dans l'histoire, dont la vie n'a pas laissé plus de trace dans notre monde qu'un navire qui glisse sur les grandes eaux de l'Océan, et dont Dieu seul a gardé le souvenir ; bientôt ces morts innom - brables ne m'apparurent plus que comme une tache noire perdue dans les plaines de l'infini. Mon âme était triste. Je me demandais avec anxiété si Dieu, pour punir l'humanité, l'avait définitivement abandonnée au dérèglement de son sens propre, et s'il laisserait tomber le monde intellectuel et moral dans ce chaos d'où il a tiré ce bel univers, objet de notre admiration.

Des visions sombres- comme celle d'Ézéchiel traversaient la nuit de ma pensée. Je voyais vaciller de plus en plus la lumière de la lampe de l'Évangile qui, depuis la mort de l'Homme-Dieu sur le Golgotha, éclaire les esprits et réchauffe les coeurs. Il me semblait que la Croix chancelait sur le front des églises, et ce grand mât du navire qui porte l'humanité et ses destinées me paraissait au moment d'être brisé par les tempêtes déchaînées. Je prêtais l'oreille du côté de Rome, et au milieu du tumulte des événements, des vociférations des passions déchaînées, il me semblait que je n'entendais plus la grande voix qui bénit la ville et le monde : Urbi et orbi. Le paganisme, cet ancien

ennemi, rentrait dans le monde, par les idées et par les mœurs, paganisme moderne plus effroyable que le paganisme antique, car il' est sans dieux, sans symbole et sans culte (K). Les lettres et les arts, abdiquant leur noblesse, oubliaient leur noblesse, et s'enfonçaient dans les régions fangeuses d'un réalisme grossier. Des sociétés étranges se formaient entre des hommes dont les seuls mobiles étaient la soif du lucre et des jouissances matérielles. Plus de famille, plus d'épouse assise au foyer, plus de mère veillant sur le berceau. Les vieillards étaient délaissés ou chassés, comme dans une ville assiégée on chasse les bouches inutiles. L'âge de pierre avait fait son avénement dans le monde moral, on ne sentait plus, on n'aimait plus; le froid et pàle égoïsme, semblable au soleil polaire, se levait seul à l'horizon glacé. Je voyais passer des funérailles désolées et mornes, que la prière du prêtre n'accompagnait plus, et les morts allaient dormir leur sommeil sans être protégés par le signe de la bienheureuse immortalité. Il y avait dans ce spectacle quelque chose de navrant et de désespéré. Les nations, égoïstes et farouches comme les individus, se surveillaient avec des yeux de défiance et de haine. Les savants consacraient leurs veilles à inventer de prodigieux engins de destruction, et la science devenait ainsi l'auxiliaire de la mort qu'elle aidait à multiplier ses coups.

Quand on prononçait le mot de justice, les habiles hochaient la tète ; quand on invoquait le droit, les augures s'entre-regardaient et riaient . Entre les peuples, un seul arbitre, la force; un seul juge, le glaive.

J'élevai mon cœur à Dieu et je lui demandai si c'était là l'avenir du monde, désolant avenir !

Une grande voix qui venait du dix-septième siècle, que je n'apercevais plus que comme un point dans l'espace, me répondit : « L'homme s'agite et Dieu mène. »

Au bruit de cette parole, une vive lumière se fit en moi. Je compris qu'il n'est pas donné à la liberté humaine, quelque réelle et quelque complète qu'elle' soit, de prévaloir contre la providence de Dieu. Oui, l'homme s'agite, et, s'il conduisait les destinées du monde, elles iraient peut-être se perdre dans les abîmes sans fond que j'avais sondés du regard ; mais c'est Dieu qui mène, et des erreurs et des folies des hommes il sait tirer de nouveaux triomphes pour la vérité et la glorification de sa justice et de sa puissance.

Tandis que cette pensée consolante s'emparait de mon âme, j'apercevais une échelle lumineuse, dont les premiers degrés s'appuyaient sur la terre et dont le faîte se perdait dans le ciel. Les prières des justes montaient sans cesse comme d'augustes suppliantes ; sans cesse les miséricordes de Dieu des-

cendaient sous la forme d'anges de lumière et d'amour. Je voyais des ouvriers, suscités d'en-haut, se vouer à toutes les grandes tâches. Les soldats de la vérité prenaient leur poste de bataille, et si l'Église était attaquée, elle était défendue. Sans doute il ne m'était pas donné de voir dans son ensemble l'ordonnance du plan divin ; mais j'en apercevais vaguement quelques lignes. Je voyais le granit de la vérité catholique résister aux secousses fatales aux hérésies qui ne reposent pas sur la pierre inébranlable à laquelle il a été dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle. La flamme de l'adversité purifiait l'or de l'alliage par lequel les abus, cette rouille qui s'atta - che à tout ce que touchent les mains humaines, l'avaient altéré. Je voyais, dans ces terribles épreuves, toutes les nations, même celles qui avaient été éloignées jusque-là par des préventions traditionnelles, se serrer autour de la chaire de Saint- Pierre, comme au moment de la lutte décisive les soldats se serrent autour du drapeau, et la grande voix qui parle au monde des hauteurs de Rome retentissait toujours. Le naufrage même de la vérité sur un point lui préparait des triomphes inespérés sur un autre ; les épaves du clergé français émigré, jeté par la Révolution sur les rivages de l'Angleterre, allaient réveiller dans l'Ile des Saints l'antique croyance, et c'est de cette époque que

date la renaissance du catholicisme en Angleterre. Je voyais enfin tous les systèmes d'idées, qui avaient aspiré à remplacer le catholicisme dans la conduite des destinées humaines, échouer misérablement.

La Croix, semblable à ces phares que les vagues en fureur assiégent en vain, reparaissait inébranlable après ces assauts réitérés, et toujours radieuse comme la lumière attachée au front de la tour de granit pour éclairer au loin les navires. Toutes les doctrines avaient été essayées, toutes avaient été trouvées impuissantes et vaines, et ceux qui avaient prétendu nous apprendre comment les dogmes finissent avaient reconnu eux-mêmes, avant de finir, la caducité des prétendues nouveautés philosophiques par lesquelles ils avaient tenté de remplacer le christianisme. Les utopies qui aspiraient à détrôner la vérité catholique n'avaient fait que passer. Après cêtte longue lutte où l'on avait si souvent cru la renverser, si souvent annoncé sa mort, elle était seule debout.

En même temps j'apercevais, comme au temps où l'ancienne Rome avait cru conquérir le monde pour elle-même et l'avait conquis pour l'Évangile auquel elle avait ouvert les voies, que la science moderne, en supprimant les distances et en rapprochant les peuples par la réunion de deux mers et par la vapeur et l'électricité, travaillait, sans le savoir,

pour le Christianisme. Les idées chrétiennes, ces immortelles voyageuses, suivaient les routes ouvertes à l'industrie et au commerce. Je voyais l'islamisme chanceler en Orient ; et les écoles chrétiennes se répandre de proche en proche et allumer partout des phares, en renvoyant au vieil Orient la lumière que nous lui avons due. Je voyais la Chine si longtemps immobile s'ébranler elle- même; sa grande muraille s'écroulait et laissait passage à l'influence et aux idées de notre Occident. Je sentais un souffle nouveau emplir la voile du vaisseau qui m'avait paru désemparé ; il se redressait par des oscillations lentes et successives, comme s'il allait reprendre la mer, et je ne sais quelle aube mystérieuse blanchissait les extrémités lointaines de l'horizon.

Alors je sentis que ce que j'avais pris pour la fin de toute chose n'était qu'une nouvelle phase de la lutte qui doit durer jusqu'à la fin des siècles: La confiance rentra dans mon âme consolée. Je priais Dieu du plus profond de mon cœur de nous envoyer des soutiens dans cette crise redoutable, et je vis trois anges de lumière s'avancer radieux et les ailes étendues.

Je demandai au premier son nom, et il me répondit : « Je m'appelle la Foi, et j'apprendrai jusqu'à la fin aux générations humaines à marcher sur la terre au milieu des ténèbres et des brouil-

lards, à la clarté de mon flambeau allumé aux rayons du soleil éternel des intelligences. »

Le second ajouta : « Je m'appelle l'Espéranee, et c'est moi qui murmure aux générations humaines jusqu'aux portes du ciel, leur véritable patrie, les paroles ineffables qui calment toutes les douleurs et que j'ai retenues de la langue d'en haut. »

Le troisième dit à son tour : « Comme les anges, mes frères, je suis envoyé pour soutenir ici-bas les générations qui cheminent dans la douloureuse voie de l'épreuve. Je vous soutiendrai comme j'ai soutenu vos aînés, car Dieu, qui veut que l'humanité soit éprouvée, ne veut pas qu'elle soit perdue. Mais, quand la Foi et l'Espérance n'auront plus rien à vous affirmer, rien à vous promettre parce que vous aurez tout vu, tout obtenu, je serai encore avec vous, même après la fin des siècles, car je m'appelle l'Amour. »

FIN DES MÉDITATIONS

NOTES

DE LA TROISIÈME PARTIE

Note A. page 2 7 8

— Ce n'est qu'après la bataille qu'on peut juger de l'étendue des pertes, etc. —

« Après l'Encyclopédie, après Y Histoire philosophique des Deux-Indes, même après les Mémoires de Beaumarchais, dit un écrivain contemporain, la prose française devait mourir de sécheresse philosophique. Deux sources d'idées et d'images qui seules peuvent renouveler les littératures épuisées et remettre un peu de sang et de vie dans ces corps décharnés, Dieu et la Nature, avaient disparu de ce monde oit régnait l'intelligence humaine, s'ado- rant elle-même et réduisant tout son domaine aux seuls rapports de l'homme avec l'homme. Il semblait que toute la prose française se fit dans un salon éclairé aux flambeaux dont aucune fenêtre ne regardait le ciel, et où une sorte de saison artificielle, uniforme, constante, remplaçait les saisons naturelles. Les hommes qui dissertaient sur les sources des richesses des nations, sur les importations et les exportations des grains, n'avaient jamais regardé ondoyer une moisson mûre, ni cheminer par les

airs la main qui répand les semences ; ils n'avaient jamais rêvé à l'ombre des arbres, ni écouté les murmures des feuillages, ni senti ces douces émotions intérieures de la solitude qui rafraîchissent l'âme fatiguée par les pensées du siècle. Ne dirait-on pas que cette prose, d'ailleurs si vive, si excitée, si fébrile, n'ait eu pour ciel que le plafond du baron d'Holbach, et pour soleil que ses bougies? Sauf quelques pages majestueuses de Buffon et de Rousseau, Dieu et la nature avaient été exilés des livres. Le sentiment, la beauté des formes, cette sorte de fleur de vie qui décore les pensées inspirées par la contemplation du monde extérieur ; cette diversité des styles propres aux époques où les écrivains s'abreuvent aux trois grandes sources à la fois, Dieu, la nature et l'homme ; tout cela avait fait place à une métaphysique sans Dieu, au matérialisme sans la nature, à l'humanité sans la morale. »

Je trouve dans l'ouvrage de M. Victor de Laprade, intitulé : Le Sentiment de la nature chez les modernes, des réflexions qui achèvent de mettre hors de doute la funeste influence des doctrines du dix-huitième siècle, à ce point de vue :

« L'oeuvre particulière du dix-huitième siècle à l'endroit du monde matériel, dit-il, est tout ce qu'il y a de plus différent de l'œuvre poétique. C'est un travail, d'ailleurs très-sérieux et très-fécond, et qui se distingue par ses résultats positifs de ce vain étalage qu'on faisait alors de l'amour de la nature. Cet amour n'était guère autre chose qu'une haine déguisée et une déclaration de guerre à la société et à la religion. Les sciences naturelles, leur application aux jouissances de l'homme, voilà le domaine légitime du dix-huitième siècle... On peut aujourd'hui, sans faire aucun tort aux écrivains de ce temps, dégager leurs idées de toutes les petites hypocrisies de langage dont la plupart d'entre eux se sont précautionnés, et l'on arrive presque toujours, à travers • leurs déclamations sur la nature, à la négation non pas

seulement du christianisme, mais. de l'idée de Dieu, de l'âme immortelle et du devoir. Par une heureuse exception qui prouve l'étroite union de la vraie poésie de la nature avec les doctrines spiritualistes et le sentiment religieux, les écrivains de ce temps que nous trouverons les plus semblables à des poëtes, sont les seuls qui fussent sincèrement pénétrés de l'idée de Dieu....

« Le désir de se passer de ces deux hypothèses , l'âme et Dieu, ou la négation formelle, de Dieu et de l'âme, constitue toute la croyance philosophique des savants et de la plupart des lettrés du dix-huitième siècle. L'attrait que la nature exerce alors sur les esprits n'a rien de sérieux et de vrai, surtout au point de vue poétique ; on exalte les sciences de la nature pour se dispenser d'approfondir celles de l'âme et pour opposer les besoins aux devoirs ; on parle beaucoup de la religion et de la politique de la nature pour ruiner la religion révélée et la politique traditionnelle ; enfin, quand les littérateurs et les poëtes du temps nous rappellent aux spectacles, aux émotions de la nature, je ne reconnais en eux que l'accent d'un épicurisme blasé, qui a besoin de respirer le grand air au sortir d'une orgie, ou la voix des passions et celle des rancunes démocratiques révoltées contre les nécessités sociales.

cc Il n'y a pas dans tout ceci matière à la vraie poésie de la nature ; il n'y a pas trace du sentiment légitime et profond qui attire l'artiste et le poëte vers les splendeurs de la création révélatrice du monde invisible. Ne demandez pas au dix-huitième siècle la poésie de la nature, pas plus que celle du cœur. A cette époque, les poëtes proprement dits sont les plus pauvres en intelligence des beautés et de la signification de l'univers Le principal attrait de la création résidait pour eux dans leur propre matérialisme, qui ne leur permettait pas de voir combien la vraie poésie, le vrai charme de l'univers visible, est indépendant de la matière. La nature était pour

eux une objection permanente contre l'âme, contre Dieu, contre la société, contre la morale spiritualiste. »

( Le Sentiment de la nature chez les modernes, par Victor de Laprade, p. 155 et suiv. )

Note B, page 1 79.

— La Providence fut pour vous bien sévère, ctr. —

Il y eut peu d'existences aussi malheureuses que celle de Gilbert. Né en 1751 à Fontenoy-le-Château, en Lorraine, il avait fait ses études à Dôle. Plein de dispositions pour la poésie, il vint à Paris, rêvant le succès et la gloire ; mais son vif attachement pour la religion catholique lui ferma toute les issues dans une société où le philosophisme dominait. Il avait commencé par composer des odes où il a rencontré plusieurs fois des vers sublimes, par exemple ce vers de l'ode sur le Jugement dernier :

Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Quand il se vit repoussé par toute la littérature du temps, il composa la célèbre Satire du dix-huitième siècle, étincelante de beautés de premier ordre.

xotc C, p. i se.

— Je me réveillai pour mourir, <'<<:. —

Au banquet de la vie, infortuné convive,

J'apparus un jour et je meurs;

Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive.

Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,

Et vous, riant exil des bois !

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,

Salut pour la dernière fois !

Ah! puissent voir longtémps votre beauté sacrée

Tant d'amis sourds à mes adieux !

Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée, Qu'un ami leur ferme les yeux !

GILBERT.

Note D, page 8 S 3.

— Le père de la Révolution française avait maudit sa fille. —

« Mêlé, par les désordres et les hasards de sa vie, aux plus grands événements et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfarache, du cardinal de Richelieu et du cardinal de Retz, du roué de la régence et du sauvage de la révolution ; il avait de plus du Mirabeau, famille florentinè exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante ; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen âge se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires. La laideur de Mirabeau, appliquée sur le fonds de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante figure du Jugement dernier de Michel-Ange, compatriote des Arrigheti. Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage de l'orateur avaient plutôt l'air d'escarres laissés par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tète pour l'empire ou pour le gibet. Quand il

secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu, à la tribune, sombre, laid et immobile: il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au sein de la confusion.

ce Deux fois j'ai rencontré Mirabeau à un banquet : une fois chez la nièce de Voltaire, madame la marquise de Villette ; une autre fois au Palais-Royal, avec les députés de l'opposition, que Chapelier m'avait fait connaitre. Chapelier est allé à l'échafaud. dans le même tombereau que mon frère et M. de Malesherbes.

« En sortant de notre diner, on discutait des ennemis de Mirabeau: jeune homme timide et inconnu, je me trouvais à côté de lui, et n'avais pas prononcé un mot. Il me regarda en face avec ses yeux de vice et de génie ; et, m'appliquant sa main épatée sur l'épaule, il me dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité. » Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu.

« Trop tôt pour lui, trop tard pour elle, Mirabeau se vendit à la cour, et la cour l'acheta. Il risqua l'enjeu de sa renommée contre une pension et une ambassade. Cromwell fut au moment de troquer son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière. Malgré sa superbe, il ne s'évaluait pas assez haut; depuis, l'abondance du numéraire et des places a élevé le prix des consciences.

« La tombe délia Mirabeau de ses promesses, et le mit à l'abri des périls que vraisemblablement il n'aurait pu vaincre. Sa vie eût montré sa faiblesse dans le bien, sa mort l'a laissé en puissance de sa force dans le mal. »

Mémoires de Chateaubriand,.

Pour bien connaitre Mirabeau, il faut lire les Mémoires biographiques de Mirabeau, écrits par lui-même et publiés en 1834. Ils contiennent la plus grande partie de sa cor-

respondance et celle de sa famille; triste famille! Sa mère, sa sœur, son père, se harcelaient, échangeaient les plus effroyables invectives. Son père, le marquis de Mirabeau, écrivait de lui le 21 mai 1777 : « J'ai reçu avis que le scélérat était serré et aux fers. » Il écrivait après l'avoir fait mettre à la Bastille : « J'ai fait justice, en qualité de tribunal naturel et domestique : je verrais sans remords la mère sur les tréteaux et le fils à la Grève. »

Dans une autre lettre, il écrivait encore : « Il est né pour le pathos comme un lévrier pour la chasse, et il ne noie pas même un grain de Lon sens dans une pinte de paroles. »

Il répond à son frère, le bailli, qui lui demandait plus tard de s'intéresser pour faire rendre la liberté 4 Mirabeau prisonnier : cc L'enfant prodigue ne fut dompté que lorsqu'il eut gardé les pourceaux. Il n'y aura pas d'humiliation plus dure pour lui que de s'agenouiller devant sa femme ; il faut qu'il y vienne ou qu'il crève. »

En 1788, le gouvernement, qui sentait le besoin d'occuper la dangereuse activité de Mirabeau, l'envoya à Berlin avec une mission secrète. On attribue à cette mission trois buts : sonder les dispositions du jeune prince qui allait régner, le disposer à consentir à un emprunt, et enfin tenir l'envoyé secret loin de France.

Il est curieux de savoir sur quel pied Mirabeau avait traité avec M. de Vergennes ; voici ce qu'il écrivait lui- même à son père à ce sujet, le 4 octobre 1788 : « On me mande à Paris, on m'y demande des notions sur la Prusse; je les donne en homme libre, et non en courtisan. On me remet instructions et chiffres et je repars pour Berlin, n'ayant d'autre frein sur l'argent que de compter de clerc à maître. Quand on m'avait demandé quel traitement je voulais, j'avais répondu ces propres mots: Je ne dépenserai que pour vous, ainsi vous payerez ce que je dépenserai. Quant à l'avenir, puisque vous me mettez dans les affaires, c'est à mot de m'y conduire assez bien pour que vous

ne soyez pas tenté de m'en chasser. J'ai dépensé 42,000 livres en huit mois et demi, y compris plusieurs dépenses secrètes, les frais de voyage et deux secrétaires, le luxe nécessaire daus une cour du Nord, et l'acquisition des matériaux de la Monarchie prussienne, éléments primitifs de mémoires pour eux. Sur ces 42,000 livres, le roi m'en doit douze, que je ne toucherai probablement jamais. Si vous ajoutez que je n'ai pas prédit un événement qui ne soit arrivé et qu'il n'est pas arrivé un événement que je n'aie prédit, si vous y ajoutez cinquante" quatre dépêches- chiffrées dont la moindre de-seize pages et quelques-unes de cinquante, je doute que vous trouviez que j'ai coûté plus que j'ai valu. »

Cette lettre, pleine de la haute et grande insolence du talent qui se devine et du génie qui s'impose, révèle et explique Mirabeau, et l'on comprend dans quels termes il put traiter plus tard avec la cour. A peu près chassé de Berlin par Frédéric-Guillaume, que ce regard d'aigle fixé sur sa monarchie commençait à inquiéter, il revient en France avec un ouvrage incomplet mais d'une portée remarquable, la Monarchie prussienne, et les éléments d'un pamphlet, l'Histoire secrète du Cabinet de Berlin, révélation indiscrète de la mission de Mirabeau écrite en style de libelle et qui fut lacérée par la main du bourreau. L'envoyé secret de M. de Vergennes en Prusse revenait toujours à la passion, à l'invective, au libelle, comme à ses allures habituelles.

l'ote E, page 189.

— Le crime avait beau grandir, il trouvait toujours la vertu plus grande encore que lui.

Nous croyons nécessaire de citer quelques faits à l'appui de la manière dont nous apprécions la Révolution

française. Notre époque est disposée à accuser de déclamation l'indignation qui marche sans un cortége de preuves. Nous reproduisons donc un aperçu des crimes révolutionnaires, aperçu insuffisant et incomplet, mais après lequel cependant il sera difficile de trouver une exagération de sévérité dans nos censures. C'est à des contemporains, qui étaient loin d'être opposés à la Révolution, que nous emprunterons ces récits. Prudhomme, le girondin Riouffe, nous offriront des passages, mis en ordre par M. de Chateaubriand, et l'on verra, après les avoir lus, que ce grand écrivain a eu raison de dire que la grande propriété du crime était dl1 côté des révolutionnaires.

« Le républicain Prudhomme, qui ne haïssait pas la Révolution et qui a écrit lorsque le sang- était tout chaud, nous a laissé six volumes de détails. Deux de ces six volumes sont consacrés à un dictionnaire où chaque aiminel se trouve inscrit à sa lettre alphabétique, avec son nom, prénom, àge, lieu de naissance, qualité, domicile, profession, date et motif de sa condamnation, jour et lieu de l'exécution. On y trouve, parmi les guillotinés, 18,613 victimes, ainsi réparties :

Ci-devant nobles 1,278 Femmes, idem 750 Femmes de laboureurs et d'artisans 1.467 Religieuses 350 Prêtres 1.135 Hommes non nobles de divers états • 13,633

TOTAL ........... 18,613

Femmes mortes par suite de couches prématm'ëcs. 3,400 Femmes enceintes et en couches 348 Femmes tuées dans la Vendée 15.000 Enfants, id. id 22,000 Morts dans la Vettd''e , .... 900,000

VICTIMES SOUS LE PROCONSULAT DE CARRIER.

A Nantes....' 32,000 Enfants fusillés 500 Id. noyés 1,500 Nobles noyés 1,400 Artisans, id »... 5.300 Victimes à Lyon """""'.' ... 31.000

« Dans ce nombre ne sont pas compris les massacres à Versailles, aux Carmes, à l'Abbaye, à la glacière d'Avignon, les fusillés de Toulon et de Marseille, après les sièges de ces deux villes, et les égorgés de la petite ville provençale de Bédouin, dont la population périt tout entière.

« Pour l'exécution de la loi des suspects, du 21 septembre 1793, plus de cinquante mille comités révolutionnaires furent installés sur la surface de la France. D'après les calculs du conventionnel Cambon, ils coûtaient annuellement cinq cent quatre-vingt-onze millions en assignats; chaque membre de ces comités recevait trois francs par jour, et ils étaient cinq cent quarante mille : c'étaient cinq cent quarante mille accusateurs, ayant droit de désigner à la mort. A Paris seulement, on comptait soixante comités révolutionnaires ; chacun d?eux avait sa prison pour la détention des suspects.

« Le girondin Riouffe, prisonnier, avecVergniaud, madame Roland et leurs amis, à la Conciergerie, rapporte ce qui suit dans ses Mémoires d'un Détenu : cc Les femmes les plus belles, les plus jeunes, les plus intéressante3, tombaient pèle-mèle dans ce gouffre (l'Abbaye), dont elles sortaient par douzaines pour aller inonder l'é- chafaud de leur sang. De jeunes femmes enceintes, d'autres qui venaient d'accoucher, et qui étaient encore dans cet état de faiblesse et de pâleur qui suit ce grand travail de la nature, qui serait respecté par les peuples

les plus barbares ; d'autres, dont le lait s'était arrêté tout à coup ou par la frayeur, ou parce qu'on avait arraché leurs enfants de leur sein, étaient jour et nuit précipitées dans cet abîme. Elles arrivaient, traînées de cachot en cachot, leurs faibles mains comprimées dans d'indignes fers ; on en a vu qui avaient un collier au cou. Elles entraient les unes évanouies et portées dans les bras des guichetiers qui en riaient, d'autres en un état de stupéfaction qui les rendait comme imbéciles. Vers les derniers mois surtout (avant le 9 thermidor), c'était l'activité des enfers ; jour et nuit les verroux s'agitaient, soixante personnes arrivaient le soir pour aller à l'échafaud ; le lendemain, elles étaient remplacées par cent autres, que le même sort attendait le jour suivant.

« Quatorze jeunes filles de Verdun, d'une candeur sans exemple, et qui avaient l'air de jeunes vierges parées pour une fète publique, furent menées ensemble à l'échafaud. Elles disparurent tout à coup,\*et furent moissonnées dans leur printemps. La cour des femmes avait l'air, le lendemain de leur mort, d'un parterre dégarni de ses fleurs par un orage. Je n'ai jamais vu parmi nous de désespoir pareil à celui qu'excita cette barbarie.

« Vingt femmes du Poitou, pauvres femmes pour la plupart, furent également assassinées ensemble. Je les vois encore, ces malheureuses victimes! je les vois étendues dans la cour de la Conciergerie, accablées de la fatigue d'une longue route et dormant sur le pavé ! Au moment d'aller au supplice, on arracha du sein d'une de ces infortunées un enfant qu'elle nourrissait, et qui, au moment mème. s'abreuvait d'un lait dont le bourreau allait tarir la source. Oh! cris de la douleur maternelle, que vous fùtes aigus! mais sans effet... Quelques femmes sont mortes dans la charrette, et l'on a guillotiné leur cadavre. N'ai-je pas vu, peu de jours avant le 9 thermidor, d'autres femmes traînées à la mort? Elles s'étaient déclarées enceintes. Et ce sont des hommes, des

Français, à qui leurs philosophes les plus éloquents prêchent depuis soixante années l'humanité et la tolé" rance !

« ...Déjà un aqueduc immense, qui devait écouler le sang, avait été creusé à la place Saint-Antoine. Disons- le, quelque horrible qu'il soit de le dire, tous les jours, le sang humain se puisait par seaux, et quatre hommes étaient occupés, au moment de l'exécution, à les vider dans cet aqueduc.

« C'était vers trois heures après midi que ces longues processions de victimes descendaient au tribunal et traversaient lentement, sous de longues voûtes, au milieu des prisonniers, qui se rangeaient en haie pour les voir passer avec une avidité sans pareille. J'ai vu quarante- cinq magistrats des environs de Paris, trente-trois du parlement de Toulouse, allant à la mort du même air qu'ils marchaient autrefois aux cérémonies publiques ; j'ai vu trente fermiers généraux passer d'un pas calme et ferme; les vingt-cinq premiers négociants de Sedan plaignant, en allant à la mort, dix mille ouvriers qu'ils laissaient sans pain. J'ai vu ce Baysser, le plus bel homme de guerre qu'eût la France ; j'ai vu tous ces généraux que la victoire venait de couvrir de lauriers, qu'on changeait soudain en cyprès; enfin tous ces jeunes militaires, si forts, si vigoureux, ils marchaient silencieusement; ils ne savaient que mourir. »

Prudhomme va compléter le tableau :

« La mission de Lebon dans les départements frontières du Nord peut être comparée à l'apparition de ces noires Furies si redoutées dans les temps du paganisme.

« Dans les jours de fète, l'orchestre était placé à coté de l'échafaud. Lebon disait aux jeunes filles qui s'y trouvaient : « Suivez la voix de la nature. » Des enfants, qu'il avait corrompus , lui formaient une garde, étaient les espions de leurs parents. Quelques-uns avaient de petites guillotines avec lesquelles ils s'amusaient à don-

ner la mort à des oiseaux et à des souris. » On sait que Lebon, après avoir promis à une femme la vie de son mari en y mettant son déshonneur pour condition, fit mourir cet homme sous les yeux de cette femme, à laquelle il ne resta que l'horreur de son sacrifice, genre d'atrocités si répétées d'ailleurs, que Prudhomme dit qu'on ne les saurait compter.

CARRIER SE DISTINGUA A NANTES.

et: Environ quatre-vingts femmes, extraites de l'Entrepôt, traduites à ce champ de carnage, y furent fusillées; ensuite on les dépouilla, et leurs corps restèrent ainsi épars pendant trois jours.

« Cinq cents enfants des deux sexes, dont les plus àgés avaient quatorze ans, sont conduits au même endroit pour y être fusillés. Jamais spectacle ne fut plus attendrissant et plus effroyable; la petitesse de leur taille en met plusieurs à l'abri des coups de feu ; ils délient leurs liens, cherchent un refuge jusque dans les bataillons de leurs bourreaux, en levant vers eux leurs visages où se peignent l'innocence et l'effroi. Rien ne fait impression sur ces exterminateurs, ils les égorgent à leurs pieds. »

NOYADES A NANTES.

ce Une quantité de femmes, la plupart enceintes, et d'autres pressant leur nourrisson sur leur sein, sont menées à bord des gabarres.

« Les innocentes caresses, le sourire de ces tendres victimes, versent dans l'àme de ces mères éplorées un sentiment qui achève de déchirer leurs entrailles : elles répondent avec vivacité à leurs tendres caresses, en songeant que c'est pour la dernière fois ! Une d'elles

venait d'accoucher sur la grève, les bourreaux lui donnent à peine le temps de terminer ce grand travail ; ils avancent, toutes sont amoncelées dans la gabarre, et, après les avoir dépouillées à nu, on leur attache les mains derrière le dos. Les cris les plus aigus, les reproches les plus amers de ces malheureuses mères se font entendre de toutes parts contre les bourreaux ; Fouquet, Robin et Lambert y répondaient à coups de sabre, et la timide beauté, déjà assez occupée à cacher sa nudité aux monstres qui l'outragent, détourne, en frémissant, ses regards de sa compagne défigurée par le sang, et qui, déjà chancelante, vient rendre le dernier soupir à ses pieds. Mais le signal est donné; les charpentiers, d'un coup de hache, lèvent les sabords, et l'onde les ensevelit pour jamais. »

En lisant ces effroyables peintures, on se rappelle involontairement l'anathème jeté par Vico sur cette barbarie de réflexion qui vient à la fin de la civilisation, tandis que la barbarie de nature la précède. « Quand un peuple est tombé dans un état de corruption et de dépravation dont il n'est tiré ni par la monarchie ni par la conquête, alors, à ce dornier des maux, la Providence applique le dernier des remèdes. La barbarie revient, mais cent fois plus épouvantable qu'elle ne l'était au commencement des sociétés. Alors elle était féroce, mais généreuse, un ennemi pouvait fuir ou se défendre. Celle- ci, non moins cruelle, est làche et perfide, c'est en embrassant qu'elle aime à frapper. Aussi, ne vous y trompez pas; vous voyez une foule de corps; mais, si vous cherchez des âmes humaines, la solitude est profonde, ce ne sont que des bêtes sauvages. Qu'elle périsse donc, cette société, par la fureur des factions, par l'acharnement désespéré des guerres civiles. »

L'Histoire de la Terreur par M. Mortimer-Ternaux, service rendu à la cause de la vérité par un homme sans parti pris, mais dont l'ardeur à compulser et à contrôler

les documents n'a d'égale que son impartialité à montrer les choses telles qu'il les a vues, a fait justice de la grandeur idéale que M. de Lamartine et quelques autres historiens avaient prêtées aux hommes et aux journées de la Révolution. Pour ceux qui ont lu cet ouvrage éclairé par de nombreuses découvertes historiques, les journées du 20 juin , du 10 août, du 2 septembre , sont des crimes sans courage, et les hommes qui les ont préparés et accomplis, des coupables vulgaires. Les célèbres Marseillais n'étaient que des lâches qui, lorsqu'ils se trouvèrent en face d'un péril sérieux, comme dans l'expédition de Sardaigne pendant l'année 1793, ne surent que lâcher pied et se mutiner en refusant de se battre.

Plusieurs ouvrages contemporains, parmi lesquels nous citerons l'Histoire du Tribunal révolutionnaire de M. Campardon, le Louis XVII de M. de Beauchesne, et la V ie de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI, achèveront d'édifier les lecteurs sur le crédit qu'ils devront accorder aux réhabilitations de la Révolution écrites de nos jours.

Voici un court extrait d'une audience du tribunal révolutionnaire siégeant en l'an II de la République, pour juger l'affaire dite conspiration du Luxembourg:

« Le Président a demandé aux accusés s'ils avaient eu connaissance des conspirations, et s'ils les avaient dénoncées.

« Dorival, le premier accusé, a répondu ne pas les avoir connues.

« Alors le Président a dit qu'il s'attendait bien que cette réponse serait celle de tous les accusés, mais qu'il les prévenait qu'elle ne ferait pas fortune, parce que des conspirations semblables à celles dont il était question n'avaient pu s'ignorer.

« Dorival a répondu qu'il ne sortait jamais de sa chambre, habitée d'ailleurs par de très-bons patriotes.

« Le témoin Buparel a répliqué qu'aussi les citoyens de cette chambre détestaient Dorival.

« Le Président a demandé à cet accusé s'il n'avait pas été commissaire au ci-devant Châtelet. Sur sa réponse qu'il l'avait été, le Président lui a dit que son moral était connu et qu'il n'avait plus la parole.

« Mounier a dit ignorer les conspirations quoiqu'il ait été souvent avec Lapalu et Daret.

« Le Président lui a dit qu'il était impossible qu'il les ignorât. Il a voulu répondre et la parole lui a été retirée malgré ses vives instances pour se justifier.

« Roussialle ignorait les conspirations ; il a nié les propos vagues et aristocratiques qu'on lui a reprochés ; il a établi tout ce qu'il avait pu faire à son âge pour la Révolution ; il a représenté qu'il était père de six enfants, que depuis la révolution il en avait adopté un septième.

« Le Président lui a répondu qu'on connaissait les marchands de loterie et lui a retiré la parole.

« Lalau, même défense quant aux conspirations et aux propos ; même réplique du Président.

« Quadeville a dit ignorer les conspirations parce qu'il -ne sortait jamais de sa chambre.

et: Le Président:—C'est bon, les jurés décideront de ta moralité, ils feront bien attention que tu es ex-prêtre oratoe.,en.

« Tous les interrogatoires furent jetés dans le même moule. Il y avait quarante-six accusés, il y eut trente- huit arrêts dé morts.»

Voir l'Histoire du Tribunal révolutionnaire, par JVI. CAMPARDON, t. I, p. 894.

Voir dans l' Histoire de la Terreur le récit de la journée du 10 août, et celui de la journée du 2 septembre. Voir aussi une Expédition marseillaise en 1-793, par M. Mor- timer-Ternaux, dans le Correspondant du 25 juillet 1867.

lole r, page 934.

— Il était une église qui s'élevait comme une dernière borne et l'extrémité de son horizon. Saint-Denis, etc.

M. de Chateaubriand, dans une note placée à la fin du Génie du Christianisme, a donné la liste des monuments détruits dans l'abbaye de Saint-Denis les 6, 7 et 8 aoùt 1793, et cité plusieurs procès-verbaux de cette profanation régularisée les jours suivants. « Le nombre des monuments détruits du 6 au 8 août monte à cinquante et un. On commença par le tombeau de Dagobert I", mort en 638.

« Le samedi 12 octobre 1793, on reprit cette œuvre de destruction, et l'on ouvrit le caveau des Bourbons en commençant par en tirer le cercueil de Henri IV. Le 13 octobre, on continua l'extraction des cercueils des princes de la troisième race, Louis XIII, Louis XIV. Le 10 octobre, à onze heures du matin, au moment où l'on tranchait la tête de la reine Marie-Antoinette, on extrayait du caveau le cercueil de Louis XV. Etrange rapprochement !

« La profanation des sépultures royales se prolongea jusqu'au 25 octobre 1793; quelques jours après, on alla au couvent des Carmélites faire l'extraction du cercueil de Madame Louise de France. L'humilité dont elle avait fait preuve pendant sa vie en allant s'ensevelir dans un cloitre de l'ordre austère du Carmel, ne put la laver de la tache indélébile que lui avait laissée aux yeux de la Révolution sa naissance royale. »

On lira aussi avec intérêt: L'Église de Saint-Denis, ,e x Crypte, ses Tombeaux et son Trésor, par le chanoine •Jacquemet.

On trouve dans cet ouvrage la date du décret de la Convention qui légalisa l'œuvre de vandalisme et de profanation commencée. Ce décret du 12 août 1793, postérieur de plusieurs jours à la destruction des cinquante et un monuments dont il a été parlé, se termine ainsi : « Les tombeaux et mausolées des -ci-devant rois, élevés dans l'église de Saint-Denis, seront détruits le 10 aoi,t prochain. »

La Révolution se hâta de reprendre son horrible besogne, comme si elle avait craint de laisser échapper l'occasion de commettre un crime.

\oie G, p. 853

— Réhabilitation de la chair, etc. —

Dans Y Histoire de la Littérature sous le Gouvernement de Juillet, t. II, p. 1 et suivantes, j'ai indiqué le lien qui rattachait les écoles utopistes du dix-neuvième siècle à l'école philosophique du dix-huitième. Voici le début de ce chapitre :

« Trouver un idéal, réaliser cet idéal, telle est la marche de l'esprit humain. Quand le christianisme se fut emparé des idées, il transforma le monde ; il était indiqué que la philosophie rationaliste, se croyant maitresse des intelligences, entreprendrait à son tour de façonner le monde à son image. C'est ainsi que les systèmes utopistes du dix-neuvième siècle se rattachent, par un lien logique, au travail rationaliste du dix-huitième.

a Locke et Condillac, puis, après eux, Voltaire, Diderot, d'Holbach, qui marquent le terme d'une progression philosophique, avaient miné, dans un grand nombre d'es-

prits, les idées spiritualistes et à plus forte raison les croyances religieuses ; le scepticisme avait renversé la solution des grands problèmes dont l'humanité s'est toujours préoccupée ; après l'éclectisme, vaine tentative d'une transaction impossible, l'esprit humain, qui ne reste pas longtemps dans les négations, avait cherché, comme on devait le prévoir, une formule d'affirmation nouvelle. Cette soif de l'infini, qui est une des grandeurs et un des tourments de notre nature, devait pousser la raison tout à la fois enivrée de sa puissance et peu satisfaite du résultat de ses labeurs, à tenter un effort désespéré: c'est ainsi que le rationalisme du dix-huitième siècle avait, en se transformant, abouti, on l'a vu, au panthéisme. Le panthéisme, cette forme suprême de l'erreur, comme le catholicisme est la forme suprême de la vérité, ne devait pas l'attaquer seulement sur le terrain de la théorie , mais sur le terrain de la pratique. Aussitôt après 1830, Lacordaire échangeait, on l'a dit, avec les écrivains du Globe des paroles de défi au sujet de l'avenir des sociétés, revendiqué par le premier au nom du catholicisme, par les seconds au nom d'une religion rationaliste qui devait changer toutes les conditions. de la vie humaine., et Ozanam fondait les Conférences de Saint-Vincent de Paul, pour montrer à ses jeunes antagonistes, qui aspiraient à établir une société nouvelle sur des dogmes nouveaux, que le christianisme conservait après dix-huit cents ans une immortelle fécondité. On aperçoit ici le mouvement logique du panthéisme qui, descendu dans les faits, venait opposer l'utopie sociale à la vérité sociale du christianisme.

et: Il y a deux grandes lignes en architecture : la ligne païenne, c'est la ligne horizontale qui prend son développement en rasant la terre que nous habitons ; la ligne chrétienne, c'est la perpendiculaire qui aspire à quitter notre globe pour se perdre avec les flèches de nos cathédrales dans l'infini. Quand l'homme- renonce A celle-ci.

il cherche à étendre indéfiniment celle-là : il rêve l'infini sur la terre, quand il ne va pas le chercher au ciel. L'infini sur la terre, c'est l'utopie. »

On trouvera, dans le chapitre auquel j'emprunte ce passage, une étude sommaire et cependant complète du Saint-Simonisme et du Fouriérisme, et une biographie de ces deux utopistes, comme un aperçu rapide des autres utopies de notre temps. On trouvera également à la fin du premier volume une esquisse de la Philosophie positiviste de M. Comte, dont j'ai pu seulement indiquer le programme dans les Ruines.

Sote H, p. 8.e.

— C'était Jouffroy redisant ses angoisses dam la fatale nuit, etc. —

.J'ai cité dans l' Histoire de la Littérature sous la Restauration ce récit mélancolique du naufrage d'une âme, racontée par elle-même $ je n'en reproduirai ici qu'un fragment :

«Je n'oublierai jamais, dit Jouffroy daps ses Nouveaux Mélanges, la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue, où longtemps après l'heure du sommeil j'avais continué de me promener; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalle les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas. Je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les

détours plus visibles. En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré ; l'inflexible courant de ma pensée était plus fort. Parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser. L'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il se rapprochait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout. Ce moment fut affreux. et, quand le matin je me jetai tout habillé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie si riante et si pleine s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire. »

Xote 1. p. 6 O.

— C'était la tribu des poëtes qu doute, etc. —

M. l'abbé Baunard à écrit un livre remarquable sur le Doute et ses Victimes dans le siècle présent. C'est dans ce livre qu'on trouvera la définition de ce terrible mal du doute qui ronge les intelligences. « Ces philosophies diverses, écrivait M. Lèbre, il y a plus de vingt ans dans la Revue des Deux-Mondes, ces philosophies si hautaines dans leurs prétentions, si chétives dans leurs résultats, impuissantes à rien fonder, ne sont habiles qu'à s'entre-détruire. Il ne reste de tout ce labeur d'intelligence qu'une critique insatiable qui n'épargne rien. Ce nouveau déluge monte, grossit, s'étend et menace

déjà de son flot amer les plus hauts refuges cherchés contre lui. Une crise pareille travaille le monde entier. Partout, chez les peuples européens, c'est un même ébranlement de croyances, une même angoisse des âmes.. Un doute dont on voudrait en vain se dissimuler la puissance nous obsède. Dans le sanctuaire de la conscience, il nous propose l'utile à la place du juste, le bien-être au lieu du devoir. »

M. l'abbé LouisBaunard ajoute: «Le caractère principal du scepticisme moderne, c'est d'être un scepticisme dou- loùreux et souffrant. La première philosophie, celle du dix-huitième siècle, amena la violence impie, suivie de l'indifférence; la seconde philosophie amena le doute inquiet et douloureux....

« C'est dans l'histoire de nos erreurs comme de nos passions que résident les causes du doute; la première 'source du doute, c'est l'ignorance"; à côté de l'ignorance, il faut mettre la fausse science; à côté de la fausse science, l'enivrement des sens.

« Ce qui ne peut être un mystère pour personne, c'est que notre siècle de scepticisme obstiné est également le siècle du sensualisme sans frein, c'est que tous ces esprits soi-disant incrédules ne sont le plus souvent que des consciences malades; que le nuage s'élève ordinairement des orages du cœur. »

On trouvera dans le livre de M. Louis Baunard des détails navrants sur Santa-Rosa, Henri Heine, Georges Farcy, lord Byron, Henri de Kleist , Leopardi, Alfred de Musset, Hégésippe Moreau, Mürger. C'est toujours la même plainte qui revient sur les lèvres des victimes du douté, avides de savoir, désespérées d'ignorer. Le rhythme varie, mais le même thème reparait toujours. Écoutez Alfred de Musset

0 nature; dis-moi ! dis-moi, mère imprudente.

Pourquoi m'obsèdes-tu de cette soif ardente ?

Si tu ne connais pas la source où l'étancher,

Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher !

L'arbuste a sa rosée et l'aigle a sa pâture.

Et moi, que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi ?

Pourquoi les arbrisseaux n'ont-ils pas soif.aussi ? Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,

Si tu savais toi-même, avant de la lancer.

Que tu la dirigeais vers un but impossible.

Et que le dard lancé de la corde terrible,

Sans rencontrer l'oiseau, pourrait te traverser ?

.lote J. p. t fà3.

— Le sophisme, qui renonce à la raison, etc.-

Hors de ce doute douloureux, il n'existe plus que l'affirmation catholique, et ce que le R. P. Gratry a si bien appelé la sophistique contemporaine. Il faut en parler, car c'est le dernier effort du mensonge pour échapper aux étreintes de la vérité, et jamais le mensonge et l'er-' reur n'ont avoué d'une manière plus éclatante leur impuissance qu'en se réfugiant dans cette position désespérée. Voici comment le P. Gratry définit cette école:

cc II y a des sophistes. Il n'y en a pas eu toujours. Il n'y en aura pas toujours. Il y en a aujourd'hui parmi nous. Je vais mettre les faits sous les yeux des lecteurs, après avoir donné d'abord en peu de mots la définition classique du Sophiste. Nous verrons sa filiation, qu'il s'agira de vérifier par les faits et les textes contemporains.

« Les sophistes grecs, on le sait, prétendaient soutenir à la fois sur chaque question le pour et le contre, et particulièrement cette assertion contradictoire : Que l'être et le néant sont la même chose.

« D'ordinaire, on suppose que ce défi porté au sens

commun n'était qu'un jeu ou un travail de mercenaires plaidant pour toutes les causes. C'est une erreur. Il y tayait là, du moins chez quelques-uns, une école philosophique, et c'est pourquoi Platon et Aristote n'ont cessé de combattre cette école de l'absurde.

« Aristote les caractérise en disant qu'ils soutiennent en logique l'identité des contraires, TÀVXVTIX, et des contradictions, xv:içxaetr, et, dans l'ordre réel, l'identité de tous les êtres, en sorte que, d'après leurs principes, «un homme, un mur, une galère et un dieu seraient même chose. »

« Platon définit le sophiste, celui qui pose la contradiction par système, êvxvriortotoXoyt\*.-}), et qui affirme absolument que dans le même sens et sous le même rapport Vautre est le même et que le même est Vautre ; que, par exemple, l'être et le néant sont même chose.

« Aristote et Platon ont traité cette secte avec le plus profond mépris ; mais ils ont pris la peine de la poursuivre à fond jusque dans sa raison d'être. Par des chefs-d'œuvre d'analyse, ils en ont démontré les causes, et ils en ont mis à nu les racines dans les replis de la pensée malade des esprits retournés, dit Platon, de la lumière vers les ténèbres. Or qui ne sait que de nos jours. au commencement de notre siècle, un Allemand, Hegel, a dit en parlant des Sophistes grecs : « Il n'y a pas une « seule de leurs propositions que je n'admette dans ma « logique. » Ce sophiste est l'auteur d'un système que lui- même a nommé le système de l' identité et qui consiste à soutenir, dans l'ordre réel, l'identité de tous les êtres, et, dans l'ordre logique, l'identité des contraires et des contradictions.

« Or Hegel est le père des sophistes français contemporains que je veux faire connaître. Il est bien entendu qu'à peu près aucun d'eux ne s'avoue disciple d'Hegel : quelques-uns même le réfutent avec force ; tous cependant sont pénétrés de sa doctrine et ceux-là même qui

la réfutent en admettent les principes tout en la repoussant.

« J'appelle sophiste quiconque détruit en théorie et en pratique l'axiome premier de la raison, hors duquel on ne peut pas penser ni parler, savoir : qu'on ne peut affirmer et ni-er en même temps la même chose, dans le même sens et sous le même rapport.

« Je sais bien sous quel prétexte les sophistes prétendent en même temps affirmer et nier les contraires. Je connais leur doctrine beaucoup mieux qu'ils ne la connaissent. Je sais qu'il y a dans le monde intellectuel des extrêmes et des oppositions que l'on peut comparer à des pôles extrêmes et féconds, à la dualité des sexes, aux deux formes de l'électricité : oppositions destinées à se fondre dans l'unité, et à produire par leur embras- sement le feu, la lumière et la force. Mais outre cette opposition naturelle et providentielle, il y a la division perverse qui est précisément l'obstacle à la féconde réunion des forces. Or je vois bien que l'inspiration de ce retour à l'unité, au début du siècle, semblait avoir été confiée aux profondeurs du génie allemand. Mais on a perverti l'inspiration. Des esprits faibles et dénués de sens moral et de sens logique, apercevant dans une lueur vague la grande loi de la vie et lés nécessaires distinctions que contient l'unité réelle, ont osé nommer pôles vivants le bien et le mal, le vrai et le faux. Ils ont nommé synthèse l'affirmation simultanée de ces contradictoires, l'identité de ces contraires irréductibles, et qui se détruisent l'un par l'autre. C'est comme s'ils appelaient communion le meurtre d'un homme par un homme. Privés, comme je l'ai dit, de sens logique et de sens moral, au lieu de travailler à la synthèse de la vérité, ils ont entrepris l'impossible et horrible mélange de l'erreur et de la vérité, puis celui du bien et du mal. Ils se sont faits apôtres de cette identité impie. Ils ont créé un esprit radicalement faux, précisément absurde, qui, aujourd'hui,

chassé d'Allemagne où il est né, cherche à se propager en France dans toutes les directions de la pensée.

« J'affirme donc qu'il existe aujourd'hui en France une école d'écrivains qui méritent le nom de Sophistes parce qu'ils nient l'axiome premier de la raison : très-étrange accident de notre siècle, car depuis Aristote et Platon, qui détruisirent les sophistes grecs, il n'y avait pas eu dans notre monde gréco-romain un autre essai de recommencer les sophistes.

"cc Je dis que cette école a pour principe, posé en théorie et suivi en pratique, l'abolition de la différence entre l'affirmation et la négation. Les esprits heureusément peu nombreux dans lesquels ce principe est entré n'ont plus le sens de la contradiction, ne distinguent plus l'absurde de l'évident, perdent toute conscience intellectuelle, tout frein logique, toute forme rationelle déterminée, et laissent incessamment découler de leufrs lèvres, sans le sentir, le oui, le non, le pour, le contre, sur tout sujet.

« Et cette secte, à partir d'un pareil principe et d'un pareil état mental, travaille en ce moment à maculer les sciences et tout ce qui fut jamais nommé philosophie, morale et religion.

« Mais,: comme le phénomène que je décris est une monstruosité proprement dite, à laquelle il est impossible 'de croire si on ne la voit pas de ses yeux, je me hàte de montrer aux lecteurs des faits tellement décisifs, que le doute ne sera plus possible.

(Les Sophistes et la Critique, par le R. P. Gratty, 16 et suiv.)

Cette citation suffit pour caractériser l'école de l'absurde. On en trouvera la démonstration dans l'ouvrage du P. Gratry, et l'on verra qu'il établit d'une manière invincible que MM. Renan, Scherèr, Havet, Vacherot, méritent les qualifications qu'il appliqué aux sophistes.

Les positivistes, qui demandent qu'on ne s'occupe ni de l'existence de Dieu ni de l'existence de la vie future : les sceptiques, qui doutent avec douleur de l'une et de l'autre, et se plaignent d'ignorer sans avoir l'espérance de savoir ; les sophistes, qui répondent otti et non à toutes les questions et affirment l'identité des contraires: voilà donc les derniers champions que le philosophisme du dix-huitième siècle, dans sa suprême transformation, oppose à la vérité catholique.

note a, p.

— Le paganisme, cet ancien ennemi, etc. —

Ce retour du paganisme dans les sociétés modernes est un fait si patent, qu'il a inspiré à un auteur contemporain un ouvrage dont la première partie seulement a paru. M. E. Loudun a publié, en effet, en 1865, les Deux Paganismes. Voici comment il définit son ouvrage dans la préface. « Il y a un rapport direct entre les révolutions qui abaissent ou élèvent un peuple et l'idée qu'il a de Dieu. Par les relations qu'un homme a avec Dieu on con- nait sa vie, et l'on peut dire quel sera son avenir ; de même un peuple.

« La société moderne se fait de Dieu la même idée que l'antiquité; elle deviendra semblable à la société païenne et aura la même fin : telle est la pensée de ce livre ; voilà pourquoi il s'appelle les Deux Paganismes. »

L'auteur ajoute dans l'Introduction : « Il y a au fond de la nature humaine, comme l'a dit Ozanam, un paganisme impérieux qui se réveille à tous les siècles, qui retourne volontiers aux philosophies païennes, aux lois

païennes, aux arts païens, parce qu'il y trouve ses rêves réalisés et ses instincts satisfaits. » En notre siècle, même des hommes qui se croient les adversaires des panthéistes penchent naturellement vers le paganisme

« Comme au temps de saint Augustin la lutte est entre les deux cités, la cité de la terre « qui ôte l'homme au vrai « Dieu, » et la cité fidèle « voyageuse sur la terre, » où l'homme vit en vue de Dieu. Autrefois la première s'appelait le Paganisme, aujourd'hui le Panthéisme ; elle a changé de nom, car l'erreur prend incessamment des figures différentes; l'autre est demeurée invariable : le christianisme....

« Il y a une différence considérable entre le dix-huitième siècle et le nôtre. Les philosophes du dix-huitième siècle étaient des critiques qui ne savaient pas ce qu'il fallait mettre à la place du christianisme : ils combattaient le christianisme; mais, sans s'en rendre compte, ils étaient encore chrétiens ; une quantité de leurs idées étaient chrétiennes ; ils pensaient d'une certaine façon sur les points importants, et ils ignoraient que c'était le christianisme qui leur avait donné ces pensées ; semblables aux artistes de la Renaissance qui, païens par la forme et par les mœurs, peignaient les sujets religieux avec un sens plus chrétien que ceux qui le's suivirent : ils conservaient un reste de la chaleur dont avait brûlé le moyen âge ; la' flamme des siècles écoulés dont le foyer baissait passait à travers leur âme et la dorait de ses lueurs.

« Les philosophes du dix-neuvième siècle au contraire non-seulement sont sortis de la classe, niais élèvent école contre école ; ils pressent le monde d'abandonner le vieil édifice, de le laisser tomber, et, en même temps, se présentent en maitres. Ils ne sont pas seulement ennemis du christianisme, ils sont antichrétiens , et ils en donnent une preuve par leur langue. Le nom de Dieu en a disparu, et tout ce qui sp rapporte à l'idée de Dieu :

providence, immortalité, ciel, vie future. On entend d'autres expressions : l' hurîa-itité, le monde, le progrès indéfini, l'idée sociale. Ce n'est pas une guerre civile, c'est une invasion d'étrangers qui ont franchi les frontières et marchent sur la capitale

« Nous ne nous connaissons pas : comme ces insectes qui construisent leur demeure où ils s'enferment, nous élevons l'édifice d'une société prochaine, sans savoir quelle en sera la figure. Déjà pourtant l'on peut en voir les grandes lignes : la poursuite universelle du bien-être comme si l'homme devait rester sur la terre à jamais ; la tendance générale à une unité despotique ; les petits États absorbés par les grands, et avec eux la liberté ; le succès reconnu comme principe à la place du droit ; la littérature et les arts s'appliquant à la représentation de l'ignoble réalité, des objets inanimés, à l'exclusion de l'idéal et de la pensée ; tant d'autres traits saisissants : le fatalisme redevient la loi morale, cette contemplation stérile du spectacle de la terre que nous appelons sentiment d(, h nature, et cette aspiration vers un avenir chimérique que nous nommons le progrès ; le doute, enfin, un doute général. Ce sont des traits d'une société païenne. »

(Les Deux Paganj\*lïïéS^DreT!t\*£ et introduction.) /vcvVr, />>v

FIN ttE 9", RU IN Ë,-~ ',,~ , :,

, -,

\*TAB LE. bES MATIÈRES

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION v AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION XXIX DISCOURS SUR L'ÉTAT SOCIAL AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.. XXXIV

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉVOLUTION DANS LES CROYANCES

Ire MÉDITATION. Luther - .... 11 H' — Calvin 28 Notes de la première partie 49

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION DANS LES IDÉES

IIIe MÉDITATION. Le dix-septième siècle 75 IVe — Le Roi 91 V\* — La vision 106 vil — Le dix-huitième siècle. 121 VII' — Bossuet 138 Notes de la deuxième partie ..........>1 159

TROISIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION DASS LES FAITS

VIII- MÉDITATION. Transition 171 IX\* — Le Génie de la révolution de 89 .. 190 X\* — Une Satire de Gilbert contre Mirabeau 209 XI\* — Châtiments et Expiations .... 224 XII' — Louis XVI.... 24424 DERNIÈRE MÉDITATION. Sursurn Cordçr ,. \Y J. 265 Notes de la troisième partie......, ::^y73

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES